

Class **277.4** Book **F98**

University of Chicago Library

GIVEN BY

Besides the main topic this book also treats of

<i>Subject No.</i>	<i>On page</i>	<i>Subject No.</i>	<i>On page</i>



MAR 4 1909

BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Rogues de Fursac, J.
UN

MOUVEMENT MYSTIQUE CONTEMPORAIN

LE RÉVEIL RELIGIEUX DU PAYS DE GALLES (1904-1905).

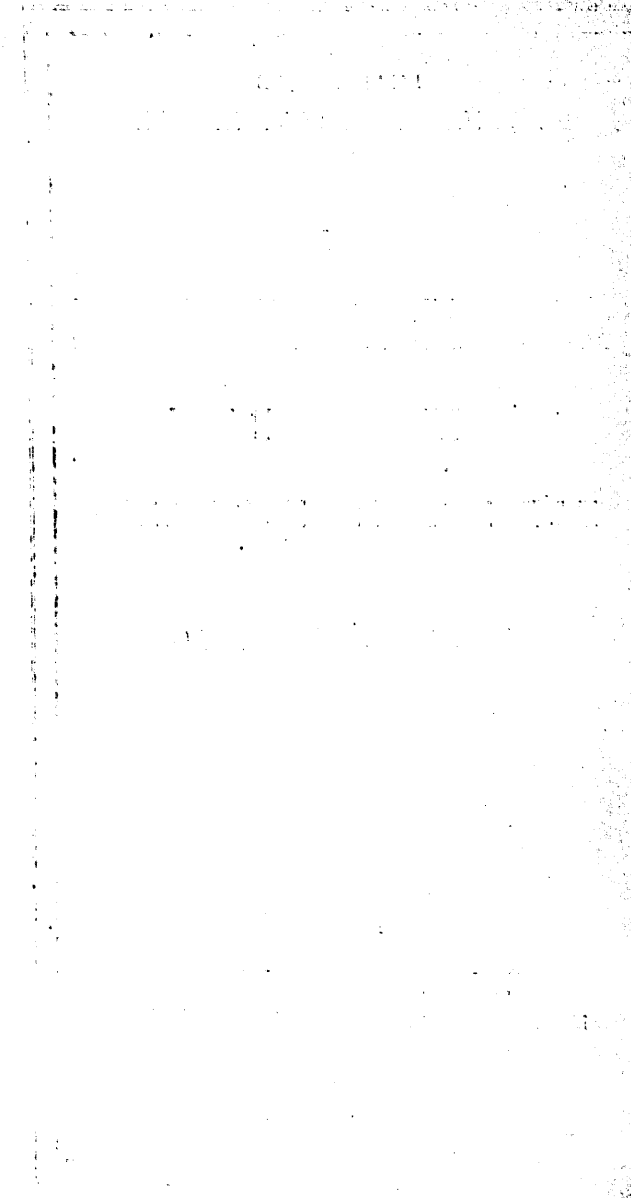
PAR

J. ROGUES DE FURSAC

PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
LIBRAIRIES FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN REUNIES
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—
1907



UN

MOUVEMENT MYSTIQUE CONTEMPORAIN

DU MÊME AUTEUR

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

Manuel de Psychiatrie, 2^e édition, 1905. 1 vol. in-16, cart. 4 fr.

L'Avarice, *Essai de psychologie morbide* (EN PRÉPARATION).

Les Ecrits et les Dessins dans les maladies nerveuses et mentales (232 fig. dans le texte), 1905 (Masson et C^{ie}, édit.).

Des Stigmates physiques de Dégénérescence chez les Paralytiques généraux, 1899 (*épuisé*) (Carré et Naud, édit.).

Harshell (Goussier 7 ans)
UN

MOUVEMENT MYSTIQUE

CONTEMPORAIN

LE RÉVEIL RELIGIEUX DU PAYS DE GALLES (1904-1905)

Joseph
PAR

J. ROGUES DE FURSAC

PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

LIBRAIRIES FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1907

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

UN

MOUVEMENT MYSTIQUE CONTEMPORAIN

INTRODUCTION

Le *Western Mail* publiait dans son numéro du 10 novembre 1904 la nouvelle suivante :

« Un remarquable Réveil religieux est né à Loughor. Depuis quelques jours un jeune homme du nom de Roberts, originaire de Loughor même, actuellement étudiant à Newcastle-Emlyn, prêche à Moriah Chapel. Sa parole produit une impression extraordinaire. La chapelle est assiégée par une foule énorme qui ne peut pénétrer faute de place. L'enthousiasme est tel que la route où elle est située est couverte de monde d'un bout à l'autre.

« Suivant son propre témoignage, Roberts ignore quand il commence à prêcher ce qu'il va dire. Il est, dit-il, en communication avec l'Esprit-Saint. C'est l'Esprit Saint qui parle par sa bouche et il n'est que le médium de sa Sagesse. Il passe du sermon à une prière fervente et par moments passionnée. Ses exhortations ont un effet prodigieux sur ses auditeurs. Beaucoup qui avaient perdu la foi depuis des années reviennent à la religion de leur jeunesse. Un jour, après deux heures de sermon, les fidèles restèrent à prier et à chanter jusqu'à 2 heures 1/2 du matin si grande était l'exaltation produite par l'Evangeliste. Les commerçants

ferment plus tôt que de coutume pour trouver des places dans les sanctuaires ; les ouvriers de l'étain et du fer s'y entassent en vêtements de travail. Dans toutes les classes et dans toutes les sectes il n'y a qu'un sujet de conversation : Evan Roberts. Jusque dans les bars on discute l'origine de son pouvoir mystérieux. Bien qu'à peine dans sa majorité, Roberts attire la foule de plusieurs milles à la ronde.

« C'est un méthodiste, mais les ministres de toutes les dénominations non-conformistes participent au présent mouvement. »

D'autres journaux reproduisirent la nouvelle et c'est ainsi que le monde apprit la naissance d'un mouvement mystique qui, en quelques semaines, devait embrasser toute la Principauté, déborder sur l'Angleterre, gagner les Indes et, en quelques mois, produire plus de 100.000 conversions. La presse rendit compte de meetings monstres, où la ferveur et l'enthousiasme atteignaient à un degré que les époques de grand mysticisme n'ont pas dépassé. Je cite encore :

« A Pontrhydyfen, le meeting tenu l'après-midi », écrit le correspondant de l'*Evening Express*, « était déjà commencé depuis un moment quand Mr. Ambroise Williams lut dans la Bible l'épisode de Zachée... Mr. Roberts, faisant allusion au texte, dit que Jésus offrait maintenant beaucoup plus qu'il n'avait accordé à Zachée. Il n'a fait que passer chez Zachée et maintenant il demeurera avec son peuple toute l'éternité. Un homme dans le banc principal, emporté par l'émotion, cria : « Merci, mon Dieu, pour cette révélation. » Une jeune fille entonna le cantique : *Dyma gariad fel y moroedd*. Mr. Roberts, tout son être agité par un tremblement, son

attitude portant l'empreinte d'une émotion intense, remarqua doucement : « Le pouvoir de Dieu est ici. Oh ! « combien puissant ! »

« Et alors se produisit une remarquable scène. Sans aucune raison apparente, comme dominée par un pouvoir mystérieux, la congrégation tout entière éclata en prières d'une ferveur indicible. Cela dura environ un quart d'heure, Mr. Roberts de son côté demeurant plongé dans la prière. Quelques-uns étaient debout les bras levés vers le ciel et d'autres à genoux. La scène avait un caractère émotionnant et solennel. Des hommes robustes sanglotaient comme des enfants, et la presque totalité de la congrégation était en larmes. »

Dans ces réunions étranges tout est spontané. Chacun suit les inspirations de l'Esprit-Saint, sans se soucier du voisin. Des centaines de prières différentes montent à la fois. Un fidèle entonne un cantique. S'il plaît, on l'écoute ou mieux on se joint au chanteur. Sinon, une autre voix s'élève et ainsi de suite jusqu'à ce que la congrégation ait trouvé le chant qui lui convient. De même pour les exhortations. Chacun prend la parole quand bon lui semble et l'écoutent ceux qui veulent.

Une personnalité unique domine cette anarchie : Evan Roberts. D'un mot, il jette la terreur ou il déchaîne l'enthousiasme. L'émotion mystique, joyeuse ou pénible, part de son âme et rayonne sur la foule. Je prends un exemple au hasard. A Pontmorlais, le 29 janvier 1905, Evan Roberts déclare brusquement qu'il y a dans la chapelle deux personnes qui ne sont pas en paix l'une avec l'autre. « C'est là, dit-il, un poids trop lourd pour son âme. Que faut-il faire ? — Prions, » répondent plusieurs voix dans la congrégation. Cependant

l'émotion de l'Évangéliste grandit. « Faites la paix, mes amis, » crie-t-il d'une voix suppliante. « O Seigneur, brisez leur orgueil, parlez-leur, Seigneur... Si vous ne voulez pas faire la paix, sortez immédiatement. » Il tremble, tombe à genoux, pleure, sanglote, paraît en proie à d'horribles tortures. Son visage est inondé de larmes et de sueur. Pendant ce temps la congrégation prie, des vingtaines de voix se font entendre simultanément. Un homme crie : « Je les connais, ce sont aussi des gens d'Eglise. » Puis, à la grande satisfaction de l'assemblée, l'Évangéliste annonce que le poids qui l'oppressait a disparu et qu'il se sent mieux. Les cantiques d'action de grâces enthousiastes succèdent aux lamentations. Mr. Roberts joint sa voix à celle des fidèles. « La joie, dit le correspondant du *Western Mail*, débordait chez les assistants comme chez l'Évangéliste. »

Cette ferveur quasi délirante portait des fruits. Les scènes étranges produisaient des conversions miraculeuses, conversions morales autant que religieuses. Les cabarets étaient désertés, l'aisance et la paix revenaient dans les familles de buveurs, des dettes oubliées depuis des années étaient payées, de vieilles haines faisaient place à une charité exemplaire, les plaisirs coupables ou même simplement profanes étaient abandonnés.

Cela dura des mois. Puis, peu à peu, le mouvement perdit de son intensité. La presse cessa de s'occuper du Réveil. Evan Roberts fut oublié et le silence se fit. Le souffle mystique avait passé. Qu'avait-il laissé après lui ? On nous a dit souvent que le salut du monde était au pied de la Croix. Qu'est-il advenu des 100.000 individus que le Réveil a jetés au pied de la Croix ?

Cette première question en appelle une autre. Tout a son déterminisme, les mouvements d'un peuple comme les actes d'un individu. Quels sont les facteurs de cette exaltation mystique ? Est-elle l'œuvre d'un homme comme on pourrait le croire au premier abord ? N'a-t-elle pas plutôt ses racines dans l'âme du peuple gallois ? N'est-elle pas la résultante obligée de conditions ethnologiques, sociales, historiques, géographiques même dont l'ensemble ne se rencontre chez aucun autre peuple ?

Sur ces deux questions on pourrait en greffer une infinité d'autres...

Il m'a paru que le meilleur moyen de répondre à quelques-unes, sinon à toutes, ce qui serait peut-être bien ambitieux, c'est de les étudier sur place. Isolé du milieu où il se développe, un mouvement religieux n'est plus qu'une froide abstraction et une énigme impénétrable. Cela est si vrai que, quand on veut étudier les mouvements religieux du passé, le premier soin de l'auteur doit être d'en reconstituer le cadre et d'en évoquer les acteurs. Le cadre du Réveil gallois est là à notre portée et nous pouvons entrer en rapport direct avec les acteurs. Le mieux est de profiter de cette bonne fortune, de chercher dans les églises ce qui reste du feu revivalist, d'entendre de la bouche même des convertis le récit de leur crise, de descendre dans les mines dont les voûtes ont résonné des hymnes revivalists, de voir soi-même le sol où la fleur mystique s'est épanouie avec tant de magnificence et d'examiner d'un peu près les fruits qu'elle a donnés.

Je suis donc allé dans le Pays de Galles. J'ai passé de longues semaines dans le Clamorgan, le pays des vallées minières, le berceau et la terre promise du *Revival*. Je

suis entré en contact avec ce peuple unique, qui parle une langue plus vieille que nos langues mortes ; qui a traversé des siècles d'oppression sans perdre son instinct et son génie national ; qui, tout en marchant d'un pas assuré dans la voie des revendications sociales, a gardé presque intacte la foi de ses pères ; qui a des extases dans les chapelles et qui sait, quand il le faut, défendre ses intérêts par la grève ; qui appartient au présent par sa vitalité économique et au passé par son tempérament mystique. — J'ai été payé de ma peine. La nature et la portée du mouvement mystique me sont apparues sous un jour plus vrai et l'obscurité qui enveloppait ses origines s'est en partie dissipée.

Je réunis dans ce volume les notes que j'ai prises au passage, telles qu'elles m'ont été dictées par l'observation directe des faits. Ce n'est guère l'usage de traiter sous une forme aussi peu dogmatique un sujet, à tout prendre, philosophique. Je le sais et je le confesse sans le regretter. Mon but est de mettre le lecteur en contact immédiat avec la réalité concrète et vivante qui m'a paru si instructive. C'est pourquoi, au lieu d'un tableau savamment ordonné, je préfère lui présenter une suite d'esquisses. Dans cette façon de procéder il y a peut-être moins de méthode, mais peut-être aussi plus de vérité (1).

(1) Ces notes ont été prises au cours d'une mission dont j'ai été chargé par le Ministère de l'intérieur, au printemps 1906, dans le but d'étudier l'influence du mysticisme sur le développement des maladies mentales. — Je prie M. Mirman, directeur de l'assistance et de l'hygiène publiques au Ministère de l'intérieur, d'agréer l'expression de ma respectueuse reconnaissance pour l'intérêt qu'il a bien voulu témoigner à cette étude.

PREMIÈRE PARTIE

CARDIFF

LA VILLE DE CARDIFF

QUELQUES TRAITS DE LA VIE ANGLAISE

I

Arrivée à Cardiff vers 6 heures du soir. Beaucoup de monde dans les rues et sur les promenades. C'est aujourd'hui samedi. La plupart des fabriques, des ateliers et des offices de toutes sortes ont fermé leurs locaux au commencement de l'après-midi, car à Cardiff comme partout en Angleterre, le samedi est jour de congé. Des excursions s'organisent sur la terre et sur l'eau, les clubs de toute sorte réunissent leurs membres, les familles se reçoivent. Bref, c'est le jour du plaisir (*pleasure day*). Mais tout le monde ne peut pas chômer en même temps. Le samedi est non seulement le jour du plaisir, mais aussi le jour des emplettes pour tous ceux que le labeur quotidien retient pendant la semaine aux docks, à l'atelier ou au bureau. Les boutiques regorgent d'acheteurs et la journée doit être dure pour les employés de magasins. Ils se dédommageront mercredi. Ce jour-là ce sera leur tour de fermer de bonne heure et de passer l'après-midi à jouer au foot-ball, à se promener sur le canal de Bristol ou à flirter dans les parcs, chacun

suivant ses goûts. Notez que tous, ceux qui s'amuse^{nt} le samedi comme ceux qui s'amuse^{nt} le mercredi, auront le dimanche entier pour se reposer. N'est-il pas singulier que le repos hebdomadaire si largement appliqué en Angleterre, pays de labeur et de prodigieuse activité, ait tant de peine à s'acclimater chez nous ?

II

On calomnie Cardiff. On en parle généralement comme d'une ville triste, malpropre et charbonneuse. Ce jugement n'est que très partiellement exact. S'il est certain en effet que les quartiers avoisinant les docks font une impression pénible, en revanche tout ce qui s'étend vers le nord, l'est et l'ouest, c'est-à-dire la plus grande partie de la ville, est gai, propre et bien aéré. Les avenues sont larges, bordées de villas, de cottages et de jardinets. L'importance et l'élégance de l'habitation, les dimensions du jardinet varient suivant les bourses. Mais même quand la bourse légère ne permet qu'un cottage modeste et un jardinet minuscule, cette façon de se loger me paraît infiniment préférable à notre habitude de nicher dans de grandes bâtisses où l'on ne peut entrer et sortir sans la permission d'un cerbère, où l'on n'est distrait du bruit que font les enfants de l'étage au-dessus que par le piano de l'étage au-dessous. J'ai un ami auquel un voisinage de ce genre faillit coûter sa raison. Chaque soir, vers dix heures et demie, à l'heure où le pauvre garçon, qui aimait dormir, se mettait au lit, le locataire de l'étage supérieur commençait à se promener de long en large en faisant un bruit infernal. Pourquoi et comment ce bruit ? Mon ami n'en savait rien, mais peu à peu, à force de se creuser la cervelle, il en vint à penser que ledit locataire, soudoyé par la concierge, chaussait chaque soir en rentrant

chez lui une paire de sabots et s'amusait à les faire claquer sur le plancher. Heureusement le locataire diabolique déménagea avant que cette ébauche de délire ait eu le temps de se systématiser et de devenir incurable.

Dans les maisonnettes de Cardiff, vous n'avez ni voisin de dessus ni voisin de dessous et le voisin d'à côté est séparé de vous sinon par l'espace, au moins par un mur, un vrai mur qui amortit convenablement les cris de la marmaille et les accords du piano. Ce sont là des conditions de bonheur qui ne sont pas à dédaigner.

Propreté, grand air, gaieté, c'est tout ce que nous offre Cardiff et c'est tout ce qu'il peut nous offrir. Il ne faut y chercher ni vieilles rues pittoresques, ni monuments anciens, ni rien en un mot de ce qu'une ville garde de son passé. Cardiff est une ville toute neuve, une sorte de Chicago en petit. Si vous voulez visiter un monument il faut aller à Landaff, une petite localité à l'ouest de Cardiff, qui possède une cathédrale romane. Landaff était une ville alors que Cardiff n'était qu'une bourgade. Aujourd'hui le rapport a changé et l'antique cité n'est plus que l'humble satellite du grand port charbonnier.

Le développement de Cardiff remonte au milieu du ^{xix}^e siècle. Il est dû à l'initiative de Lord B. qui, en vrai grand seigneur anglais, fit les affaires de son pays sans toutefois négliger les siennes. Le problème qui se posait devant lui était le suivant :

Les vallées du Clamorgan renferment d'immenses richesses en charbon et en fer.

L'ère industrielle qui s'ouvre demande et demandera de plus en plus des quantités considérables de charbon et de fer.

Les voies ferrées permettront facilement de sortir le charbon et le fer des vallées.

Que manque-t-il pour assurer le libre épanouissement de l'industrie minière et gagner beaucoup d'argent ?

Lord B. trouva la solution. Ce qui manquait c'était un port

où les produits descendus des vallées pussent être embarqués. Il contruisit les docks de Cardiff. Il y dépensa la bagatelle de 300.000 livres sterling. Quelques-uns le traitèrent de fou et les augures prédirent sa ruine. Les augures se trompèrent. Cardiff devint une grande ville et un grand port; le Clamorgan prit place parmi les plus riches contrées de l'Angleterre et Lord B. gagna des millions.

Les descendants de Lord B. habitent toujours Cardiff. Leur château se dresse au milieu de la ville. Les maisons se groupent autour de lui comme au temps de la féodalité et, comme au temps de la féodalité, les châtelains gardent sur la plus grande partie de la ville et de ses environs des droits héréditaires. Des rues entières ont été percées sur leur domaine et chaque maison qui s'y construit leur paye une dîme. Les parcs qui s'étendent le long de la Taff leur appartiennent. Ils en laissent gracieusement la jouissance au public, tout en se réservant cependant la liberté de les fermer quand bon leur semble. Ces privilèges d'un autre âge ne choquent point ici et le Lord B. actuel est resté un grand seigneur populaire. — Un détail, la famille B. est une des rares familles de la noblesse anglaise qui soit demeurée attachée au catholicisme. Favorisée par cette haute protection, l'Eglise de Rome se maintient et fait même, dit-on, des progrès. Les anglicans et les non-conformistes ne sont pas sans en concevoir quelque ombrage.

III

Cardiff est la capitale du Pays de Galles. Cet honneur lui revient par son importance économique. Mais par le caractère de sa population c'est bien plutôt une ville anglaise qu'une ville galloise. Ce sont des Anglais, ces jeunes gens

de haute taille, aux épaules larges, à la face énergique, à l'allure tranquille, que je rencontre, leurs instruments de cricket à la main, revenant du *playground* où ils sont allés secouer l'engourdissement laissé par les longues heures de bureau. Ce sont bien des Anglaises ces *girls* blondes et solides qui passent droites et un peu raides sur leurs bicyclettes, la raquette de tennis au côté.

La langue est anglaise comme les habitants. Nulle part, ni sur les tramways, ni dans les magasins, ni sur les promenades publiques, je n'entends parler gallois. Un peu surpris, je confie mon étonnement à un ami anglais. Il me déclare que, en effet, il y a relativement peu de Gallois dans Cardiff. Sans doute il vient des émigrants des vallées, mais ils renoncent bientôt à leur langue « si peu pratique et si-peu commerciale. » Il s'en réjouit fort car, en sa qualité d'Anglo-Saxon, il n'a qu'une médiocre estime pour le *Welshman* (1) et sa langue.

C'est bien également une foule anglaise qui le soir parcourt les rues. Cette foule est gaie, sans être bruyante, de cette gaieté calme, *selfpossessed*, particulière à la race anglo-saxonne. De temps en temps, au milieu d'un groupe, jaillit un mot d'humour et toute la bande part d'un éclat de rire bien franc, mais cela ne va pas plus loin. Chez nous un bon mot entraîne une série de plaisanteries nouvelles, chacun tient à donner la sienne : dame ! il faut bien montrer qu'on n'est pas moins spirituel que le voisin. Ici, il semble que cette préoccupation n'existe pas, ou tout au moins soit moins obsédante. On apprécie un mot amusant, on rit et on s'en tient là.

En somme cette foule est sympathique et on a plaisir à s'y promener. Et pourtant elle a ses laideurs, laideurs inhérentes à la vie moderne et particulièrement accusées dans les villes populeuses et de grand commerce. La loi s'efforce de les

(1) Gallois.

effacer, mais en vain. Elles reviennent sans cesse comme des taches que toute la chimie du monde ne saurait faire disparaître.

D'abord la prostitution, à la fois cynique et craintive, imposée par la misère et pourchassée par la police. Des malheureuses aux allures louches, en toilettes qui voudraient être provocantes, errent sur les trottoirs, accostent un passant, regardent avec inquiétude si quelque policeman n'a pas l'œil sur elles. D'autres se dissimulent dans des embrasures de porte. Positivement on dirait des bêtes de proie à l'affût. Un policeman remarque l'une d'elles, s'approche et, en termes polis mais catégoriques, l'invite à circuler. Elle s'en va ou plutôt elle se traîne, car elle paraît malade.

A côté de la prostitution, l'alcoolisme. J'aurais dû mettre l'alcoolisme en première ligne, car il constitue pour l'Angleterre une plaie plus grave que l'immoralité. Il ne faut pas marcher longtemps pour rencontrer une silhouette d'ivrogne, d'« intoxiqué », comme on dit ici. Généralement l'intoxication est complète, l'ivresse stupide ou brutale. En passant dans une rue voisine de la gare, je vois sortir d'un bar de troisième ordre un individu coiffé d'un chapeau rond tout cabossé et vêtu d'une jaquette qui fit sans doute autrefois les beaux jours de quelque élégant gentleman, aujourd'hui réduite à l'état de loque. Il fait quelques pas en chancelant, s'accroche aux volets d'une devanture, s'arrête, s'adosse au mur et prononce quelques paroles vagues. Un policeman passe, l'aperçoit et l'interpelle. Le pauvre diable balbutie une sorte de réponse que le policeman ne juge probablement pas satisfaisante, car il fait signe à un camarade et à eux deux, prenant l'ivrogne chacun sous un bras, ils l'entraînent au poste voisin.

Je viens de constater les effets du poison. Je suis curieux de voir comment les victimes l'absorbent. J'entre dans un bar. Le comptoir, deux tables de marbre et derrière chaque table une banquette, c'est tout le mobilier. Les banquettes sont vides. Je demande un verre de bière, je m'assieds à une des

tables et je regarde. Six hommes assez bien vêtus sont debout devant le comptoir sur lequel s'alignent deux chopes de bière et quatre verres d'alcool. Cinq d'entre eux fument la pipe. Trois échangent quelques rares paroles. Les autres boivent et fument silencieusement.

Deux femmes entrent, pâles, anémiques, tristes, la tête enveloppée de châles crasseux. Elles s'assoient sur la seconde banquette après avoir pris et payé au comptoir deux verres de whisky, qu'elles se mettent à siroter par petites gorgées en regardant dans le vague. Cependant l'un des consommateurs est parti et deux autres l'ont remplacé. Ils se font servir du whisky. Puis d'autres s'en vont et d'autres viennent. Quelques-uns restent et font renouveler leur consommation. Généralement les verres sont vides en quelques instants. Ces gens-là boivent pour boire. C'est l'alcoolisme tout nu, non dissimulé comme chez nous par la gaieté des terrasses ou le plaisir de passer un moment avec un ami. Je reste environ 20 minutes. Les acteurs changent mais le spectacle reste le même. Mes voisines ont pris un second verre de whisky qu'elles boivent comme le premier, religieusement, abîmées dans une sorte d'indifférence contemplative. Je trempe les lèvres dans mon verre de bière. C'est amer et alcoolique. Je me tiens pour satisfait et je sors.

Je rentre à mon hôtel. L'heure s'avance et cependant il y a encore beaucoup de monde dans les rues. En effet on peut se coucher tard : demain est dimanche, le jour du repos.

IV

Le jour du repos s'est levé chaud et splendide. Le voile de brume qui hier soir encore enveloppait Cardiff a disparu. Un ciel d'un bleu très pur est tendu sur la ville. Cette profusion

de lumière et de chaleur est ici une rareté et un luxe . on en jouit d'avantage.

Bien que le dimanche anglais ne soit pas une nouveauté pour moi, c'est avec plaisir que je retrouve son calme et que je ressens sa paix profonde. On dit que ce calme et cette paix disparaissent peu à peu. A Londres, notamment, on crie des journaux dans les rues et les omnibus circulent. Les vieilles gens comparent tristement le présent au passé et se demandent avec angoisse ce que sera l'avenir. « Nous nous acheminons vers un dimanche français, » me disait mélancoliquement une respectable dame. Il faut savoir toute l'horreur contenue dans ces mots *un dimanche français* (*a french Sunday*), pour saisir la portée de cette prédiction.

Quoi qu'il en soit, le dimanche de Cardiff est resté un dimanche anglais : pas un bateau ne quitte le port ; le nombre des trains est considérablement réduit ; théâtres, cabarets, music-halls, tout est fermé ; toute espèce de sport, tennis, cricket, foot-ball est abandonnée. Il ne reste que le home familial et l'Eglise, l'Eglise surtout. Le repos du dimanche n'est qu'un corollaire de la consécration de ce jour au service de Dieu et son institution procède directement de la parole divine. Témoin ce mot d'un clergyman, auquel un de mes amis marquait son étonnement de ne pouvoir faire une partie de foot-ball le dimanche. « Oh ! dit le clergyman un peu sèchement, la Bible nous enseigne que Dieu se reposa le septième jour. Il n'est pas question qu'il ait joué au foot-ball. »

Mais s'il est religieux par son origine, le repos dominical, tel qu'il se pratique en Angleterre, est hygiénique dans ses effets. Cela est incontestable. Passée loin du travail et du plaisir, sans autre émotion que les joies tranquilles de la religion et de la famille, cette grande journée détend les nerfs et repose l'esprit. C'est une sorte de trêve pendant laquelle l'âme et le corps, plongés dans une quasi immobilité, puisent une énergie nouvelle pour la lutte qui reprendra le

lendemain. « Si vous faites du dimanche un jour de plaisir, me demandait un jeune médecin anglais, quand donc vous reposez-vous ? » Cette question est nouvelle pour moi et je suis bien embarrassé pour y répondre. Le fait est que, tout bien considéré, nous ne nous reposons jamais. Il nous faut travailler ou nous amuser, ou du moins avoir l'illusion du travail ou du plaisir, sans quoi nous nous ennuyons. Nous sommes un peuple qui ne sait pas se reposer. Comme les enfants, nous nous sentons malheureux dès que nous n'avons pas quelque chose ou quelqu'un pour occuper notre esprit inquiet, pour nous *distraindre*, c'est-à-dire pour nous apporter l'oubli de nous-même. — Personnellement à l'heure présente, j'en suis un exemple. Si j'étais anglais, je resterais assis dans ma chambre, *à me reposer*, en attendant l'heure du breakfast. Mais en ma qualité de Français, j'ai besoin d'une occupation à tout prix et c'est pourquoi je jette ces notes oiseuses sur le papier.

V

Quand on ne sait pas rester chez soi et jouir en silence du repos dominical, le mieux est de sortir et de regarder autour de soi. C'est ce que j'ai fait. J'ai vu ainsi le dimanche anglais sous ses diverses aspects. J'ai vu les manifestations du sentiment religieux dans les chapelles et dans les églises officielles, sur les places publiques et dans le home familial. Mais procédons par ordre.

A 11 heures, service dans une chapelle méthodiste. Aussi peu de rituel que possible : un vaste hall sans ornement, pas d'autel, une simple chaire, au-dessous de la chaire une table et sur la table un bouquet ; la voûte est en bois ciré, comme les bancs. L'ensemble donne une impression de propreté méticuleuse et de révérence un peu froide, tempérée

par l'accueil cordial du *warden* (1) qui donne à chaque nouvel arrivant un vigoureux *shake-hand*. La chapelle est à peu près pleine. Le pasteur monte en chaire, sans aucun ornement, en redingote, et l'office commence. C'est le service non-conformiste anglais avec son recueillement parfait, ses lectures bibliques, son sermon clair, moral, pratique. La musique des cantiques n'a rien d'original, souvent elle est tirée des grands classiques. Je reconnais au passage une romance sans paroles de Mendelssohn dont la mélodie chantante et douce a été appliquée à un cantique de miséricorde. Naturellement tout le monde chante — sauf moi. Ma voisine, une belle Saxonne aux cheveux dorés, aux yeux clairs et au teint éblouissant, le remarque. Supposant que c'est parce que je n'ai pas de livre, charitablement elle m'en lend un, avec ce sourire franc et pur que l'on rencontre souvent chez les jeunes filles anglaises et qui n'est pas le moindre de leurs charmes. Je remercie, un peu confus, et je chante... ou plutôt je fais semblant de chanter. Je suis là en spectateur et je ne me sens nulle envie de me transformer en participant. — Le service dure une bonne heure et demie, sans que le recueillement diminue.

A 3 heures, service dans une église anglicane. Là les cérémonies sont beaucoup plus compliquées. On sent qu'on se rapproche du catholicisme et que la liturgie joue un rôle de premier ordre. Un clergé nombreux revêtu de toutes sortes d'insignes occupe solennellement le chœur. Comme dans les vêpres catholiques les antiennes et les psaumes font une grande partie des frais. On y joint de copieuses lectures bibliques. Le sermon est long, pompeux et beaucoup plus dogmatique que moral. L'assistance est, comme toujours, parfaitement recueillie. Mais, je ne sais pourquoi, ce rituel et cette théologie donnent l'impression de quelque chose d'artificiel. Il semble que la communion de l'âme avec le divin

(1) Marguillier.

ne s'effectue plus directement : entre le fidèle et Dieu il y a le prêtre.

Au sortir de l'église, en traversant un carrefour, je me heurte à un meeting en plein air. Si le renseignement qui m'est donné est exact, ce sont les *Plymouth brethren* (1), une secte évangélique qui se réclame du christianisme primitif. Ils sont une trentaine rangés en cercle, entourés d'une foule recueillie au milieu de laquelle émerge la haute stature d'un policeman. Un « frère » est en train de prêcher au milieu du cercle. Son sermon est quelconque et abonde en lieux communs : suivons la voie qui conduit à Christ, le pécheur ne doit pas se désespérer, la miséricorde de Dieu est infinie, etc... J'examine le prédicateur : petit, très brun, physionomie extrêmement mobile où se lit une succession d'émotions intenses, gestes nombreux, sans mesure, en somme un type de Gallois. Au milieu du flot de paroles mal coordonnées qui sort de sa bouche, il y a parfois de véritables traits d'éloquence. Je note au passage cette phrase qui (si elle n'est pas une réminiscence) n'aurait peut-être pas été désavouée par un prédicateur plus classique : « Le Seigneur a dit à Caïn : le sang de ton frère crie vers moi pour ton châtiment ; et moi je dis au Seigneur : le sang de votre fils crie vers vous pour ma rédemption. » — Il regagne sa place, le visage ruisselant de sueur.

Un jeune homme lui succède, un Celte aussi. Il hésite, s'exprime avec difficulté, mais son discours ou plutôt son récit est tragique et poignant dans sa simplicité maladroite. Il y a quelques jours il avait été envoyé avec un camarade pour effectuer une réparation à bord d'un trois-mâts ancré dans le port de Cardiff. Ils y étaient allés, joyeux, causant gaiement du plaisir qui les attendait le samedi suivant. Ils travaillaient depuis quelques minutes quand une énorme pièce de bois tomba sur le camarade et lui broya le crâne : le malheureux ne se croyait pas si près de l'éternité. Le fait est

(1) Frères de Plymouth.

connu, tout le monde l'a lu dans les journaux. Ainsi raconté par un témoin oculaire, il perd son caractère froid et indifférent de fait divers. Ces phrases hachées ont un effet prodigieux. L'orateur lui-même tremble comme une feuille et, quand il regagne sa place, après avoir adjuré ceux qui sont loin de Christ de se rapprocher de lui, la foule reste atterrée. Le service se termine par un cantique et une distribution de petits cartons dont je donne aussi exactement que possible la traduction et la disposition typographique.

ÊTES-VOUS EN

Paix

~~~~~  
OU  
~~~~~

Guerre

AVEC DIEU

« Étant justifiés par la FOI nous avons la PAIX AVEC DIEU » (Romains, 5, 1).

Si vous êtes en paix vous crierez

VICTOIRE !

dans la gloire du ciel.

AVEC DIEU

« Parce que l'esprit de chair est INIMITIÉ CONTRE DIEU » (Romains, 8, 7).

Si vous continuez à être en guerre vous souffrirez la

DÉFAITE

dans les ténèbres de l'enfer.

On croirait lire un prospectus. N'est-il pas un peu ridicule d'appliquer ainsi les procédés de la réclame moderne aux intérêts de la religion ? Beaucoup le penseront. Je ne suis pas de leur avis. Cette manière d'agir me paraît reposer sur une conception très juste et très profonde de la réalité. Il est certainement plus facile de se faire écouter des hommes en leur parlant le langage que la vie quotidienne leur a rendu familier, qu'en s'adressant à eux au moyen de mythes et de symboles qu'ils ne comprennent plus depuis des siècles.

En rentrant chez moi je traverse une vaste prairie parsemée de bouquets d'arbres. Ce sont les *Landaffs Fields*. Des gens vont et viennent sous les rayons du soleil de juin ; les paresseux se reposent à l'ombre. Dans un coin j'aperçois un groupe assez nombreux. Je m'approche. Un jeune homme monte sur un banc et de cette estrade improvisée harangue le groupe. C'est un apôtre aussi, mais un apôtre d'une foi nouvelle, de la foi socialiste. Il expose les principes du socialisme en termes clairs et précis. Pas de considérations abstraites et d'ordre transcendantal, pas de phrases tonitruantes sur les crimes de la société bourgeoise. Tout cela est inutile et l'Angleterre n'aime pas ce qui est inutile. Il commence sans exorde, par une définition : « Le socialisme a pour but d'assurer aux travailleurs la jouissance intégrale du produit de leur travail... » C'est aussi simple que le catéchisme. J'écoute un moment tomber ces phrases limpides au moyen desquelles l'orateur construit peu à peu le schéma de la société future. L'assistance est attentive et recueillie. Si j'étais Monseigneur le Capital j'aurais grand peur de ces meetings tranquilles. C'est infiniment plus dangereux pour lui que ces réunions orageuses où l'on hurle la *Carmagnole* et l'*Internationale*.

Je passe ma soirée dans la maison qui me donne l'hospitalité. On cause un moment et enfin arrive l'heure de la prière, car c'est un acte religieux qui doit terminer le jour du Seigneur. Toute la famille, y compris les domestiques, est réunie dans le salon. On chante un cantique. Puis le grand-père, un vénérable vieillard avec une barbe de Père Éternel, lit quelques versets de la Bible, lentement et en scandant les paroles divines. J'ai l'impression que je suis transporté très loin dans le passé, quelque part au temps d'Elisabeth. Et c'est bien la même scène qui s'est répétée à travers les générations, depuis l'aurore de la Réforme jusqu'à notre vingtième siècle. C'est la même race puisant dans le même livre sacré la même foi

dans sa destinée. La prière terminée, le vieillard me dit en posant sa Bible : « Voilà ce qui fait la force de l'Angleterre. » Le mot est banal, tant il a été répété. Il serait bien possible qu'il soit vrai. Peut-être cependant serait-il plus juste de le mettre au passé et de dire : « C'est la Bible qui *a fait* la force de l'Angleterre. »

L'ARMÉE DU SALUT

I

Je lisais ce soir, à la Bibliothèque de la ville, quelques pages de ce poème singulier où le « Barde endormi » nous dépeint l'état lamentable de la religion pendant la période qui précéda le grand Réveil de 1735, quand des sonorités de fanfare sont venues troubler le silence recueilli de la salle. Personne n'a montré la moindre surprise. J'en conclus qu'il s'agit là de quelque chose d'ordinaire et peut-être de quotidien. N'importe, ce bruit m'intrigue. Je veux voir et je sors.

J'aperçois venant sur la gauche un pêle-mêle d'hommes et de femmes, les uns en habits de travail, les autres vêtus d'un uniforme étrange que je reconnais bientôt pour celui de l'Armée du Salut. Le cortège s'avance, crânement, entraîné par la musique, et s'arrête sur un petit square qui est bien à cette heure un des endroits les plus animés de Cardiff : à droite, une double ligne de tramways électriques où les voitures se succèdent presque sans interruption et un peu plus loin un marché avec tout le brouhaha qui annonce la fermeture des étals et le départ des vendeurs ; à gauche à trente mètres environ un manège de chevaux de bois. C'est là, en plein centre, en pleine vie, que, chaque fois que le temps le permet, les salutistes tiennent leurs meetings. — C'est le meeting ordinaire de l'Armée du Salut : morceaux de fanfare, cantiques, prières improvisées, tout cela sans fanfanterie mais aussi sans respect humain. Un vieux monsieur à lunettes tient la grosse caisse et une respectable dame, coiffée d'une casquette de bains de mer, agit avec conviction

un tambour de basque. Cependant la foule va et vient autour du cercle, souvent indifférente, quelquefois sympathique, mais jamais hostile ni railleuse. La voie publique est à tout le monde et chacun a le droit d'y faire ce qui lui plait, à la condition de ne pas gêner les autres. Un des officiers se met au centre du cercle. Mon voisin me le nomme, c'est le capitaine G. Il commence une petite allocution simple et affectueuse, comme il convient quand on s'adresse à de pauvres gens qui ne sont pas des lettrés et qui ont surtout besoin d'encouragement et de sympathie. Tout en écoutant l'orateur je considère l'homme. Il est de taille moyenne, blond, les yeux bleus, le regard clair et franc, le type de l'Anglo-Saxon. Comme beaucoup d'hommes de sa race, il possède à un haut degré les qualités extérieures du speaker : l'attitude digne, sans être guindée, le geste sobre, la parole assurée, le timbre de la voix sympathique. Comme beaucoup de ses compatriotes aussi, il a le sens de l'humour. Il amuse son public, salutistes et profanes, par des plaisanteries sur la « décoration artistique » d'un tambourin neuf, dont un soldat de l'Armée vient de doter la communauté et dans lequel on fera la collecte.

C'est ensuite le tour des *testimonies*. Elles se suivent, bien banales et bien ternes pour un étranger, intéressantes au contraire pour le testimoniste et pour ceux qui vivent avec lui en communion d'idées et de sentiments. Voici un jeune ouvrier, 25 à 30 ans environ, un peu timide et gauche. Il raconte ses vacances de la Pentecôte, la lutte qu'il a eue à soutenir contre lui-même quand des camarades l'ont invité à les accompagner au cabaret, lutte dont il est sorti triomphant, grâce à Jésus qui l'a protégé et à son uniforme de salutiste qu'il n'a pas voulu déshonorer en le traînant dans un bar ; il dit la joie de sa pauvre mère qui l'a connu buveur et qui n'en croit pas ses oreilles quand elle l'entend préférer une tasse de thé à un verre de bière ; il dit aussi ses chagrins domestiques : sa femme qui l'a suivi dans l'ivrognerie, mais qui ne l'a pas

suivi dans sa conversion ; ses deux enfants malades qui ne marchent pas, bien qu'ils aient l'âge depuis longtemps ; il dit enfin sa foi inébranlable au Christ qui l'a sauvé et qui sauvera sa femme et ses enfants : tout cela sur un ton de sincérité et de confiance profondément touchant. Cette histoire si vulgaire et pourtant si impressionnante est celle de beaucoup parmi ceux qui l'écoutent et bien des cœurs battent à l'unisson du sien. — Puis c'est le tour d'une femme, 30 ans peut-être, gracieuse, malgré les rides précoces que la misère a creusées sur son pauvre visage. Elle aussi commence sa *testimony* par une action de grâce et remercie Jésus de l'avoir sauvée, sauvée de quoi ? elle ne le dit pas, car il y a des pudeurs qui sont plus fortes que la foi la plus ardente ; mais on peut le deviner, peut-être l'alcoolisme et sans doute quelque chose de pis. Un vieillard lui succède. Il parle de sa carrière finie, de la mort qui vient, en termes moins subtils qu'un philosophe, mais plus émus et peut-être plus sincères. Plusieurs *testimonies* se succèdent encore, mêlées de cantiques et de prières, car ici la libre inspiration dirige le culte et il n'y a pas de rituel à observer. La foule grossit autour du cercle des salutistes, surtout composée d'humbles, de pauvres, voire même de misérables. On y découvre de ci de là des faces abruties d'alcooliques, ou des faces mornes de désespérés. Les uns viennent, d'autres s'en vont. Un certain nombre restent et écoutent attentivement les prières et les *testimonies*. Tout à coup une pauvre vieille dont je remarque depuis un moment le visage bouleversé, rompt le cercle des salutistes et tombe à genoux. Dans sa précipitation elle heurte la grosse caisse qui résonne comme un coup de tonnerre. En France la scène eût paru grotesque et eût été accueillie par des quolibets. Ici personne ne laisse percer même un sourire. Tous les yeux sont fixés sur cette femme. Elle sanglote la tête dans ses mains. Elle est couverte de haillons, de ces haillons innommables que nous ne connaissons guère en France, qui joignent à la tristesse

de la pauvreté le ridicule d'une élégance fanée. Cependant les salutistes tombent à genoux eux aussi et plusieurs personnes dans l'assistance les imitent. Quelques-uns prient à haute voix avec une extraordinaire ferveur. Une jeune femme s'approche de la malheureuse. Elle porte le costume des salutistes. Elle n'est point jolie, d'une maigreur et d'une pâleur tout ascétiques, mais ses lèvres minces dessinent un sourire si doux, si mystique ; ses yeux bleus de Saxonne brillent de tant de joyeuse bonté, que, à ce moment précis, elle est comme transfigurée. Si un peintre eût voulu représenter la Charité, elle eût pu lui servir de modèle. Elle s'agenouille, passe son bras autour du cou de la pauvre femme et commence à l'exhorter affectueusement. Cette minute est extrêmement impressionnante. On oublie le marché, les tramways électriques, les chevaux de bois, le costume bizarre des salutistes et l'on se croit parmi les chrétiens des premiers siècles, alors que la religion de Jésus, non encore disciplinée par le dogme et défigurée par les rites, conservait toute sa spontanéité et toute sa fraîcheur. La scène dure peu : l'exaltation religieuse ne saurait se maintenir longtemps à ce niveau. Les salutistes se relèvent ; le capitaine prononce quelques mots ; on chante un cantique. Pendant que les musiciens reprennent leurs instruments, le capitaine demande à la convertie son adresse et, musique en tête, rythmant le pas sur une joyeuse marche militaire, les salutistes retournent à *Stewart-Hall*, leur quartier général.

Je les suis de loin et j'entre dans le hall (on est toujours le bienvenu chez les salutistes), et quand tout le monde est à peu près parti, je me présente au capitaine. Nous causons, pas longtemps, car le brave homme est fatigué et doit avoir hâte de rentrer chez lui. Nous parlons des alcooliques. C'est un sujet qui rapproche immédiatement l'apôtre et le médecin. Ils en voient beaucoup et en convertissent pas mal. Le capitaine me propose de me montrer quelques exemples intéressants. « Rien ne vaut l'expérience directe », me dit-il avec

un sens pratique bien anglais. J'accepte et nous prenons rendez-vous pour le lendemain.

II

Nous avons rendez-vous, le capitaine et moi, devant Stewart-Hall, à deux heures. Je suis là à deux heures moins cinq, le capitaine à deux heures sonnant, exactitude « militaire. »

Nous commençons une petite tournée. Notre première visite est pour le *rescue home*, un établissement où l'Armée du Salut accueille les femmes sans abri et les héberge quelques mois, le temps de faire un peu leur psychologie, de leur rendre l'habitude du travail quand elles l'ont perdue et de leur trouver une place. Deux ateliers, l'un de blanchisserie, l'autre de couture, permettent de les occuper et de subvenir, partiellement tout au moins, à leurs besoins. — Une dame, que je crois être la directrice, nous reçoit. Elle est grande, mince, d'allure aristocratique. Sa figure jeune et très fraîche est encadrée par des boucles blanches que l'on croirait poudrées à frimas : une lady du XVIII^e siècle habillée en salutiste. Elle nous donne toutes les explications que nous demandons, sans embarras et sans fausse pudeur. Beaucoup de ses pensionnaires sont tirées du ruisseau. Un certain nombre, hélas ! y retournent, la plupart cependant persévèrent dans la bonne voie. Du reste l'Armée du Salut demeure constamment en contact avec elles. Son hall et ses meetings les accueillent à leurs jours de congé et le *rescue home* les reçoit si elles se trouvent malades ou sans place.

Nous allons ensuite chez différents soldats et officiers, dans des *home* souvent modestes, toujours propres, et, en y pénétrant, en comparant ces intérieurs calmes, paisibles et reposants aux enfers d'alcooliques que certains convertis me

décrivent comme étant autrefois leur foyer, on se rappelle ce mot du général Booth : « Le premier pas vers le salut, c'est la reconstitution du home. » Le plus curieux, parmi tous les types qu'on me présente, c'est le « tailleur. » On l'exhibe volontiers et vraiment il en vaut la peine. Il était autrefois tailleur dans l'armée anglaise ou dans la marine, je ne sais plus. En tout cas de très bonne heure il s'était mis à boire. Sa boisson favorite était la bière et ce qu'il en absorbait par jour se mesurait par litres. Il perdit sa place, travailla chez différents patrons, ne travailla plus et finit par tomber à un tel degré d'abrutissement et de misère qu'il fut condamné à 6 mois de prison pour complicité de vol et que, tandis qu'il purgeait sa peine, sa femme et ses enfants ne purent trouver d'abri que le *Workhouse*.

Peu après sa sortie de prison, il est conduit à un service de l'Armée du Salut. Un officier remarque cet individu en haillons et sans chemise. Il s'approche de lui, apprend son histoire, qu'il n'a ni pain, ni abri, ni travail. Il y a bien des années de cela et l'Armée du Salut ne disposait pas de ressources aussi considérables qu'aujourd'hui. Aussi le malheureux officier fut-il décontenancé un instant par tant de misère. Cependant, grâce à beaucoup d'ingéniosité et sans doute de sacrifices, on procura au tailleur et à sa famille un abri et du pain, des vêtements propres et du travail. Il renonça à la boisson et, depuis ce jour, il n'a pas touché une goutte de bière (il y a de cela plus de 20 ans). Peu à peu il fit quelques économies, d'ouvrier devint patron, ses affaires prospérèrent. A l'heure actuelle il habite un gentil cottage et il est à la tête d'un véritable atelier. L'aisance ne lui a pas fait oublier l'Armée du Salut. Il ne manque pas un meeting. Il porte avec orgueil un superbe uniforme qu'il se confectionne lui-même et, dans la fanfare de l'Armée, il tient fort honorablement le trombone à coulisses.

III

Un alcoolique guéri et guéri depuis 20 ans, voilà de quoi toucher un aliéniste ! Ils sont légions les malheureux que j'ai vus conscients de leur déchéance, jurant et de la meilleure foi du monde que c'est bien fini et qu'ils ont bu leur dernière goutte d'alcool. Hélas ! si quelqu'un venait à moi et me demandait de trouver dans mes souvenirs dix alcooliques définitivement guéris, je serais certainement aussi en peine qu'Abraham lorsque le Seigneur lui demanda de trouver dix justes dans Sodome. Ce n'est certes pas que je n'aie vu beaucoup de « convertis. » Mais je n'en connais guère qui aient persévéré. Quel est donc le secret de ces salutistes qui font mentir le terrible proverbe : « Qui a bu boira ? » Je cause avec le capitaine, il m'explique leur organisation et me fait part de son expérience personnelle, expérience déjà longue et fructueuse, car, bien qu'elle soit celle d'un apôtre, elle n'est nullement celle d'un utopiste. Il n'a pas la prétention de convertir le monde entier et il reconnaît lui-même que les *backsliders* ou relaps ne sont malheureusement pas rares.

De tout ce que j'ai entendu, un fait capital paraît se dégager, c'est que l'Armée du Salut agit moins en produisant des conversions qu'en plaçant le converti dans un milieu qui est pour lui une sauvegarde. L'homme a besoin d'appartenir à un groupe, il ne peut s'empêcher de subir des suggestions et celles-ci sont évidemment d'autant plus puissantes que la volonté de l'individu est plus faible. Je prends le cas qui m'est le plus familier, celui d'un alcoolique guéri. Le médecin lui donne des conseils et le malheureux, instruit par l'expérience, est tout disposé à les suivre. Les portes de l'Asile s'ouvrent et il rentre dans la société. Il y retrouve les camarades qui l'invitent à boire et les cabarets qui ne

demandent qu'à l'accueillir. Il résiste quelque temps, puis fatalement il retombe. Tout cela est logique. Où voulez-vous qu'il aille, en effet, quand, le soir, il sort de l'atelier? Qu'il retourne à son foyer? Très bien. Mais il n'a pas toujours de foyer. Songez aux jeunes gens et aux célibataires de tout âge. Et puis, même quand l'ouvrier a un *home*, peut-on exiger de lui qu'il aille toute sa vie de sa maison à l'atelier et de l'atelier à sa maison, se renfermant lui-même dans un isolement de paria? Vous oubliez que l'homme est un animal sociable. Le besoin de société est aussi impérieux que tout autre et le premier devoir d'une institution qui veut améliorer les hommes est de le satisfaire. C'est ce que fait l'Armée du Salut. Elle attire les individus et elle les arrache à l'alcool, à la prostitution, au jeu, au crime. Ses portes sont ouvertes à tous sans exception. Elle est comme la miséricorde divine. Il n'y en a pas de tombés si bas qu'elle ne s'offre à les aider, pourvu qu'ils aient le moindre désir sincère de se relever. Elle accueille même ceux qui sont déjà hors la société et elle envoie ses officiers les chercher à la grille de la prison, le jour où cette grille s'ouvre pour eux.

Mais, voici cette loule d'ouvriers, de jeunes filles, de vieilles femmes réunis dans le hall de l'Armée du Salut. Qu'en faire? Il faut avant tout qu'ils ne s'ennuient pas, car, s'ils s'ennuient, ils ne reviendront plus, c'est bien évident. Ils ne s'ennuient pas. Tout d'abord, ils sont là entre égaux, ou à peu près. C'est beaucoup. Quand deux hommes de condition, d'éducation, de milieu très différents, s'efforcent de fraterniser, il y a toujours un sentiment de malaise. Celui qui se croit en haut est gêné et celui qui se sent en bas est humilié. Dans l'Armée du Salut presque tous sont des ouvriers, tout au plus de petits commerçants. Les officiers (je parle des professionnels) sortent du peuple et si, comme cela arrive quelquefois, ils viennent des classes aisées, ils l'oublient et ils vivent de la vie du peuple. Un capitaine et sa femme ont le droit de prélever sur leurs collectes de la semaine 30 shellings, la paye d'un

mineur, et c'est tout ce qu'ils ont pour vivre. Donc, ici, pas de comparaisons qui exaltent les uns et aigrissent les autres, l'égalité effective. L'égalité économique entraîne la similitude de goûts et la communauté d'aspirations. L'individu s'harmonise avec le milieu. Tous ces gens sont faits pour se comprendre. Ils causent de leurs affaires, de leurs intérêts communs, voire même de leurs intérêts particuliers. Leur réunion constitue une sorte de club très cordial.

Mais la grande affaire est le service religieux car, il ne faut pas l'oublier, l'Armée du Salut est avant tout une institution chrétienne, dont le but principal est l'évangélisation du peuple. Pour que ce service constitue un passe-temps agréable, il faut d'abord que l'individu ait le sentiment religieux très développé. C'est le cas pour l'Anglais et pour le Gallois, qui, chacun à leur manière, sont profondément religieux et dont la psychologie diffère à ce point de vue radicalement de celle du Français (1). Mais cette condition nécessaire n'est pas suffisante. Une manifestation religieuse n'est une source de satisfaction qu'à la condition d'être personnelle et spontanée. Tel est le cas ici. Le service est essentiellement vivant. Tous y participent, l'officier ne fait que diriger de loin. On chante, tout le monde chante des cantiques dont quelques-uns sont fort beaux et qui tous répondent au niveau intellectuel et aux besoins spirituels des participants. Parfois une belle voix fait entendre un solo, ce qui est une agréable diversion. On prie, et ce n'est pas une de ces prières vagues, abstraites, si générales qu'elles peuvent s'appliquer à tous les lieux et à tous les temps, mais une prière concrète, personnelle, dans un rapport étroit avec l'individu et son milieu. Mais le clou du service, la grande trou-

(1) Cette différence explique, je dirais presque *justifie*, le peu de succès de l'Armée du Salut en France. Le sentiment religieux est si faible dans ce pays que toute institution populaire qui le prendra pour base est fatalement condamnée à végéter.

vaillie, c'est la *testimony*. Au sens étroit, le mot *testimony* désigne l'acte par lequel le fidèle rend témoignage, affirme sa foi. En fait c'est quelque chose de plus. Nous n'avons pas de plus grande satisfaction que d'épancher nos impressions, énoncer nos craintes, chanter nos victoires, parler de nous, en un mot, à des gens qui nous comprennent et qui sympathisent avec nous. La *testimony* réalise tout cela au plus haut point. Le testimoniste ne se contente pas d'affirmer sa foi. Il parle de lui-même, de ses faiblesses qu'il regrette, de ses tentations auxquelles il a résisté grâce au secours de Jésus, de ses affaires, de ses peines, de ses enfants qui sont malades, de sa femme qui boit, mais dont il espère la conversion. L'assistance répond, encourage, questionne parfois, montre son intérêt, joint ses actions de grâces à celles du testimoniste. Celui-ci, bien souvent, parle longtemps, se répète. On le laisse aller. Cela ne choque pas. Les gens du peuple ne sont pas habitués à la concision. Notez pourtant que parmi les testimonistes, il y en a d'éloquents, d'amusants qui égayaient l'assemblée par un mot d'humour. — Bref, nous avons devant nous une communauté dont les membres sympathisent naturellement et vibrent à l'unisson. Les malheureux peuvent s'y réfugier loin des misères et des injustices et goûter des satisfactions morales que la société impitoyable leur refuse au dehors. J'appliquerais volontiers à l'Armée du Salut ces mots de Renan sur l'Eglise chrétienne primitive : « On conçoit, dit-il, combien une association de secours mutuels, dans un tel état social, fut accueillie avec empressement. La petite Eglise chrétienne dut sembler un paradis. Cette famille de frères, simples et unis, attira de toutes parts des affiliés. En retour de ce qu'on apportait, on obtenait un avenir assuré, une confraternité très douce et de précieuses espérances. » Et, de fait, c'est bien du christianisme primitif que se réclament les salutistes. Cependant ils n'ont pas copié servilement un passé lointain. S'ils ont réalisé la fraternité des premiers chrétiens, ils se

sont bien gardé d'imiter le communisme où ils vivaient. Ils ont compris que, dans notre société, organisée sur le principe de la propriété personnelle et individuelle, tout essai de communisme isolé est d'avance voué à l'insuccès. Grâce à ce bon sens profond, le général Booth a créé une institution pratique, forte et durable, ce que n'ont pu faire les utopistes, comme Saint-Simon et Fourier. Les salutistes sont, si l'on veut, des chrétiens primitifs, mais modernisés, adaptés à leur pays et à leur époque.

IV

En résumé dans le hall de l'Armée du Salut, les pauvres gens ont trouvé paix, sympathie et assistance. Le service fini, Jack et Lisy retournent chez eux satisfaits et joyeux.

Supposez, au contraire, Jack et Lisy des catholiques sincères et pratiquants. Conduisez-les à vêpres et asseyez-les sur une chaise, un paroissien à la main. Ils écouteront respectueusement le latin chanté par les prêtres ; mais ils n'y comprendront rien. S'ils lisent la traduction dans leur paroissien ils n'y comprendront pas beaucoup plus, car les imprécations des prophètes ou les supplications du roi David leur paraîtront pure incohérence. Il faut être un lettré ou du moins avoir reçu une éducation très spéciale pour comprendre la Bible et la littérature sacrée. Voici le prédicateur qui monte en chaire. C'est un homme savant et académique. Il parle de la pauvreté en termes éloquents. Il montre qu'elle est l'épouse du Christ, la reine du ciel, l'apanage des élus du Seigneur, que sais-je encore ? Pauvre Jack ne peut suivre cette rhétorique, les phrases sonores frappent son oreille et passent sans éveiller aucune idée dans son cerveau, ou plutôt le mot « pauvreté » qui revient constamment le fait songer à sa propre misère et il pense tristement que si la pauvreté paraît si

belle au prédicateur, c'est probablement parce qu'il ne l'a jamais vue que de loin. S'il vivait côte à côte avec elle comme pauvre Jack, il serait sans doute moins enthousiaste. Voici enfin la bénédiction et les prières finales. Que va faire pauvre Jack ? Méditer ? Mais c'est une occupation de raffiné de méditer. C'est tout un art qui demande à être appris. Jack n'est pas entraîné à la vie spirituelle et il ne sait pas considérer un mystère sous vingt-cinq côtés différents. Quant à Lisy, elle méditera, mais à sa façon. Elle prendra pour sujet les chapeaux et les robes des élégantes dames qui sont là devant elle et la conséquence pratique qu'elle tirera de sa méditation, c'est qu'il doit être bien agréable de pouvoir se payer de belles choses comme ça. L'office terminé, Jack et Lisy rentreront chez eux, peut-être avec le sentiment du devoir accompli, mais engourdis, fatigués et aussi isolés qu'avant.

Je considérerais il y a un instant le hall de l'Armée du Salut comme un foyer de consolation. C'est plus, c'est un foyer d'énergie. En effet, ce serait une grosse erreur de croire que l'on se contente d'y prêcher la résignation et que l'action de ses meetings est exclusivement sédative. Elle fait taire les colères violentes et stériles, c'est vrai. Mais elle discipline l'individu ; en l'associant à une collectivité puissante, elle lui montre les avantages de l'union et de la solidarité ; en lui rendant la dignité d'homme, elle lui ouvre des horizons plus clairs, elle le prépare pour le progrès. En principe et en fait on n'y fait pas de politique ; le socialiste est reçu aussi cordialement que le libéral ou le conservateur et aux élections chacun vote suivant sa conscience, sans qu'aucune suggestion soit exercée sur lui. Il est indéniable cependant que, par sa composition, par son influence moralisatrice, par son caractère essentiellement pratique, une institution comme l'Armée du Salut est un facteur qui n'est pas négligeable dans l'évolution économique. Bien qu'elle garde une indépendance absolue, ses tendances la portent tout naturellement et par la force même des choses

vers les partis de progrès. Le socialisme et l'Armée du Salut ont, en effet, contre la société actuelle bien des griefs communs, et le général Booth lui fait son procès en des termes d'une énergie que n'a probablement dépassée aucun leader socialiste. Je cite quelques passages de son livre *In darkest England*. « Parlez, dit-il, de l'Enfer du Dante et de toutes les horreurs et cruautés qu'endurent les réprouvés. L'homme qui a passé les yeux ouverts et le cœur saignant au milieu des atrocités de notre civilisation n'a pas besoin des images fantastiques du poète pour connaître l'horrible. Bien souvent, quand j'ai vu les jeunes gens, les pauvres, les abandonnés, s'enfoncer sous mes yeux dans le marécage qui les engloutit, piétinés par les bêtes de proie à forme humaine qui hantent ces régions, il m'a semblé que Dieu n'était plus dans ce monde et qu'à sa place régnait un ennemi implacable comme l'enfer, sans pitié comme la tombe. » Et plus loin : « Le sort d'une négresse dans la Forêt équatoriale (1) n'est peut-être pas très enviable, mais est-il aussi terrible que celui de mainte jolie orpheline de notre capitale chrétienne ? Nous parlons volontiers des sombres brutalités du passé et nous nous flattons d'éprouver un frisson, quand il nous arrive de lire dans les livres les exactions honteuses commises au nom des droits feudataires. Et pourtant là, sous nos yeux, dans nos théâtres, dans nos restaurants et dans d'autres endroits qu'il serait facile de nommer, si on l'osait, les mêmes abus hideux fleurissent en pleine liberté. Une jeune fille sans le sou, si elle est jolie, est souvent traquée sans merci par ses « employeurs » et mise en demeure de choisir entre ces deux alternatives : la Faim ou le Péché. Et quand une fois la pauvre fille a consenti à acheter, au prix de son honneur, le droit de gagner sa vie, alors elle est traitée comme une esclave et rejetée hors la société par les mêmes hommes qui

(1) Allusion aux horreurs racontées par Stanley dans son livre *In darkest Afrika*.

l'ont perdue. Sa parole n'est plus digne de loi, sa vie est faite d'ignominie et elle s'enfonce de plus en plus dans le gouffre de la prostitution. Mais là, même au plus profond de l'abîme, excommuniée par l'Humanité et rejetée loin de Dieu, elle est plus près du cœur pitoyable de l'unique et vrai Sauveur que les hommes qui l'y ont précipitée, que dis-je ? plus près que tous les Scribes et Pharisiens qui assistent en silence à la perpétration de cette œuvre diabolique. » Plus loin encore, faisant allusion aux bénéfices scandaleux réalisés par certaines industries, il dit : « Ces industriels qui ont fait du *sweating* un art raffiné, qui, systématiquement et de propos délibéré, frustrent l'ouvrier de son gain, qui allument la colère sur la face du pauvre, qui dépouillent la veuve et l'orphelin, et, qui, en apparence, font profession d'un grand esprit public et d'une grande philanthropie. ces hommes, de nos jours, on les envoie au Parlement faire des lois pour les pauvres. Les anciens prophètes les envoyaient en enfer, — mais nous avons changé tout cela. Ce sont eux qui envoient leurs victimes en enfer et ils en sont récompensés par tout ce que la richesse peut donner de plaisir et de bien-être. »

Il est évident qu'un homme qui juge aussi sévèrement le présent doit tourner instinctivement ses regards vers l'avenir et que la perspective d'une transformation de la société actuelle, pourvu qu'elle s'accomplisse pacifiquement, n'est pas faite pour lui faire peur. Il nous en avertit du reste lui-même. Sans doute, nous dit-il, il poursuit un but immédiat et il se propose d'attaquer le mal avec les instruments qui d'ores et déjà sont à sa disposition. Mais s'il laisse à d'autres le soin de formuler la reconstruction du système social dans son entier, ce n'est pas qu'il ne désire pas cette reconstruction, et l'on ne trouvera rien dans son programme qui puisse entrer en contradiction avec les idées des différents systèmes socialistes.

LE RÉVEIL A CARDIFF

L'ALCOOLISME ET LA POLICE

I

Il me semble, quand je fais mon examen de conscience, que j'ai un peu oublié ma tâche qui est l'étude du Réveil religieux. J'ai fait comme la plupart des voyageurs qui se laissent distraire par les mille choses intéressantes qu'ils rencontrent sur leur chemin. C'est déjà une excuse.

Je pourrais en invoquer une autre. C'est que Cardiff est un mauvais endroit pour étudier le Réveil et ses effets. On aurait pu s'attendre à ce que la capitale du pays devienne le centre du mouvement religieux. Il n'en a rien été. Tout au contraire Cardiff s'est trouvé mis en quelque sorte dans une condition d'infériorité de ce fait qu'Evan Roberts a refusé de s'y rendre, malgré l'invitation pressante dont il était l'objet. Ce refus est, à ma connaissance, unique dans la carrière de l'apôtre et il ne nous en apparaît que plus surprenant. Evan Roberts n'a jamais donné de raison explicative à son acte. Il s'est contenté de déclarer que le Saint-Esprit lui avait formellement interdit de se rendre à Cardiff. Voici d'ailleurs, telle qu'elle a été reproduite par le *Western Mail* (1), l'interview dans laquelle l'Évangéliste signifie son refus au Rév. Jones.

« Mr. Jones demanda au Revivalist (Evan Roberts) s'il viendrait à Cardiff le lendemain.

« Non, » répondit Evan Roberts, avec force.

(1) 2 fév. 1905.

« Etes-vous encore trop souffrant pour venir ? » interrogea Mr. Jones.

« Non, ce n'est pas pour cela, » répliqua Mr. Roberts. « Je me sens parfaitement bien et dispos. »

« Une surprise évidente se montra sur le visage de Mr. Jones, qui demanda de nouveau au Revivalist pourquoi il ne venait pas à Cardiff.

« Les meetings de Cardiff ont occupé mon esprit pendant cinq jours, » répliqua Mr. Roberts, « j'ai prié constamment pour que la voie à suivre me soit montrée, et la réponse de l'Esprit est : Tu n'iras pas » (en gallois : *Wyt ti ddim i fyn'd*).

« Mr. Jones observa qu'il y avait une étroite connexion entre l'âme et le corps. Mr. Roberts était-il certain de ne pas prendre une faiblesse ou une répugnance physiques pour la réponse de l'Esprit-Saint ?

« Je suis aussi certain que l'Esprit m'a parlé, » répondit le Revivalist, toujours en gallois, « que je le suis de ma propre existence. »

Cette intervention directe de l'Esprit-Saint ne saurait constituer pour nous une explication suffisante et nous avons le droit de chercher si la conduite d'Evan Roberts n'est pas fondée sur des raisons d'un ordre moins surnaturel et plus accessible à l'analyse psychologique.

Tout d'abord, il est possible que le jeune homme, habitué à l'enthousiasme facile et candide des petites villes et des villages gallois, ait redouté d'affronter une grande cité, anglaise de langue et moderne d'esprit. En effet, si le premier sentiment de la population anglaise à l'égard du Réveil a été un mouvement de curiosité sympathique, il a fait place au bout d'un certain temps à un peu de lassitude. Des faits qui ont paru tout naturels dans le Pays de Galles ont été jugés à Cardiff et en Angleterre avec une certaine sévérité. Beaucoup de personnes, par exemple, ont trouvé au moins étrange l'état-major féminin qui partout faisait escorte à

Evan Roberts. Plus tard, quand les journaux publièrent les entretiens de l'Evangéliste avec le Saint-Esprit, la « Révérence » anglaise se formalisa d'un pareil sans-gêne et pensa que les faveurs du Saint-Esprit méritaient plus de discrétion.

Cependant cette appréhension vague d'un monde où la foi est peut-être moins facile et l'esprit critique plus éveillé que dans les vallées minières n'a pu à elle seule dicter le refus de l'Evangéliste. Il ne faut pas oublier en effet qu'il est allé à Liverpool, une ville autrement importante que Cardiff, et qui devait l'intimider bien davantage.

Il y a un petit fait dont l'influence sur la détermination d'Evan Roberts, encore que peu apparente, aurait bien pu être décisive. Voici. Quelques semaines auparavant, exactement le 31 décembre 1904, au cours d'un meeting tenu dans une chapelle non-conformiste, à Cardiff, des jeunes gens désignés comme « athées » déclarèrent vouloir discuter certaines questions avec les fidèles. On les fit taire, sous prétexte que leurs questions étaient oiseuses et déplacées. C'était, à tout bien prendre, le meilleur parti. Car, si, d'une façon générale, les manifestations religieuses supportent mal la discussion, les manifestations essentiellement émotionnelles et spontanées comme celles du Réveil doivent la repousser systématiquement. — Il est à peu près certain qu'Evan Roberts a eu connaissance de ce petit événement et qu'il en a été fort impressionné. Il s'est vu lui-même mis sur la sellette et pressé de questions. Comme il arrive chez les natures émotives et impulsives, un travail psychique subconscient a succédé à cette impression pénible et le résultat s'est manifesté à la conscience sous une forme psycho-sensorielle ou, pour appeler les choses par leur nom, sous forme d'hallucination auditive. Le moment venu de décider si, oui ou non, il irait à Cardiff, Evan Roberts a entendu la voix du Saint-Esprit lui dire : « Tu n'iras pas. » En réalité la décision a été prise par son moi subliminal qu'il a baptisé du nom de « Saint-

Esprit » comme Mlle Smith, le sujet étudié par le P^r Flournoy, a baptisé le sien Léopold (1). — Telle est, je crois, l'explication la plus plausible que les faits et la psychologie peuvent donner de la conduite étrange d'Evan Roberts et voilà pourquoi Cardiff s'est trouvé traité avec cette rigueur

II

Et cependant Cardiff n'est pas resté en dehors du Réveil. Il a eu ses revivalists enthousiastes, et il a vu des meetings qui, sous le rapport de l'intensité émotionnelle, ne le cédaient en rien aux propres meetings d'Evan Roberts.

Un ministre, le Rév. Caradoc Griffith, m'a raconté que, dans sa chapelle, le 1^{er} dimanche de décembre 1904, à la suite du deuxième hymne, une sorte de frisson émotionnel passa sur la congrégation. Suivant la comparaison du Révérend lui-même, « c'était comme une douce brise qui fait onduler un champ de blé. » Cependant le service continue, l'émotion va grandissant et, après un nouvel hymne, la majeure partie de la congrégation fond en larmes. Une fillette de 8 ans sanglote et dit à sa tante qui l'accompagne : « Je ne sais pas ce que j'ai, je suis si heureuse et je ne puis m'empêcher de pleurer. » Il semble, me dit encore le Révérend, que les fidèles, à l'exemple de l'ascal, ne pussent exprimer la sensation du « divin » dont ils étaient pénétrés que sous deux formes : larmes et joie. Ces manifestations se sont reproduites aux meetings suivants pendant plusieurs mois. Parfois elles passaient du sanctuaire à la rue. On pouvait voir des hommes et des fem-

(1) On sait que M. Flournoy a fait dans son livre *Des Indes à la planète Mars* une étude extrêmement intéressante des phénomènes d'automatisme mental présentés par une jeune fille médium, Mlle Smith. — Nous aurons l'occasion de revenir sur l'activité psychique subconsciente d'Evan Roberts.

mes s'arrêter un moment sur le seuil de la chapelle et continuer leur chemin en pleurant et en priant.

On cite des conversions étranges. Une femme alcoolique depuis plusieurs années entend, de sa maison, un groupe de jeunes gens qui passent en chantant des cantiques. Elle se sent prise d'une impulsion irrésistible à les suivre. Elle est en vêtements de travail. Son mari l'engage à s'habiller d'abord, elle rejoindra la congrégation à la chapelle. Mais rien ne peut l'arrêter, ce n'est pas dans une heure, c'est immédiatement que Christ l'appelle. Elle jette un manteau sur ses épaules et suit les chanteurs. Une fois à l'Eglise, elle fait une confession publique et se convertit. Depuis, sa ferveur ne s'est pas démentie et sa conduite est exemplaire.

Je trouve dans les comptes rendus du *Western Mail*, à la date du 14 décembre 1904, un fait touchant dont le théâtre s'est trouvé être la *Tabernacle Welsh Baptist Chapel* à Cardiff. Au cours d'un meeting, un jeune homme est à genoux, absorbé dans une prière fervente. Un homme d'âge mûr bondit vers lui « comme mu par un ressort, » puis s'arrête, reste debout un moment et enfin, s'agenouillant également, se met à prier. Une vingtaine de fidèles qui sont dans le même banc prient avec lui, tandis que le reste de la congrégation chante des hymnes. Au bout d'un moment les deux hommes se relèvent et se regardent. Le plus jeune pousse un cri : « Mon père ! » Père et fils s'embrassent longuement. Il y avait trois ans que le jeune homme avait quitté la maison paternelle et que ses parents étaient sans nouvelles de lui. — On croirait lire la parabole de l'enfant prodigue.

Des histoires troublantes, où les amis du merveilleux trouveront des arguments en faveur de la télépathie et où les sceptiques verront de simples légendes, se sont répandues un peu partout dans cette chaude atmosphère de foi et d'enthousiasme.

En voici une, telle qu'elle m'a été racontée par un ministre.

Un ouvrier travaille dans une usine. C'est un homme irréligieux et d'une moralité critiquable. Quelqu'un le recommande aux prières de la congrégation. Pendant qu'on prie pour lui à son insu, il éprouve une certaine gêne dans son travail, une inquiétude vague, puis, machinalement, comme poussé par une volonté étrangère, il se dirige vers la chapelle où il lui semble qu'on l'attend. Il arrive, se dresse sur le seuil et crie : « Me voici ! que me voulez-vous ? » Quelques minutes après il fait une confession publique et se convertit.

III

Aujourd'hui que l'ardeur est calmée, que les chapelles ont repris leur aspect normal, une question se pose : cette fièvre religieuse a-t-elle laissé après elle des résultats durables ? Et, si oui, quels sont-ils ? Car c'est là le côté pratique et, partant, le côté le plus intéressant du problème que soulèvent tous les mouvements de cet ordre.

Les optimistes assurent que le Réveil a laissé des traces profondes, même à Cardiff. La foi est plus vive, les *prayer meetings* sont plus assidûment fréquentés. Et puis les chiffres sont là, disent-ils, pour prouver qu'il y a bien eu une renaissance religieuse véritable. Telle congrégation que l'on me nomme a vu le nombre de ses membres passer depuis le début du Réveil de 280 à 448. A la fin de février 1905, le total des conversions pour Cardiff s'élevait à 2.753. N'est-ce point là un chiffre respectable ?

Soit. Cependant, à examiner ces données d'un peu près, les résultats ne sont peut-être pas aussi démonstratifs que le voudraient les enthousiastes. Tout d'abord, le chiffre de 2.753 est loin d'être très considérable, si on le compare à la population totale de Cardiff, population qui s'élève à près de

200.000 habitants. En somme nous avons à peine 3 conversions pour 100 habitants. Cette proportion est, il faut l'avouer, assez modeste.

D'autre part, dans un très grand nombre de cas, les conversions sont d'ordre purement religieux. Tous les pasteurs que j'ai consultés sur ce point ont été d'un avis unanime : beaucoup de convertis étaient des individus de moralité normale, mais indifférents ou tièdes en matière de religion. Le Réveil leur a donné la ferveur qui leur manquait et c'est tout. C'est peu au point de vue de l'hygiène sociale.

Quant aux autres, ivrognes, femmes de mauvaise vie, etc..., leur nombre est infiniment plus restreint. Mais, au moins, sommes-nous en droit de compter que leur conversion a été définitive, qu'ils ont persévéré dans la bonne voie ? Nous manquons de données précises pour résoudre cette question. Nous ne pouvons raisonner que sur des probabilités, et il faut bien reconnaître que celles-ci nous conduisent en toute bonne foi à une solution négative.

Parmi les convertis de cette dernière catégorie, plusieurs étaient des étrangers venus à Cardiff à bord des navires. Ils se sont laissé entraîner par l'enthousiasme d'un meeting et, en quelques heures, ils sont devenus des recrues pour le Réveil. Puis ils ont repris la mer, visité d'autres ports, et il est à craindre que leurs bonnes résolutions ne se soient vite dissipées. L'Armée du Salut connaît bien ces conversions temporaires et elle ne se fait aucune illusion sur leur valeur pratique. Restent les indigènes, ceux qui, leur conversion effectuée, sont demeurés à Cardiff. Pouvons-nous espérer que ceux-là du moins sont restés fidèles à leurs engagements ? Hélas ! il y a quelques lignes du *Western Mail* (1) qui, à mon avis, en disent long à cet égard. Après avoir raconté diverses conversions opérées à un meeting, le journal continue : « La majorité de ces 50 à 60 pécheurs voulaient bien chercher

(1) 14 déc. 1904.

une meilleure vie, si, comme tous le déclaraient, le monde voulait leur en donner la possibilité.

« Un peu avant deux heures (du matin) le meeting se termina, et quelques hommes de bien se mirent à chercher un home pour les pécheurs qu'ils avaient amenés au repentir, mais le seul lieu de refuge qu'ils purent trouver fut le home de l'Armée du Salut, *Maira place*, et là, il n'y avait de place que pour une demi-douzaine. Les autres ne trouvèrent pas d'abri, et on dut les abandonner à la rue et les laisser errer à l'aventure. » Il est facile de deviner ce qu'il est advenu de ces malheureux. Ils sont retournés à leur misère et, en dépit de leurs bonnes résolutions, à leurs vices. C'est que, s'il suffit d'un meeting pour convertir un homme, il faut pour transformer sa vie moralement et matériellement une organisation qui change ses conditions d'existence. Le Réveil, par sa spontanéité même, répudiait toute organisation. De là son infériorité vis-à-vis de l'Armée du Salut, infériorité que ses apôtres ont eux-mêmes reconnue quand, impuissants à trouver un home pour quelques douzaines de misérables, ils ont dû frapper à la porte des salutistes.

IV

Telle est l'impression qui se dégage pour moi de tout ce que j'ai appris sur l'influence morale du Réveil à Cardiff. Cependant il y a une source d'informations que je serais coupable de négliger, c'est la police, qui, mieux que l'opinion publique et surtout mieux que les congrégations religieuses, enregistre les fluctuations de la moralité dans un pays ou dans une ville.

Je me rends donc chez le Chief Constable de Cardiff. C'est un Ecossais, blond, grand, de physionomie intelligente et ouverte, d'une correction militaire qui n'exclut pas une réelle

affabilité. Je ne suis pas le premier de ma nation à venir lui demander son opinion sur le Réveil (1). Un pasteur français s'est présenté chez lui, il y a un certain temps, convaincu, sur la foi des journaux, que les cabarets n'avaient plus de clients, que les théâtres, music-halls et autres lieux de plaisir étaient vides, et que tout Cardiff se précipitait aux *prayer meetings*. « Très bien, dit le Chief Constable, vous allez vous rendre compte par vous-même de ce qu'il y a de vrai dans l'opinion de vos journaux. » Et il le fit accompagner par un détective dans les principaux quartiers de Cardiff. Le pauvre pasteur revint complètement désenchanté. — J'ai fait seul la même tournée et si j'avais eu les mêmes illusions, comme lui, je les aurais vite perdues.

Le Chief Constable, qui connaît bien sa ville, ne croit pas que le Réveil ait eu sur Cardiff une influence morale appréciable. L'ivrognerie n'a pas diminué et les crimes et délits ne sont pas moins nombreux. S'il y a une amélioration à constater ce n'est guère que chez les immigrants qui descendent des vallées où le Réveil s'est développé avec le plus d'intensité. Ceux-là généralement ont gardé de leur crise religieuse une impression profonde et durable. Ils sont moins rudes, moins grossiers et moins brutaux. Ces trois adjectifs ne sont que la traduction imparfaite du mot *rough*.

Nous causons un moment de l'alcoolisme. Je crois m'apercevoir que le Chief Constable compte surtout, pour sa répression, sur l'efficacité de bonnes lois, appliquées par une bonne

(1) Je ne suis pas non plus le premier Français à écrire sur le Réveil gallois. — Quand je suis rentré de mon voyage au Pays de Galles, au commencement de juillet 1906, le livre très documenté et très intéressant de M. Henri Bois venait de paraître. Je l'ai lu avec l'empressement que l'on devine et j'ai eu le plaisir de constater que, bien que nous nous soyons placés à des points de vue un peu différents, nos observations et même nos appréciations concordaient le plus souvent. L'ouvrage est intitulé : *Le Réveil au Pays de Galles*. — Le Réveil gallois a fait également l'objet de plusieurs articles de journaux et de revues

police. Nous parlons de la fameuse loi du *Sunday Closing* qui ordonne la fermeture des cabarets toute la journée du dimanche sur le territoire du Pays de Galles. L'acte du parlement fut voté en 1881 et appliqué en 1882. Les résultats, au moins en ce qui concerne Cardiff, ne répondirent pas tout d'abord aux espérances des auteurs de la loi. Pendant plusieurs années, au lieu de diminuer, le nombre des cas d'ivresse constatés par la police alla en augmentant, même le dimanche. En effet la loi pouvait être tournée, sinon par les cabaretiers, au moins par les buveurs. D'abord elle comporte une exception, celle du *bona fide traveller*. Tout individu, dit la loi, qui déclarera avoir parcouru une distance d'au moins 3 milles (soit un peu moins de 5 kilomètres) sera considéré comme « voyageur de bonne foi » (*bona fide traveller*) et pourra se faire servir dans un cabaret une boisson fermentée. Le tenancier de l'établissement devra au préalable lui faire consigner sa déclaration sur un registre. Cette précaution permet à la police de connaître les individus qui se donnent comme *bona fide traveller* et la met à même de contrôler leurs assertions, si besoin est. Evidemment il faut avoir une terrible envie d'un verre de whisky pour l'aller chercher à 5 kilomètres. Et pourtant ceux qui ont cet héroïsme ne sont pas rares.

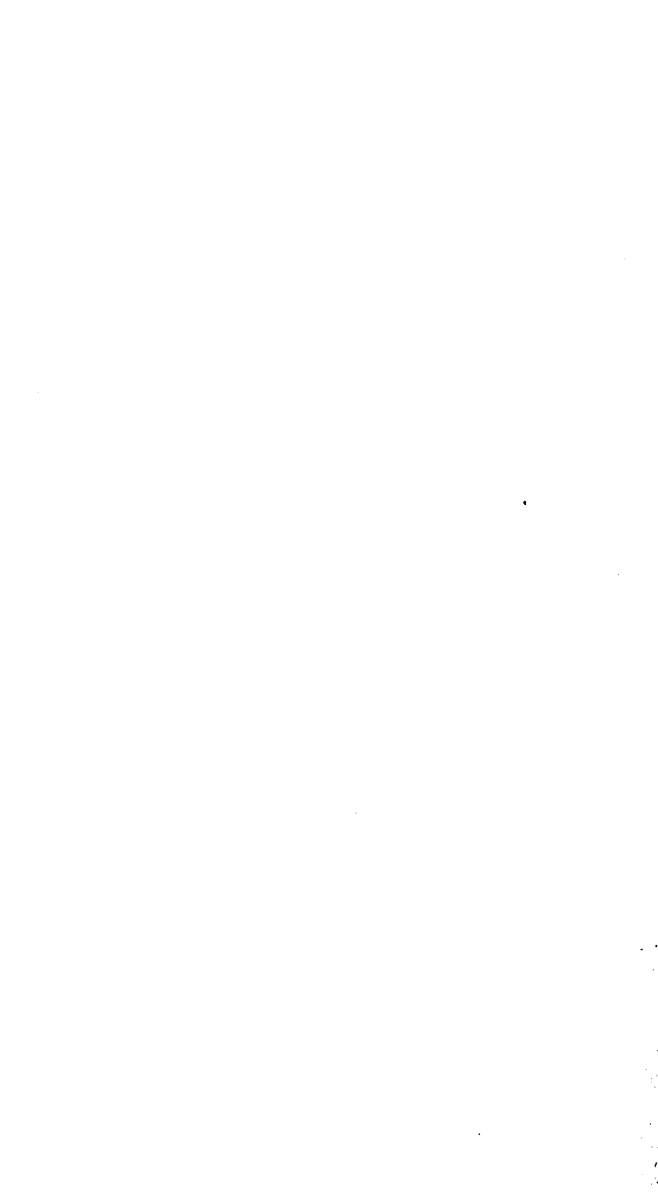
Beaucoup plus sérieux encore est le danger qui résulte des « clubs. » Au lendemain de la promulgation de la loi les buveurs mécontents se réunirent par groupes et fondèrent, sous des titres divers, des associations dont le but réel était de passer le dimanche à boire tout à leur aise. Or, le « club » est pire que le cabaret. En effet, au cabaret, l'individu vide un ou deux verres et s'en va, quand ce ne serait que pour laisser la place à d'autres. Au club, au contraire, il est chez lui, il s'installe confortablement et boit des heures entières. Donc rien d'étonnant si la fondation de ces clubs a entraîné une augmentation notable des cas d'ivresse, en particulier le dimanche.

Tel était le mal. Comment y porter remède ? Le club est légal, dira-t-on. Les gens sont chez eux et peuvent faire ce qu'ils veulent. Pas tout à fait. La loi anglaise sait, quand il le faut, mettre des bornes à la liberté. La police se livra sur chaque club à une enquête minutieuse, posta des détectives à leur porte, avec mission de constater dans quel état leurs membres en sortaient. La preuve faite que le club n'était qu'un foyer d'intoxication, le magistrat apparaissait et en ordonnait la fermeture. Un nombre considérable de clubs furent ainsi fermés individuellement. Les bons effets de ces mesures ne tardèrent pas à se faire sentir sous la forme d'une diminution sensible de l'ivresse. Voici quelques chiffres qui concernent Cardiff et qui me paraissent particulièrement suggestifs.

Individus poursuivis pour ivresse :

1892	1.134.
1897	1.661.
1904	213.
1905	244.

Il me semble que ce petit tableau démontre l'efficacité de la méthode. Le Chief Constable à raison : rien ne vaut de bonnes lois appliquées par une bonne police.



DEUXIÈME PARTIE

LA VALLÉE DE LA TAFF

LA FAMILLE GALLOISE

QUELQUES EFFETS MORAUX DU RÉVEIL

I

C'est dans les vallées minières que le Réveil a exercé l'action la plus profonde et produit les modifications les plus durables. Il faut donc visiter les vallées. Le mieux est de commencer par celle de la Taff qui s'étend directement au nord de Cardiff; vers les montagnes du Breconshire, et de prendre comme première étape Pontypridd, le grand centre minier.

Je quitte Cardiff par le train de 8 heures du matin. Pour me rendre à la gare de la Taff où je dois m'embarquer, j'ai environ une heure de marche, car aujourd'hui dimanche, on ne trouve ni tramway, ni cab. Pour comble de bonheur il pleut à torrents. Je m'en vais donc bravement le parapluie ouvert et les pieds dans l'eau. Les habitants, fatigués des plaisirs du samedi, dorment encore à poings fermés. Les volets sont clos et les rues désertes. Les policemen qu'on rencontre de loin en loin,

ruisselant stoïquement sous la pluie, ont l'air de garder une ville abandonnée.

La ligne suit la Taff. Elle a quatre voies dont deux exclusivement utilisées pour le trafic du charbon, ce qui en dit assez sur la richesse minière de la région. La rivière coule tristement dans son lit rocailleux. Au sortir de Cardiff, le pays est plat et nu. Puis la vallée se dessine, limitée de chaque côté par une chaîne de collines. On devine, à travers l'atmosphère aqueuse, des arbres et des prairies. Un rayon de soleil suffirait sans doute à faire un paysage riant. Par cette matinée pluvieuse, c'est lamentable.

Quand je descends du train à Pontypridd, l'averse redouble. Je m'achemine à travers la ville, en quête des données qui me permettront de tracer mon programme pour la journée. Après avoir erré un moment, grimpé et descendu avec philosophie des côtes abruptes et d'interminables escaliers, glissé dans une boue noire et interrogé des gens qui me donnent des renseignements contradictoires, je finis par échouer dans une chapelle non-conformiste où le service se termine. J'expose ma situation au pasteur. Après avoir réfléchi un instant, il me conseille d'aller voir Mr. D., un négociant de Pontypridd, dont toute la famille a pris une part très active au Réveil et qui compte parmi les notabilités religieuses de la ville. Un marguillier me conduit à la maison de Mr. D.

C'est Mrs. D. qui me reçoit. Son mari et ses fils ne sont pas encore rentrés de la chapelle. Mrs. D. est une très aimable dame, simple, vive et loquace : on dirait une Française de Toulouse ou de Marseille. Elle est bien galloise cependant, et c'est bien avec une foi galloise qu'elle parle du Réveil et d'Evan Roberts, « le pauvre boy suscité par Dieu pour confondre l'orgueil du clergé. » La bonne dame remarque que je suis trempé. « Attendez, me dit-elle, donnez-moi d'abord votre chapeau et votre pardessus. Nous causerons ensuite. » Je m'installe confortablement devant un grand feu de charbon, de ce charbon magnifique arraché aux entrailles de la mon-

tagne, tandis que mon pardessus et mon chapeau vont sécher dans la cuisine. — J'explique que je suis français, que j'ai lu beaucoup de choses sur le Réveil gallois et que mes lectures m'ont donné le désir de voir sur place les effets de ce grand mouvement. Mrs. D. n'a pas la réserve anglaise et elle se croit en droit de me poser quelques questions. Elle paraît surprise et un peu inquiète en apprenant que je suis médecin par profession et aliéniste par spécialité. « Vous n'allez pas trouver de la folie dans le Réveil, j'imagine ? » me dit-elle en jetant sur moi un regard soupçonneux, et, avant même que j'aie eu le temps de protester, elle continue : « Non, non, mon cher Monsieur, ce n'est ni la folie, ni l'hystérie qui ont fait tout cela, c'est le cœur ! » Ces derniers mots sont ponctués par un coup de poing énergique que Mrs. D. s'applique sous le sein gauche. J'insinue que les manifestations de l'esprit humain sont intéressantes même quand elles ne sont pas pathologiques et qu'on peut faire la psychologie d'un grand mouvement mystique, sans avoir le moins du monde l'intention d'en faire enfermer les auteurs. Mes explications ne satisfont qu'à demi mon interlocutrice : « Ce n'est pas avec la science, dit-elle encore en secouant la tête d'un air sceptique, qu'il faut aborder les questions religieuses, c'est avec la foi. » L'incident n'a pas de suite et Mrs. D. reste la plus prévenante des hôtes. Un instant cependant j'ai cru que les choses allaient se gâter pour de bon. C'est quand Mrs. D. a parlé de l'impiété du « peuple abandonné de Dieu, » autrement dit du peuple français. Ses sourcils se sont froncés, ses gestes sont devenus plus nerveux, et j'ai bien vu qu'elle me rendait personnellement responsable de l'athéisme de mon pays. Fort heureusement sa colère s'est abattue sur l'Eglise catholique romaine qu'elle accuse de nous avoir fait perdre la foi et oublier Dieu. « Enfin ! a-t-elle ajouté en se radoucissant un peu, tout cela va changer, le Réveil gagnera la France comme toutes les autres nations du monde et les Français reviendront bientôt à une vie plus chrétienne. » — Ce nuage écarté, notre

conversation continue sur le Réveil. Mrs. D. devine mes désirs et me promet pour l'après-midi un programme magnifique : on me présentera à des convertis, on me fera entendre des hymnes gallois authentiques dans d'authentiques chapelles galloises... Enfin arrivent Mr. D. accompagné de son fils aîné Mr. John D. et d'un étudiant en théologie. Les présentations faites, le père et le fils aimablement s'offrent à me donner les renseignements dont je puis avoir besoin. En attendant Mrs. D. m'invite à partager le lunch de famille. J'accepte sans façon. On se met à table : lunch gallois confortable et gai, lunch du dimanche en grande partie préparé la veille, lunch d'abstinents sans une goutte de boisson fermentée sur la table. On cause avec entrain, un peu de tout, beaucoup des choses religieuses. Tout ce monde est plein d'espoir dans l'avenir : le clergé est admirable d'ardeur, les conversions se multiplient, le Réveil est peut-être moins bruyant qu'au début, mais il se fait un travail profond qui n'est que plus efficace et qui aboutira fatalement à la conversion du monde entier. Le règne du Saint-Esprit est proche : bref, ces braves gens continuent le rêve poétique et souriant des mystiques du moyen âge, ils attendent l'ouverture de l'ère nouvelle où les hommes, rachetés par le Fils et sanctifiés par l'Esprit, seront définitivement réconciliés avec leur créateur.

Le jeune clergyman est petit, brun avec des yeux noirs très vifs, une physionomie sympathique et intelligente. Il est instruit et il est curieux. Il a fait de la psychologie, il a lu Höfding et William James. Il m'interroge sur les maladies mentales et s'intéresse aux localisations cérébrales. Il aime Darwin et croit à l'évolution. C'est un Celte, mais un Celte discipliné par l'éducation anglo-saxonne et pénétré de culture moderne.

II

En attendant l'heure de l'office, Mr. John D. et moi nous faisons un tour dans Pontypridd. Nous suivons une route qui monte doucement le long d'une colline. La vue s'étend peu à peu et bientôt on découvre toute la cuvette où la cité minière étale ses corons, ses puits, ses voies ferrées, rongéant comme une lèpre inexorable la campagne environnante. Ce qu'elle en a laissé suffit à lui faire un joli cadre de verdure qui atténue et fait presque oublier sa laideur intrinsèque. — Tout en bas, de belles prairies bordent la rivière. Plusieurs servent de *playground* (1) pour le tennis, le cricket et surtout le foot-ball, car, bien que d'importation relativement récente, le foot-ball peut être considéré aujourd'hui comme le jeu national du Pays de Galles. La jeunesse galloise s'y est donnée corps et âme. Le succès a répondu à l'enthousiasme. En quelques années les Gallois ont égalé et dépassé leurs maîtres les Anglais, si bien que lors du voyage en Europe de l'équipe de la Nouvelle-Zélande, c'est le Pays de Galles qui a sauvé l'honneur fortement compromis des Iles Britanniques : la Nouvelle-Zélande battit successivement l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande et lut à son tour battue par le Pays de Galles.

Cela me remet en mémoire que le foot-ball a été assez malmené pendant la période la plus ardente du Réveil et que certains *Revivalists* lui ont fait une guerre acharnée, non sans succès, puisqu'on a vu des joueurs interrompre une partie pour venir à l'Eglise, décommander les matchs dans lesquels ils étaient engagés, dissoudre leurs associations ou les transformer en *prayer clubs*. Cet antagonisme entre le Réveil et le jeu, la prière et le foot-ball est singulier et cette haine du mysticisme pour les sports apparaît au premier abord

(1) Emplacement de jeux.

comme un des traits les moins sympathiques du mouvement. Mr. John D. à qui je dis franchement mon opinion me donne quelques explications à ce sujet. Je les reproduis sans commentaires. Ce n'est pas, me dit-il, au foot-ball lui-même que s'adressent les anathèmes des *Revivalists*. Loin de là. Certaines congrégations ont organisé des équipes de foot-ball dans leur propre sein. Mais le foot-ball, tel qu'il était pratiqué bien souvent, constituait un danger religieux et social. Tout d'abord les clubs se réunissaient généralement dans les *public houses* donnant ainsi à leurs membres une occasion de s'alcooliser. D'autre part, voici un groupe de jeunes gens qui descendent le samedi sur le *playground* et commencent une partie. Peu à peu la foule s'amasse autour d'eux. Impressionnable comme toute foule galloise, elle arrive très vite à un haut degré d'excitation : une tension malsaine, parce qu'elle est sans issue physique, s'empare des spectateurs, les paris s'engagent et bien des malheureux, parfois des pères de famille, venus là avec la paye du samedi dans leur poche, s'en retournent au logis la bourse vide. En somme le foot-ball est un danger au même titre que les courses. Quant aux joueurs, ils déploient une activité considérable et il semble que tout soit bénéfice pour eux, au physique comme au moral. Cependant, là encore, il y a un point noir. En effet, avec l'impétuosité que les jeunes gens apportent au jeu, le foot-ball menace de devenir et devient quelquefois effectivement une école de brutalité et de grossièreté, où l'énergie des mouvements et du langage dépasse les limites prescrites non seulement par la charité chrétienne, mais même par le respect du prochain et la sécurité des personnes. A ce point de vue le Réveil (c'est toujours mon guide qui parle) en dissolvant les clubs de foot-ball a fait une œuvre moralisatrice et éducatrice, en même temps qu'il a permis à l'avenir de réorganiser les sports sur des bases plus saines. Enfin, ajoute Mr. John D. après quelques instants de réflexion, les sports en eux-mêmes sont un danger. « Je parle, dit-il, d'après ma propre expérience.

Les sports, comme tous les plaisirs, vous prennent tout entier et ne vous laissent plus rien pour le service de Dieu. La vraie formule de la vie devrait être Dieu d'abord, travail ensuite et plaisir en dernier lieu. Si vous lâchez la bride à l'appétit sportif, elle devient : jeu d'abord ; travail, juste ce que la nécessité vous impose ; et Dieu, rien, ou presque rien. » — N'oublions pas que ce jeune homme est lui-même un Gallois. Il donne dans ces quelques mots toute la psychologie de sa race, qui paraît faite pour aller aux extrêmes, passer du mysticisme au sport à outrance, impuissante à trouver le point d'équilibre (1).

(1) Je dois prévenir le lecteur que, dans ce chapitre et dans quelques autres, je me suis permis de changer les prénoms et les initiales des personnes dont je rapporte les propos ou auxquelles je fais allusion. Je tenais en effet essentiellement d'une part à dire tout ce qui me paraissait juste et utile et d'autre part à ne produire aucun froissement.

LA MUSIQUE RELIGIEUSE

I

J'assiste au service de l'après-midi dans une chapelle galloise. Mrs. D. m'installe à côté d'elle dans son banc et me continue son hospitalité en cherchant pour moi dans le livre de chant ou dans la Bible les hymnes que chante la congrégation ou le chapitre que lit le célébrant.

Le premier hymne est le *Dyma Garyad fel y moroedd*, chanté sur la nouvelle mélodie que le Réveil a mise en vogue. Cette mélodie a sa légende. On raconte qu'elle a été trouvée, écrite sur une feuille de papier et scellée dans une bouteille, quelque part sur la côte du Carnarvonshire. Avec un peu d'imagination on peut se représenter quelque malheureux émigrant gallois exhalant dans un chant à la fois solennel et douloureux l'émotion qui l'étreint à mesure que le navire l'emporte loin de son pays natal; puis une tempête au milieu de laquelle le vaisseau craque et commence à sombrer, l'émigrant enfermant son œuvre dans une bouteille et la confiant à l'Océan comme un dernier adieu à la vieille terre des Kimris; enfin longtemps, longtemps plus tard, peut-être après des siècles, l'Océan jetant à la côte son funèbre message.

Hélas ! si séduisante que soit la légende, il faut en faire son deuil. Cette composition ne remonte pas à plus de quelques années, l'auteur est vivant et son nom est connu. — Ce n'en est pas moins un admirable morceau de musique religieuse.

Les journaux l'ont donné. Je l'ai lu et répété souvent, et, tel que le rendaient les notes sèches du piano, il m'a paru

fort beau. Dans cette atmosphère de mysticisme, chanté par des centaines de voix, l'effet est prodigieux.

On a l'impression de quelque chose qui vous prend tout entier, vous étreint et vous pénètre; on éprouve le sentiment religieux par excellence, le sentiment d'une réalité supérieure dépassant les réalités sensibles; il semble que la conscience affranchie de l'espace et du temps prenne contact avec l'absolu... Tout cela est d'une métaphysique peut-être bien prétentieuse. En tout cas c'est terriblement vague. Je le sais; ce n'est pas ma faute, les émotions musicales ne se laissent guère décrire. Ce sont de purs états affectifs qui ne peuvent se traduire en idées, et que les mots sont impuissants à rendre.

Tout ici contribue à faire naître cette émotion musicale : la pureté de la phrase mélodique, la magnifique simplicité de l'harmonie, le mouvement lent mais bien rythmé, les nuances bien marquées mais sans affectation. C'est de la musique sans être du concert. Le chant reste ce qu'il doit être dans un sanctuaire, un acte religieux et une formule d'adoration, et s'il garde ce caractère, c'est, je crois, parce qu'il apparaît comme une manifestation toute spontanée et personnelle du fidèle. Il y a bien un accompagnement d'orgue, mais il est noyé par la masse chorale et c'est à peine si on l'entend. Il y a bien un chef de chœur, mais en fait c'est la congrégation qui dirige. C'est elle qui spontanément trouve le mouvement et les nuances. C'est elle qui décide des reprises. A peine les dernières notes ont-elles résonné, que, du fond des tribunes, une voix fraîche de jeune fille chante *Dyma Garyad fel y mor-roed* et entraîne toute la congrégation. Trois fois l'hymne est repris et toujours sur l'incitation d'un simple fidèle.

11

Enfin la mélodie s'éteint et le sermon commence, sermon en gallois, incompréhensible pour moi, ce qui me permet de rêver sans scrupule.

Je me demande si j'ai jamais entendu une musique comparable à celle-ci, autrement dit une musique vraiment religieuse. On ne saurait donner ce nom au plain-chant que des chœurs à gorge écorchent avec tant de cynisme aux offices catholiques; pas davantage à ces auditions à grand orchestre que l'on donne quelquefois dans nos cathédrales, à grand renfort de violons premiers prix du conservatoire et de chanteuses d'opéra : c'est de la musique, de la belle musique, mais non de la musique religieuse. C'est de l'art, et l'émotion que nous sentons est artificielle. L'Eglise est l'équivalent du théâtre ou de la salle de concert.

Pour que la musique ait vraiment un caractère religieux, il faut qu'elle traduise l'élan du fidèle vers la divinité, qu'elle soit la langue mystique exprimant ce qu'il y a de plus inexprimable dans la langue des mots, savoir le sentiment religieux.

Cela posé, je répète ma question : ai-je jamais entendu de la musique religieuse ailleurs que dans le Pays de Galles? Oui, une seule fois, dans une Chartreuse où la curiosité nous avait conduits, un ami et moi, et où nous avait retenus l'aimable hospitalité des moines. Nous fûmes autorisés à assister à matines. Là nous entendîmes du plain-chant, du plain-chant authentique du ^x^e siècle. Les formes blanches des moines se dessinaient vaguement dans le chœur sombre, les voix graves faisaient monter vers les voûtes les modulations mystiques. Nous avions l'impression d'être en plein moyen âge et, certes, ce n'était pas là une pure illusion. Les Chartreux d'aujourd'hui sont bien les mêmes hommes qui, il y a huit siècles, se groupèrent autour de saint Bruno. L'industrie toute moderne à laquelle ils se livrent avec un si grand succès a enrichi leurs caisses, c'est vrai. Elle n'a rien changé à leur esprit, ni à leur vie. Ignorants du monde, ils sont restés en dehors de son évolution. Ils sont des enfants du ^x^e siècle, comme leur musique. — A des sentiments d'un autre âge, il faut une langue d'un autre âge : cette musique

est une vraie langue, une langue riche et souple, bien faite pour exprimer les joies sereines et les mélancoliques langueurs de ces âmes contemplatives.

C'est dans ces recoins perdus, dans ces communautés si étrangères à nos idées et à nos aspirations que nous avons fini par les traiter comme de dangeureux anachronismes, c'est là que nous découvrons les dernières traces de la vraie musique religieuse et peut-être aussi, il faut bien le dire, de la vraie foi religieuse. — Ici, sur cette terre galloise, si vieille par sa race et par son histoire, si jeune par sa vitalité et son avenir, la musique et la foi religieuses appartiennent au peuple même, on les trouve partout où est le peuple, dans les chapelles, dans les familles, sur les places publiques et, me dit-on, jusque dans les mines.

III

Si la musique tient une si large place dans les manifestations religieuses du peuple gallois, c'est que ce peuple possède au plus haut degré le sens musical. La musique est l'art qui convient à son tempérament idéaliste et rêveur. Il la cultive sous toutes les formes et généralement avec un plein succès. Dans la plus petite chapelle de village les hymnes sont toujours chantés à plusieurs parties. Partout des associations chorales sont organisées. Beaucoup d'entre elles, non contentes de la musique populaire, chantent les œuvres des grands maîtres, surtout les oratorios où, dit-on, elles excellent. Quelques-unes sont connues dans le Pays de Galles et en Angleterre et vont au loin donner des auditions. Dans les plus modestes *parlors* on trouve un piano : le soir les membres de la famille aiment à chanter ensemble ou séparément quelque vieille romance ou quelque hymne mystique.

Cette passion pour la musique est une des caractéristiques de la race. Elle se retrouve aussi loin que s'étend son histoire; nous savons que les anciens Kimris chantaient des chœurs à plusieurs parties qui faisaient l'admiration des chroniqueurs.

Pour les anciens Kimris comme pour les Gallois d'aujourd'hui, la musique n'était pas un simple passe-temps, une distraction frivole, mais un langage sacré et doué d'un sens profond. Leur amour pour le chant n'avait rien de profane. Ils y voyaient une forme de culte et un facteur d'élévation morale. Leurs Bardes qui sont des musiciens autant que des poètes occupent dans la hiérarchie sociale une place très haute et touchant de très près au rang suprême. Ils sont investis dans les familles nobles de fonctions quasi sacerdotales (1). Ce sont eux qui ont la garde des documents laissés par le passé, qui écrivent pour l'avenir la chronique du présent. Ils font l'éducation des enfants, moins en précepteurs salariés qu'en amis fidèles et, à ce titre, ils ont leur place à la table et au foyer du seigneur. Enfin leur action s'étend au delà des murs du château : ils parlent au peuple de ses héros, lui dictent ses devoirs et entretiennent sa foi dans l'avenir de la race, tout cela sous une forme poétique et musicale. « La poésie et la musique, écrit un de leurs historiens, étaient les moyens qu'ils employaient pour fixer les maximes morales dans les mémoires, pour célébrer les mérites des héros vivants, pour immortaliser les grandes actions des morts et pour rehausser l'influence des rites religieux. Leurs harpes et leur voix, adaptées au rythme et aux rimes de leurs tryades, maintenaient l'influence des Bardes sur les sentiments d'un

(1) Ce barde « domestique » portait le nom de *Bard teulu*. — Historiquement les Bardes ne remontent pas au delà du XII^e siècle. La tradition qui voit en eux les successeurs des anciens druides et dans leur organisation la survivance de la hiérarchie druidique, si séduisante qu'elle soit, ne repose sur aucun fondement.

peuple susceptible au plus haut degré de sentir les plaisirs de l'harmonie. » (1)

Cet empire de la poésie et de la musique sur la nation galloise a traversé le temps. On en retrouve la marque à chaque page de l'histoire. A la fin du xiv^e siècle, lorsque Owain Glendwr essaya, dans un élan héroïque, de secouer le joug des Plantagenets, il eut à ses côtés, partageant sa gloire et ses misères, le barde Rhys-Goch. Plus tard, pendant les longs siècles de sommeil qui suivirent l'annexion définitive du Pays de Galles à la couronne d'Angleterre, la poésie et la musique furent les seuls aliments intellectuels des pauvres Gallois. Les *Eisteddfod* ou concours d'art, où se disputaient les prix de poésie, de chant et de musique instrumentale, restèrent comme une dernière lueur de vie nationale et peut-être sauvèrent la langue et le génie celtiques. Plus tard encore, lors du grand réveil religieux et intellectuel de 1735, quand le Pays de Galles sortit de sa torpeur pour entrer dans l'ère d'activité et de prospérité qui n'a cessé de continuer depuis, la musique et la poésie religieuses devinrent avec l'éloquence sacrée et l'enseignement biblique les principaux facteurs d'éducation du peuple. Enfin, loin de s'affaiblir, la passion de la poésie et de la musique demeura si vivace que, de nos jours encore, le chant des hymnes est une des manifestations préférées de la foi galloise et que le Réveil actuel a pu être considéré comme un « Réveil de chant, » comptant des chanteurs et des chanteuses parmi ses apôtres.

(1) Mrs. Jane Williams, *A history of Wales*, 1869.

LE PONT DE PONTYPRIDD

UN MEETING RELIGIEUX DANS UN SALON

I

Pontypridd possède un pont célèbre que tout visiteur doit avoir vu et admiré. Ce pont n'est pas très ancien, puisque sa construction ne remonte qu'au milieu du XVIII^e siècle, mais son arche, qui, dit-on, constitue un segment de circonférence parfait, a belle allure et ses piliers évidés sont curieux. Il n'a pas de légende, mais il a son histoire, intéressante et instructive, parce qu'elle montre bien le génie à la fois spontané et pratique, tenace et souple du Gallois. Mr. D. qui me montre le pont en sortant de la chapelle me conte cette histoire et je la répète.

Il y avait à Pontypridd un gué très fréquenté, parce qu'il était le seul de la région, mais fort dangereux. Il ne se passait pas d'année sans que la rivière fit à cet endroit de nombreuses victimes tant en êtres humains qu'en têtes de bétail. Aussi, les habitants décidèrent-ils, vers 1743, de faire construire un pont. Un nommé William Edwards, fermier et ministre non-conformiste, qui trouvait moyen d'avoir des loisirs et de les employer à l'étude de l'architecture, accepta l'entreprise. En 1746 il construisit un premier pont à trois arches. Une inondation l'emporta. William Edwards en construisit un second à une seule arche. Le poids des arcs-boutants, des « culées » pour parler en termes techniques, était trop con-

sidérable pour la résistance de la voûte. Ils s'écroula. William Edwards construisit un troisième pont. Seulement pour diminuer le poids des « culées » il eut l'idée de les percer chacune de trois énormes ouvertures cylindriques, découvrant ainsi le principe des ponts tubulaires, tel qu'il a été appliqué depuis, à Bangor notamment. L'expédient réussit. Le pont fut terminé en 1756 et il n'a pas bronché depuis ce temps, pour la satisfaction des habitants de Pontypridd et pour la gloire de William Edwards, le fermier-prêtre-architecte.

II

Quatre convertis du Réveil nous attendent dans le *parlor* ou salon de Mrs. D. Ils sont accompagnés d'un homme que je ne sais comment qualifier et qui me paraît répondre assez bien à ce qu'on appelle en littérature sacrée « un homme pieux. » Il a toujours été très religieux, et, quand le Réveil a éclaté, il s'est constitué un de ces apôtres obscurs dont l'influence, pour être moins connue, n'a peut-être pas été moins efficace que celle des grands chefs. Tous les cinq sont des mineurs, dans la force de l'âge, de 35 à 50 ans, grands, bien développés, solides, les mains calleuses, rien du pseudo-mystique névrosé et débile, avide de sensations nouvelles, que nous présente de temps à autre notre vie moderne.

Mrs. D. fait les présentations. La glace est vite rompue. Une cordiale sympathie s'établit entre les Gallois et le Français. L'un d'eux me rappelle que j'appartiens aussi à la race celtique et me fait remarquer que nous sommes un peu parents. J'accepte la parenté avec plaisir.

C'est Mrs. D. qui, avec son entrain habituel, provoque les confidences. « Le Docteur, dit-elle, est venu pour étudier le Réveil gallois et il désire entendre des convertis raconter leur histoire. Qui commence ? » Les quatre se regardent. Un

brun aux yeux vifs se lève et, sans embarras, bien qu'il s'excuse de ne connaître qu'imparfaitement l'anglais, commence un petit discours assez bien tourné que je résume. « Il était, dit-il, un buveur impénitent. Il avait conscience de son abjection et il en souffrait. Par moment le remords l'étreignait et l'image de sa jeunesse où il menait une vie morale, familiale et religieuse l'obsédait. Il a été converti à un meeting d'Evan Roberts. Sa conversion a été soudaine. Il a confessé ses péchés, donné sa *testimony* et, en sortant, s'est fait inscrire comme membre d'une congrégation. Il y a de cela 18 mois. Depuis il est resté sobre et passe pour un chrétien exemplaire. »

Le voisin, un grand diable grisonnant, qui n'a cessé de gémir et de soupirer pendant la confession du premier, se lève à son tour. Lui aussi s'excuse de ne pas être orateur, mais « Dieu sait qu'il parle pour sa gloire et il lui viendra en aide. » S'adressant à moi avec une familiarité toute celtique, il fait le récit de sa conversion. Il se penche vers moi, me prend par le revers de ma jaquette, m'appelle *young man*. Je l'interromps pour lui poser quelques questions : « Depuis combien de temps étiez-vous un buveur ? » Il me regarde avec une nuance d'ironie : « Moi ! il y a plus de trente ans que je me suis grisé pour la première fois. — Et que buviez-vous par jour ? — Je pouvais prendre 15 verres de whisky et de la bière à proportion sans marcher de travers le moins du monde. » (Rires dans l'auditoire.) Peut-être le brave homme est-il comme ces généraux qui se plaisent à exagérer les forces de l'ennemi pour augmenter le prix de leur victoire. Mais passons. — Il n'a jamais été complètement irréligieux : quand les libations du samedi ne le retenaient pas au lit le dimanche, il allait quelquefois à la chapelle. Le Réveil commencé, il assiste à quelques meetings d'Evan Roberts. Chaque fois il se sent ému, mais le meeting terminé, il n'y a aucun changement en lui. Quelque temps après, un dimanche, invité par un ami à prendre

un verre de bière, il accepte. Conformément à la loi du *Sunday Closing*, il faut aller prendre ce verre de bière à 3 milles, soit environ 5 kilomètres, de Pontypridd. Cela n'est pas pour l'effrayer, car ce n'est pas la première fois qu'il fait semblable expédition. Ils arrivent au cabaret et se font servir de la bière. Notre homme porte sa cruche à ses lèvres, avale une gorgée. Mais la bière ne lui fait aucun plaisir. Son camarade le trouve sombre et lui dit : « La bière ne vous plaît pas, le mieux est de nous en aller. » Les deux amis s'en vont et se séparent après avoir fait ensemble une partie du chemin. L'ivrogne éprouve un sentiment d'angoisse très pénible. Le remords le harcèle. Enfin il passe devant une chapelle et se sent poussé à y entrer. Il résiste un moment, dépasse la chapelle, revient, hésite encore et finalement entre. Le service bat son plein. La congrégation chante. Il éprouve comme une détente, tombe à genoux, pleure et prie longuement. La conversion est accomplie. Elle n'a pas passé inaperçue et les fidèles entonnent le *Diolch Iddo* (1), pour célébrer le retour au bercail de la brebis égarée. « Vous étiez bien heureux en revenant chez vous, dit Mrs. D. — Oui, répond le brave homme, mais il y avait des gens plus heureux que moi, c'étaient ma femme et mes enfants. Quand je rentrais, ajoute-t-il en s'adressant à moi, c'était la terreur dans la maison. Mes enfants en m'entendant sacrer et vociférer se cachaient et disaient : « Le père est encore ivre, » ce qui, naturellement, m'exaspérait davantage. Maintenant tout est changé. Quand je rentrerai chez moi ce soir, je trouverai les pauvres petits au coin de la rue et au lieu de se sauver ils viendront m'embrasser. » Et l'ancien ivrogne se rassied avec un petit hochement de tête et un sourire malin qui disent toute sa joie.

(1) Cantique qui est l'équivalent du *Te Deum* catholique et que l'on chantait à chaque conversion annoncée dans le meeting. *Diolch iddo, Diolch iddo, bryth am gosio llwch y llawr.*, en français : Béni soit, béni soit à jamais celui qui se souvient de la poussière de la terre.

Un troisième donne également sa *testimony*. Celui-là était complètement athée, du moins il le dit et il le croit. Sa femme et ses enfants, très religieux au contraire, ne cessaient de prier pour lui. Chaque soir il entendait ses deux petites filles dire : « Mon Dieu ! converlissez notre père. » Cela lui portait sur les nerfs et plus d'une fois il l'a rudement montré. — Un dimanche soir, comme il se promenait dans une rue de Pontypridd, il entend la musique qui part d'une chapelle voisine. La musique lui semble belle. Il entre, se met à chanter avec la congrégation. L'hymne est répété à plusieurs reprises et « l'athée » littéralement empoigné sent un bouleversement dans tout son être. Son « athéisme » s'évanouit. L'horreur de sa vie passée lui apparaît ; il s'agenouille et reste là, priant et pleurant, jusqu'à ce qu'il ait la certitude que Christ lui ait pardonné.

Le quatrième, enfin, essaie de dire quelques mots, mais il ne parle pour ainsi dire pas anglais. On me résume son histoire. C'est celle des deux premiers : un ancien alcoolique converti à un meeting d'Evan Roberts.

Je remercie tous ces braves gens et je félicite les anciens ivrognes de leur sobriété actuelle. On cause un moment. « L'homme pieux » raconte quelques conversions particulièrement édifiantes pour lui et curieuses pour moi. La scène parait terminée et je me dispose à faire mes adieux quand, à ma grande stupéfaction, l'homme aux 15 verres de whisky s'agenouille et tous l'imitent, y compris la famille D. Il se met à prier en anglais, le front appuyé sur sa main droite, la gauche serrant convulsivement son mouchoir, d'une voix anxieuse, par phrases entrecoupées ; il remercie Jésus de ce qu'il a fait pour lui, l'implore pour l'avenir et le supplie de sauver tous les ivrognes de Pontypridd. Les autres répondent par des « amen » et par des soupirs. Puis « l'homme pieux, » à son tour, prie longuement en gallois. La prière doit être touchante, car deux des convertis sanglotent. Au bout d'un moment il passe du gallois à l'anglais et je comprends que

ce changement s'opère à mon intention. En effet, il prie « pour le frère français qui est là à ses côtés. Que la grâce de Jésus l'éclaire. Qu'il devienne entre les mains du Saint-Esprit un instrument pour la régénération de la pauvre France. »

Pour ces hommes simples, suivre un mouvement religieux, le considérer avec intérêt, c'est y participer. Avec ce sens pratique un peu étroit qui leur est propre, ils jugent que si un Français vient, surtout avec une consécration officielle, étudier le Réveil, c'est pour transporter dans son pays l'étincelle sacrée qui allumera le mystique incendie. Ils ne comprennent pas que notre sympathie va moins à leur religion qu'à leur nature enthousiaste, et que notre curiosité spéculative cherche par de là leur foi les facteurs qui la font naître. Comment leur expliquer cela ? Et, d'ailleurs, pourquoi le leur expliquer ? Mieux vaut leur laisser l'illusion que leur prière fera un nouvel apôtre et que leur rêve de conversion universelle sera bientôt réalisé.

Je me contente de leur serrer cordialement la main et je m'en vais, les laissant continuer leurs prières dans le salon de Mrs. D. ainsi transformé en sanctuaire.

LES CONVERSIONS

I

Je dispose maintenant d'un stock respectable de conversions. J'en ai lu dans les journaux, j'en ai entendu raconter par des témoins immédiats ou, ce qui vaut mieux, par les intéressés eux-mêmes. Un fait me frappe tout d'abord : c'est l'étroite ressemblance qui rapproche tous les cas. Il y a entre eux plus qu'un air de famille, il y a similitude presque complète, les observations ont l'air calquées les unes sur les autres. Envisagé sous cet aspect, le Réveil gallois présente une uniformité qui va jusqu'à la monotonie. On finit par se lasser de lire ou d'entendre des récits de conversions : ils sont tous les mêmes.

Toutes ces conversions revêtent la forme d'une crise soudaine et inattendue. Toutes se produisent sur le chemin de Damas, au milieu d'un bouleversement général de l'être intellectuel et moral. Le sujet assiste à l'orage passivement, en spectateur, ou plutôt il le subit en victime qui sent et qui souffre, mais qui ne peut ni ne veut résister. La force qui détermine la conversion semble étrangère à l'individu et agit à l'improviste, sans aucune participation de la volonté : de là cette apparence de merveilleux et de surnaturel qui se dégage du phénomène et la foi inébranlable des croyants dans l'action d'une puissance supérieure.

Voilà un ivrogne qui se grise presque quotidiennement depuis près de trente ans. Tous les efforts prodigués pour le guérir ou, si l'on veut parler en termes religieux, pour le convertir, sont restés vains. La famille, l'opinion publique, la société, la loi même ont épuisé sur lui toutes leurs suggestions et toutes leurs sanctions. Lui-même, à diverses

reprises, a pris des résolutions solennelles et a tenté la lutte. Tout a été vain. La victoire est restée à l'alcool. Or, tout d'un coup, sans que rien le fasse prévoir, une révolution se fait chez cet homme. Il traverse une crise d'où il sort régénéré. Il devient un homme religieux, moral et sobre. Il a perdu même le désir de boire et le goût de l'alcool. Quelques heures ont suffi à réaliser ce que des années n'ont pu faire. Tout effet suppose une cause. Nous pouvons interroger le sujet et son entourage, refaire minute par minute l'histoire des derniers jours qui ont précédé la crise, nous ne trouvons que des faits ordinaires, des influences banales auxquelles il s'est trouvé cent fois exposé déjà et à la fin un petit fait insignifiant qui paraît avoir été le point de départ de la conversion : un cantique entendu dans la rue, un vague conseil donné par un ami, etc... Est-ce suffisant pour expliquer une transformation aussi profonde, aussi radicale ? Evidemment non ! Donc, concluent les croyants, si nous ne pouvons trouver la cause de cette transformation parmi les agents naturels auxquels l'individu est soumis, nous sommes obligés de la chercher ailleurs, parmi les agents surnaturels. Et, de fait, dès que nous admettons l'intervention d'un pouvoir supérieur, disons le mot, dès que nous voulons bien voir dans un phénomène le doigt de Dieu, l'obscurité disparaît et tout s'explique d'une façon logique. C'est la Grâce d'en haut qui réussit là où toutes les forces d'en bas ont échoué. La conversion est un miracle, dû à la seule miséricorde divine.

J'imagine que cette théorie devait être beaucoup plus forte autrefois qu'aujourd'hui et qu'elle a dû être plus embarrassante pour l'ancienne psychologie qu'elle ne l'est pour la psychologie moderne. En effet, tant que l'on n'a considéré que les facteurs naturels directement accessibles à notre observation, tant que l'on n'a connu de la vie psychique que les phénomènes conscients, le problème de la conversion a pu paraître insoluble. Aujourd'hui que, par delà la conscience, nous entrevoyons le vaste territoire de l'inconscient ou mieux

du subconscient, les choses ont changé d'aspect et bien des faits obscurs viennent à s'éclairer. Nous commençons à faire rentrer dans les lois naturelles les phénomènes à propos desquels les explications mystiques triomphaient le plus bruyamment et à rendre à la psychologie un domaine que détenait injustement la théologie. On peut entrevoir comme prochain le jour où l'on n'aura pas plus besoin de la Grâce pour expliquer une conversion que de Jupiter pour expliquer la foudre.

Nous savons que, au-dessous du travail superficiel et apparent de la vie consciente, un second travail se produit intimement uni au premier, beaucoup plus actif bien qu'inaccessible à l'introspection et susceptible de se continuer silencieusement pendant fort longtemps. Un jour vient cependant où les transformations qu'il fait subir à la personnalité se manifestent d'une façon soudaine, explosive, sans trahir leur origine, laissant au sujet l'illusion qu'elles sont le produit de forces étrangères à son propre moi.

C'est en pathologie mentale que les phénomènes de cet ordre ont été tout d'abord constatés. Personne n'ignore qu'un grand nombre de phénomènes hystériques ne sont que l'aboutissant d'un travail subconscient morbide. Mais l'activité subconsciente s'étend bien au delà de l'hystérie et de la pathologie mentale. Son influence se retrouve à chaque instant dans la vie psychique normale et elle est toute-puissante dans la vie religieuse. M. William James a étudié d'une façon remarquable le rôle joué dans l'expérience religieuse par le subconscient (1). Je n'ai pas l'intention de refaire cette étude. Mais ce rôle me paraît tellement évident dans les conversions dont fourmille l'histoire du présent Réveil que

(1) *L'expérience religieuse. Essai de psychologie descriptive.* Trad. franç. de Frank Abauzit (F. Alcan, 1906). — Le rôle du subconscient dans les manifestations religieuses a été également fort bien étudié par M. Henri Bois dans son ouvrage sur le *Réveil du Pays de Galles*.

je ne puis résister au désir de m'y arrêter un moment. Il me paraît en effet facile, sinon de pénétrer dans ses détails le processus caché dont la conversion est l'aboutissant, au moins de retrouver les éléments qui, en se combinant, en réagissant les uns sur les autres, ont déterminé la révolution religieuse et morale que nous avons sous les yeux.

II

Je pourrais m'en tenir à l'une des expériences personnelles que j'ai recueillies dans le salon de Mrs. D. Je préfère donner un autre exemple qui me paraît encore plus net, si c'est possible.

Un homme irréligieux, brutal et buveur, conduit un wagonnet dans une mine. Le cheval qui traîne le wagonnet fait un faux pas. L'homme se met à jurer comme un païen. Un des leaders du Réveil se trouve à passer par là et lui dit sur un ton de reproche : « Comment osez-vous blasphémer contre Christ qui est mort pour vous sur la croix ? » L'homme s'arrête confus et baisse la tête sans répondre. L'autre continue, passe des reproches aux exhortations et, tentant un coup d'audace, finit par dire au blasphémateur : « Prions ensemble, nous en avons tous les deux besoin. » Machinalement l'homme obéit, s'agenouille à côté de son camarade et l'écoute prier. Puis tout d'un coup il fond en larmes, crie qu'il est un misérable, prend conscience de la vie de péché qu'il a menée jusqu'à ce jour, supplie Christ de lui pardonner... L'orage se calme. L'homme a l'impression qu'il est déchargé d'un poids immense. D'elle-même la prière monte à ses lèvres. Les deux mineurs restent là plus d'une demi-heure, à genoux sur le sol humide, unissant leurs actions de grâce.

Voilà, si je ne me trompe, une conversion soudaine, aussi

soudaine que les plus classiques, celle du Père Ratisbonne par exemple (1). Le sujet était connu pour avoir abandonné toute pratique religieuse depuis des années. Des semaines de Réveil avaient passé sans exciter autre chose que ses sarcasmes. En quelques minutes il devient un pécheur repentant et un chrétien fervent. La grâce d'en haut appelée par la prière de son camarade a opéré le miracle : telle est l'explication théologique de sa conversion. Voyons un peu ce que nous donnera l'explication psychologique.

Tout d'abord cet homme est un Gallois. Il appartient à une race essentiellement religieuse, la race des Réveils périodiques, il a derrière lui des générations de croyants et peut-être de mystiques. Nous pouvons donc admettre, sans courir grand risque de nous tromper, qu'il est né avec un tempérament religieux. Cet élément ethnologique mérite d'être pris en considération.

Puis il a grandi dans le Pays de Galles, soumis à toutes les influences que comporte l'éducation galloise. Il a été élevé, qu'on me pardonne cette expression, à la Bible. Il a appris la Bible dans les écoles du dimanche, il a entendu lire la Bible chaque soir au foyer familial, le matin, en s'éveillant, ses yeux ont rencontré les versets bibliques collés au mur de sa chambre. Il a prié et chanté des cantiques dans les chapelles. Ce régime a duré jusqu'à 17-18 ans, peut-être plus tard. Croit-on que les traces laissées par une semblable éducation s'effacent aisément ? Il n'y a guère que deux facteurs susceptibles d'ébranler et parfois de détruire les effets d'une éducation religieuse : la transformation de l'esprit

(1) Alphonse Ratisbonne, israélite, converti au catholicisme d'une façon absolument instantanée (en apparence tout au moins) dans l'église Saint-André delle Fratte à Rome. La conversion s'est accompagnée d'une hallucination visuelle. — Le récit de cet événement se trouve dans le petit livre du baron de Bussierre : *L'Enfant de Marie*. — *Un Frère de plus*. Il a été reproduit par M. Frank Abauzit dans sa traduction du livre de W. James.

par l'étude, et le changement de milieu. L'un et l'autre manquent ici. En effet la culture moderne et les idées sceptiques des pays latins en particulier n'ont pu pénétrer jusqu'à cet humble mineur. Les journaux qu'il a sous les yeux ignorent cette philosophie populaire dont les nôtres sont imprégnés. Les livres que contient la bibliothèque municipale, en admettant qu'il les lise, sont tous religieux ou tout au plus indifférents.

D'autre part, le sujet n'a pas changé de milieu. Il est resté dans le Pays de Galles, dans sa vallée natale. Il a abandonné les pratiques religieuses, délaissé la chapelle pour le cabaret : c'est entendu. Mais la vie religieuse n'en a pas moins continué de bourdonner autour de lui et d'exercer sur son esprit d'innombrables suggestions. Il a assisté à des conversations sur les choses religieuses, il a lu dans les journaux de copieux comptes rendus des meetings religieux, peut-être a-t-il été de la part de ses parents et de ses amis l'objet de sollicitations directes. Admettons que toutes ces impressions n'aient fait que traverser sa conscience, sans s'y arrêter. Elles n'en sont pas moins allé grossir le stock d'idées et de sentiments qui constituent le fond de sa personnalité, suffisant à maintenir vivant le germe religieux implanté par la race et développé par l'éducation.

Enfin, le Réveil éclate : ce ne sont que meetings dans les chapelles, prières dans les familles et dans les mines, cantiques dans les rues et dans les gares, conversions étranges et miracles racontés dans les journaux. L'homme se moque, mais son esprit enregistre. Le travail inconscient s'accélère. Le système des idées religieuses s'organise dans son moi subliminal. Vient un moment où tout est prêt. Il ne manque plus que l'étincelle qui déterminera l'explosion, ruintera l'échafaudage fragile d'idées impies qui jusque là dominait sa vie, faisant apparaître le nouveau moi, moral et religieux, dont les matériaux se sont amassés et groupés lentement dans l'ombre. Cette étincelle, c'est la

rencontre, dans la mine, du camarade qui le blâme et l'exhorte. Un mot suffit pour amener une conversion, comme une allumette suffit pour faire sauter un magasin de poudre. L'un n'est pas plus miraculeux que l'autre.

III

Ainsi la conversion de cet homme nous apparaît comme le produit de trois facteurs : la prédisposition congénitale qui vient de la race ; l'éducation ; l'influence du milieu ambiant. Avons-nous le droit de généraliser et de considérer cette formule comme la formule normale de la conversion ? Je le crois. Dans tout retour à la vie religieuse, en effet, nous retrouvons ces trois facteurs. Leur intensité respective peut varier ; ils peuvent se manifester d'une façon différente suivant les circonstances. Mais ils sont toujours là, il suffit de savoir les découvrir.

Si les trois sont nécessaires, aucun d'eux n'est suffisant et seule leur action combinée paraît être efficace.

La race, bien qu'elle ait son importance, ne saurait suffire à faire un homme religieux. Un Breton élevé dans les idées modernes et vivant dans un monde irréligieux a bien peu de chance de se convertir jamais.

Le milieu est plus important, mais il ne saurait suffire non plus. Le milieu peut faire perdre la foi, il ne peut guère la donner. Transportez un ouvrier français dans le Pays de Galles, vous n'en ferez jamais un mystique.

Reste l'éducation. C'est à mon avis le facteur principal. S'il fallait hiérarchiser relativement à leur puissance les trois facteurs de la conversion, il faudrait mettre tout en haut l'éducation, puis le milieu, et en dernier lieu la race.

C'est dans l'esprit de l'enfant que se gravent les impres-

sions qui plus tard dessineront la personnalité de l'homme. Cette personnalité subira peut-être au cours de l'existence quelques modifications superficielles et passagères. Mais, pour peu que les circonstances ne soient pas trop défavorables, les traits essentiels resteront, et l'image un moment voilée reparaitra avec tous ses caractères primitifs. Cela est si vrai que, de tout temps et de nos jours en particulier, c'est pour conquérir ou pour garder l'enfance que les doctrines religieuses et plus ou moins « philosophiques » de toutes sortes se livrent une lutte sans merci. Elles ont raison. Celle qui saura prendre l'enfant aura l'homme. Les transformations qui apparaissent aujourd'hui dans la société française en sont une preuve. De l'école dite « sans Dieu » est sortie une génération de libres penseurs.

Par contre, quand une fois l'âme de l'enfant a reçu l'empreinte d'une forte éducation religieuse, tous les orages de la vie, toutes les suggestions du dehors pourront passer sur elle, 9 fois sur 10 l'empreinte restera et l'avenir religieux de l'homme pourra être considéré comme certain.

Peut-être les plaisirs du monde, licites ou illicites, l'éloigneront-ils un moment de la chapelle ou de l'église. Mais il y reviendra un jour, désabusé et repentant. *Il se convertira.* Parfois la conversion paraîtra subite, due à une influence puérile. On vous dira que celui-ci a été converti par un scapulaire que lui a fait porter sa fille et celui-là par un pèlerinage à Lourdes. N'en croyez rien. La conversion vient de plus haut, du frère des Ecoles chrétiennes ou du moine qui a appris à l'enfant à croire au mystère de la Sainte Trinité et à se soumettre au Saint-Siège.

J'ai donné la proportion de 9 fois sur 10. Elle est trop faible. C'est 99 fois sur 100 ou 999 fois sur 1.000 qu'il faudrait dire. En effet le germe religieux est si vivace qu'il est assuré de subsister, tant que « le mauvais esprit » ne viendra pas le dessécher. Le « mauvais esprit, » c'est celui que Satan souffla sur Adam, l'esprit qui veut connaître le bien et le mal,

ou, ce qui est plus dangereux, qui veut discipliner ses croyances et les asservir à sa raison. — Quoi qu'on en dise, cet esprit est rare.

IV

Dans l'immense majorité des cas, le passage de la vie irrégulière à la vie religieuse s'opère par le mécanisme que je viens d'indiquer, c'est-à-dire sous forme de crise. Il en est ainsi non seulement au cours de ces épidémies de mysticisme que sont les Réveils, mais même en temps normal pour les conversions sporadiques qui s'observent quelquefois. Certains auteurs étendent encore cette loi et considèrent que la crise est une condition nécessaire de toute vie religieuse, même quand il n'y a pas à proprement parler conversion, quand le sujet suit seulement l'évolution normale vers la sainteté. Cette évolution pour eux doit subir à un moment donné un saut brusque, par lequel l'âme passe d'un état relativement tiède à un état de foi ardente. C'est « la naissance nouvelle » de l'Écriture.

M. William James trouve cette opinion excessive et admet comme un « fait incontestable qu'il existe des saints authentiques, dont la sainteté grandit sans crise. » Je suis de son avis. J'ai connu, pour ma part, et de très près, des catholiques mystiques, chez lesquels la vie religieuse avait présenté une parfaite continuité et ne comportait pas la moindre crise. Mais, dans tous ces cas, le mysticisme remontait à la jeunesse ou même à l'enfance; il n'était pas apparu à une époque déterminée de la vie; il prenait ostensiblement ses racines dans l'éducation et il avait grandi sans subir d'arrêt. Il n'y avait pas eu « conversion » parce que le sujet n'avait pas besoin de se convertir. — En résumé, il semble que, si toute conversion suppose une crise, toute vie religieuse et

toute progression vers la sainteté ne supposent pas une conversion.

V

Si brusque et si aiguë que soit la crise, elle ne constitue pas dans l'existence du sujet un point géométrique. Elle a une durée appréciable qui va de quelques minutes à plusieurs jours, et on peut y distinguer deux phases de longueur très inégale : la première, de tristesse, de tension psychique douloureuse où le sujet prend conscience de son état de péché et qui rappelle souvent la mélancolie anxieuse des aliénistes ; la seconde, de joie, de bonheur, où le sentiment de la délivrance domine. Ces deux phases se retrouvent dans toutes les observations.

Voici un cas où le début de la crise s'est montré particulièrement net et où la phase mélancolique a présenté une intensité extrême.

Il s'agit d'un docteur en médecine, instruit, mais d'un caractère original et surtout d'une insociabilité notoire. En matière de religion il était indifférent sans être hostile. Un jour, pendant le Réveil, tandis qu'il roulait sur les routes, visitant ses malades, cette idée surgit à sa conscience : « Qu'est-ce que Dieu a fait pour moi et moi qu'ai-je fait pour lui ? » Les réponses se précipitèrent en foule à son esprit : « Dieu me donne les vêtements, la nourriture et tout ce qui est nécessaire à la vie ; il me donne les livres et la science, il m'a préservé dans les épidémies, etc..., » et toujours le remords revenait sous forme d'une obsession douloureuse : « Et moi, je n'ai rien fait pour lui ! » Rentré chez lui, le docteur se dit : « Je suis un misérable, un ingrat. Je ne prendrai plus un seul repas que je n'aie senti que Dieu m'a pardonné. » Il s'enferma dans sa chambre et resta là vingt heures en

prières et en méditation. C'est seulement au bout de ces vingt heures que l'apaisement se fit dans son âme et qu'il sentit les joies de l'amour divin remplacer les angoisses du repentir. Ce fut la fin de la crise, il sortit de là « né nouvellement, » comme dit le ministre qui me conte le fait. Sa conversion ne s'est pas démentie depuis.

Ici la crise a duré plus de vingt heures. Elle a donc été beaucoup plus longue que dans le cas précédent. Mais ce n'est pas là un maximum, tant s'en faut. On peut voir une crise se prolonger des semaines et même des mois. Il semble que dans ce cas le processus psychologique perde en intensité ce qu'il gagne en durée. D'aiguë ou de suraiguë la crise devient subaiguë. Sans doute la phase ultime, la phase de détente, de réconciliation avec Dieu, reste toujours brusque et prend toujours la forme critique. Mais la première, la phase de mélancolie se confond avec le travail préparatoire subliminal. Le remords, le dégoût du monde, l'horreur du péché se développent insensiblement, d'une façon continue et progressive, et il est malaisé de tracer la limite qui sépare ce que l'on appellerait en médecine la période prodromique de la crise proprement dite.

La tâche est d'autant plus ardue que, si le travail préparatoire est, comme je l'ai dit, en règle générale, inconscient, cette règle comporte des exceptions. Il arrive assez souvent que le feu qui couve fait éruption à la conscience sous forme d'un remords fugitif, d'une aspiration éphémère vers une vie plus religieuse ou plus morale. Tel était le cas chez les ivrognes qui m'ont raconté leur histoire, et notamment chez l'homme aux quinze verres de whisky. Le malheureux se sentait complètement déchu. Il avait même de véritables crises de désespoir et il souhaitait par instants sa conversion aussi ardemment qu'il pouvait le faire sa femme et ses enfants. Mais tant que les éléments de « l'homme nouveau » n'ont pas atteint leur plein développement, les regrets sont restés stériles.

En fait, il ne saurait y avoir scission complète entre la vie consciente et la vie inconsciente, au moins en dehors de quelques cas pathologiques très particuliers. La vie inconsciente est le substratum de la vie consciente. Non seulement nous tirons nos joies et nos tristesses un peu du monde extérieur et beaucoup de nous-mêmes, mais des conditions extérieures identiques peuvent provoquer en nous des états de conscience différents, sans que nous sachions pourquoi. C'est que l'état de conscience contient des éléments dont l'origine nous échappe et qui résultent d'un travail psychique subliminal inaccessible à l'introspection. La vie consciente et la vie inconsciente « s'entrepénètrent » réciproquement. Ne nous étonnons donc pas qu'un processus psychique habituellement inconscient devienne conscient par intervalles.

Cette conscience intermittente apparaît souvent quand la conversion est surtout d'ordre moral. C'est le cas chez nos ivrognes. Elle est beaucoup plus rare et manque même généralement, ou du moins paraît manquer, quand la conversion porte sur un incrédule, quand elle est d'ordre *philosophique*. J'emploie ce mot à regret, faute d'un meilleur. La conversion d'un athée est presque toujours inopinée et éclatante; rien ne l'annonce et tout le monde l'apprend, car le converti a généralement dans ce cas plus de zèle que de discrétion. L'histoire du Réveil gallois contient plusieurs conversions de ce genre. On cite des athées qui, au sortir de la chapelle, ont brûlé les livres impies dont la veille encore ils faisaient leur lecture favorite. Ces autodafés ont été fort admirés. Pour moi, sans savoir ce que valaient les livres ainsi sacrifiés, je vois avec tristesse ces actes impulsifs et, disons le mot, stupides. Les revivalists qui brûlent les livres me rappellent les chrétiens qui détruisaient les temples païens, les iconoclastes et les terroristes qui décapitaient les statues des basiliques. On ne peut s'empêcher de penser que si les athées convertis se contentent de

brûler les livres, c'est peut-être faute de pouvoir faire mieux et on se demande avec inquiétude à quelles fantaisies ils se livreraient si, au lieu des ouvrages, ils tenaient les auteurs.

J'ai eu la bonne fortune de rencontrer un de ces athées repentants et de causer un moment avec lui. Il me déclara qu'il avait pour jamais renoncé à la philosophie, « l'œuvre du Diable, » et que toute sa vie il resterait un enfant de Christ. J'ai voulu savoir en quoi cette philosophie consistait et j'avoue que, malgré les explications qui m'ont été données en abondance, je n'ai pas très bien compris. Il y avait dans tout cela de vagues notions sur l'évolution et des notions encore plus vagues sur l'électricité et sur la synthèse de la matière vivante qui, pour le brave garçon, était une opération de chimie pratiquée dans tous les laboratoires. Je n'ai bien saisi que les conclusions qui peuvent se résumer ainsi : « La science annonçait qu'elle allait tout expliquer. Donc il n'y avait plus besoin de Dieu. » — Le Réveil arriva, l'athée assista à un certain nombre de meetings. A l'un de ces meetings, Evan Roberts déclara que, parmi les assistants, se trouvait un homme qui n'avait pas pardonné à son frère, et le fait fut reconnu exact. Notre philosophe vit là un miracle, un vrai miracle inexplicable. Du coup, toute sa philosophie tomba, il pleura son incrédulité et courut chez lui brûler ses livres.

Je n'ai pas la prétention de faire une étude de l'athéisme, d'autant plus que le sens de ce terrible mot est bien imprécis. Je me contenterai de remarquer que parmi ceux à qui on prodigue l'épithète d'athée, il y a des groupes nombreux, dont deux surtout méritent d'attirer l'attention. Le premier comprend les esprits à qui répugne la notion d'un Dieu personnel, indépendant du monde, nous tenant rancune de nos fautes et se laissant endoctriner par nos prières. Leur scepticisme à l'égard de cette entité problématique se traduit par un modeste *ignoramus* et, s'ils se permettent quel-

ques hypothèses, ils savent ce qu'elles valent et ne veulent obliger personne à les accepter sous peine du feu éternel. Ils savent aussi que la science n'explique pas tout et ils ne sont point sûrs qu'elle expliquera jamais tout. Le Réveil peut passer sur ceux-là, il ne les jettera pas au pied de la Croix.

Le second groupe comprend des individus dont toute l'ambition se résume à prendre parmi leurs contemporains une attitude qui ne passe pas inaperçue. Ils veulent qu'on les remarque et le meilleur moyen de se faire remarquer dans un pays où tout le monde est religieux, c'est d'être un impie. En temps ordinaire cela réussit très bien. On se croit la terreur du ministre. On répond par des arguments toujours victorieux aux objections de ceux qui veulent vous convertir. Mais, en temps de Réveil, les choses changent, on vous regarde de travers ou, ce qui est pis, on vous oublie. Le mysticisme paie bien mieux son homme. John Jones a son portrait dans le journal, parce qu'il a donné l'autre jour une *testimony* sensationnelle. Au contraire, le pauvre William Williams (1) qui est un athée, n'a plus personne pour l'écouter pérorer au bar. Il faut avouer qu'il y a là de quoi ébranler les convictions philosophiques les plus solides. Rien d'étonnant à ce que William Williams, par désespoir et peut-être un peu aussi par dépit, déserte le bar pour la chapelle. Comme il est impulsif et émotionnable, le chant, les prières, les *testimonies* qui l'étourdissent font le reste. Il se convertit et Dieu, qui est juste, le récompense en lui montrant sa conversion imprimée dans le journal quelques jours après. Par reconnaissance, William Williams offre ses livres impies en holocauste. — La religion a pris une âme à la philosophie, je crois que la philosophie peut s'en consoler.

(1) Je n'ai pas besoin de dire que je ne connais ni John Jones ni William Williams, et que ces noms sont de pure fantaisie.

UN SERVICE RELIGIEUX DANS UNE MINE LES FORGES DE MERTHYR — RÉVEIL ET SOCIALISME

I

J'ai assisté ce matin à la prière dans la mine. A 5 h. 1/2 j'ai quitté mon hôtel et je me suis dirigé vers les bureaux de la Maritime Collierie où j'ai rendez-vous avec un contre-maitre. Du ciel d'un gris uniforme tombe une petite pluie fine et pénétrante. Des groupes de mineurs allant à leur travail parcourent les rues silencieusement. Il semble qu'un voile de tristesse soit jeté sur les hommes et sur les choses. Le contre-maitre Mr. L. est exact au rendez-vous. Sans perdre de temps nous nous acheminons vers la mine en suivant la voie ferrée. Tout en marchant, nous causons. Mr. L. est un enthousiaste du Réveil. Il a suivi avec ferveur les meetings d'Evan Roberts et des autres Revivalists. Curieux comme tout Gallois, il m'interroge sur l'état de la religion en France. Mes réponses l'étonnent et le navrent. Mais il a la foi robuste et il ne doute pas du triomphe prochain de Christ sur toute la terre, y compris la France.

Nous arrivons au puits. Conformément à la règle, je remets mes allumettes et je me munis d'une petite lampe de sûreté. Cela fait je prends place dans la « cage » en compagnie de cinq ou six mineurs, dont « l'homme pieux » que je viens de retrouver là et qui doit me servir de cicerone. La descente commence, un peu désagréable pour moi, indifférente pour ces hommes qui, dans les entrailles de la terre, se sentent dans leur élément. Au reste c'est bientôt fait. Le puits n'a que 300 mètres environ de profondeur et en quelques secondes nous sommes au fond. Nous avançons au milieu

d'un enchevêtrement de rails et d'un encombrement de chariots et de soliveaux, mal éclairés par nos petites lampes. Nous faisons quelques centaines de pas et nous arrivons à un rond-point. Beaucoup de mineurs sont déjà là. Quelques-uns forment un petit groupe ; les autres, la plupart assis sur des pierres ou des pièces de charpente, quelques-uns à genoux, s'alignent sur deux rangs le long de la galerie de droite, chacun avec sa petite lampe devant lui. Les silhouettes des hommes se perdent peu à peu dans l'obscurité et, à quelques dizaines de mètres, l'œil ne découvre plus que les petites lampes qui font l'impression d'une file de points lumineux. On m'invite à m'asseoir sur un madrier et immédiatement la prière commence. On chante d'abord le *Dyma Garyad fel y moroedd*. Tandis que les sonorités puissantes roulent sous les voûtes de petits groupes de mineurs arrivent à intervalles réguliers et vont prendre leur place, là-bas dans la nuit, à l'extrémité des files. Tous ces hommes, ceux qui passent comme ceux qui prient sont étonnants de gravité. Sans doute l'atmosphère religieuse qui règne ici est pour beaucoup dans cette attitude. Peut-être y a-t-il aussi dans l'esprit de ces hommes la notion obscure du danger permanent et invisible qui les guette et la conscience de gagner leur pain quotidien, non seulement à la sueur de leur front comme tous les enfants d'Adam, mais au péril de leur vie. A l'hymne succède une prière, puis encore une autre, celle-là dite par un vieux mineur et particulièrement impressionnante. Il appelle la bénédiction du ciel sur le travail d'aujourd'hui. Il demande à Dieu de protéger les mineurs, d'éloigner les fléaux de la mine, l'inondation et le terrible grisou. Ces simples mots donnent à la scène un caractère poignant et on se demande avec angoisse si ces centaines d'hommes qui sont là, recueillis et résignés, ne sont pas venus à quelque effroyable hécatombe comme celle qui, il y a quelques mois, ensevelit leurs frères de Courrières. — On chante un dernier hymne et le meeting se termine par un petit speech à l'adresse du *french*

Doctor et conçudans des termes si touchants que, si quelqu'un à ce moment eût regardé à la lueur de sa petite lanterne le visage du *french Doctor*, il eût pu y lire une émotion profonde.

Le meeting terminé, les rangs se disloquent, chacun va où l'attend sa tâche, les chevaux, résignés comme les hommes, viennent s'atteler aux wagonnets de leur pas lent, et la mine prend son activité de ruche souterraine. Je cause un moment avec quelques mineurs, puis je gagne la surface.

Arrivé en ville, j'achète un journal que me tend un petit garçon. Mes yeux sont attirés par un titre en caractères énormes : Terrible accident dans une mine de Clamorgan ; 8 hommes surpris par une inondation, 2 sauvés et 6 noyés. Et la prière angoissée du vieux mineur résonne à nouveau à mes oreilles.

II

La ligne de Pontypridd à Merthyr-Tydfil remonte la vallée de la Taff. La campagne, d'abord uniformément laide, s'égaye un peu sur la gauche à partir de Quakersyard. A Pentrebach, mon compartiment est envahi par six ladies parlant gallois. Elles ont l'air fort effaré, gesticulent, regardent par les portières. Enfin, l'une d'elles se met à parler anglais et j'apprends qu'un quart d'heure auparavant, comme elles gagnaient la station, une forte secousse de tremblement de terre s'est produite. L'une d'elles a vu les enfants s'enfuir éperdus d'une école. Pour moi, je n'ai rien senti, il est probable que le mouvement sismique s'est confondu avec les secousses du train. Je suis désolé. Se trouver pour la première fois de sa vie dans une région agitée par un tremblement de terre et apprendre l'évène-

ment par une conversation de chemin de fer, c'est vraiment du guignon.

Me voici à Merthyr-Tydfil. La ville est triste, enfumée, entourée de montagnes nues et brûlées. Sur les flancs des montagnes on aperçoit çà et là une citée ouvrière ou un amas monstrueux de hangars et de cheminées industrielles d'où partent des colonnes de fumée qui se perdent dans le ciel bas et gris. — J'ai une lettre de recommandation pour un pasteur de la ville. Le pasteur est absent. Que faire? L'envie me prend de voir de près une de ces fournaises auxquelles Merthyr doit sa prospérité et l'honneur d'avoir été surnommé le Birmingham gallois.

Je m'enquiers et je reçois le conseil de visiter les forges de Dowlais. Dowlais est une ville qui se continue directement avec Merthyr comme en France Roubaix avec Lille. Sur l'indication d'un policeman je prends un boulevard qui monte assez rapidement le long de la colline où est bâti Dowlais et comme rien ne me presse je regarde le paysage. Il est odieux. A mes pieds, une sorte de crevasse au fond de laquelle s'élève un vaste hangar en bois, l'usine électrique qui fournit la force aux tramways. En face deux briqueteries, puis une cité ouvrière alignant ses maisonnettes grisâtres et ses jardinets où s'étiolent quelques maigres choux. Au-dessous des jardinets, le sol éventré laisse apercevoir des voûtes qui ont l'air de fours abandonnés. A droite, la crevasse s'ouvre dans la vallée. A gauche, elle est fermée par un monticule bosselé et tourmenté, entièrement noir et pouvant symboliser la désolation. Je quitte la voie principale. Je suis un chemin caillouteux qui s'insinue entre les bosses de cette masse charbonneuse. Dans un pli de terrain quelques pieds de sureau luttent pour arracher un peu de sève au sol brûlé et stérile et derrière les sureaux, ô puissance de la vie ! un pauvre Jack en bourgeron conte fleurette à une pauvre Lysie en camisole. — L'amour et le sureau sont des plantes rustiques qui s'accoutument de tous les terroirs.

Décidément la route est trop laide et je l'abrège en prenant le tramway. Après avoir traversé d'horribles rues bordées d'horribles maisons j'arrive aux forges de Dowlais. Je demande à l'Office l'autorisation de visiter les ateliers. Après quelques explications, l'autorisation m'est accordée. On me remet une carte qui sert de permis de circuler. Au bas de la carte quelques lignes m'informent que la Compagnie décline toute responsabilité relativement aux accidents dont je pourrais être victime. Le procédé est bien anglais. « Vous avez envie de visiter mon établissement ? je vous y autorise, parce que je suis hospitalier, mais si vous recevez une douche d'acier fondu sur la tête, ou si vous êtes écrasé par une locomotive, c'est votre affaire et non la mienne. Ne comptez pas sur moi pour faire des rentes à votre femme et à vos enfants. »

III

Les ateliers sont un peu plus bas, à quelques centaines de mètres. On traverse une cour, on trébuche au milieu d'un réseau inextricable de rails et on arrive sous un hall, où des fours crachent du feu et des machines font un bruit infernal. Puis on marche sur des tôles brûlantes : on est au-dessus de la fournaise. Ce n'est pas là une métaphore, mais un terme technique. « *You are on the furnace,* » me dit l'ouvrier qui m'accompagne.

À quelques pas les tôles s'écartent, une énorme pince fixée à l'extrémité d'une chaîne plonge dans l'ouverture et ressort au bout d'une seconde, tenant entre ses mâchoires un bloc d'acier incandescent. Le bloc d'acier délicatement posé sur un chariot s'en va aux laminoirs. Là il passe dans une série de filières de plus en plus étroites où il s'allonge progressi-

vement. On croirait un énorme serpent de feu. Deux ouvriers, les muscles contractés par l'effort, le tiennent à chaque extrémité au moyen d'une pince et l'accompagnent dans sa course. A deux mètres vous êtes obligé de reculer, parce que vous avez la figure brûlée. Additionnez à la chaleur le poids que l'ouvrier supporte au bout de sa pince et la course qu'il fournit : vous aurez une idée de l'énergie et de l'endurance exigées pour un tel travail. Quand il est suffisamment allongé, le ruban d'acier, un peu moins incandescent, est transporté mécaniquement sous une machine qui le sectionne transversalement et les morceaux, d'un rouge très sombre, à peine visible maintenant, s'en vont rejoindre d'autres morceaux identiques : ce sont des rails de chemin de fer. L'opération tout entière n'a pas duré cinq minutes.

Conduit par le guide, on monte à l'étage supérieur où s'opère la fusion de l'acier. Les soufflets rugissent, des formidables creusets sortent des gerbes de flammes qui retombent en une pluie d'étincelles. Comme en bas, c'est aveuglant, assourdissant, étouffant. La fusion terminée, le creuset s'incline avec la même aisance que ferait une cafetière russe et déverse le liquide flamboyant dans les moules où il se condensera en un bloc d'acier comme celui que j'ai vu il y a un instant se transformer en rail. Les ouvriers vont et viennent, à côté et au-dessous des creusets, au milieu des étincelles, insensibles à la chaleur et paraissant oublier qu'un faux pas, une manœuvre inattendue peuvent leur coûter la vie. Il y a quelques années, vous raconte tranquillement le guide, cinq ouvriers ont ainsi reçu le contenu d'un creuset sur la tête. — Le creuset vide, on est invité à en examiner le fond. On est ébloui, comme si l'on regardait le soleil de juin en plein midi. Une paire de lunettes bleues tempèrent l'éclat du métal en fusion et vous permettent de regarder à loisir les orifices par où pénètre le courant d'air. Le guide vous explique le mécanisme de la soufflerie, ce qui réveille en vous les notions, depuis longtemps endormies peut-être, de

physique et de chimie que vous avez emmagasinées pour le baccalauréat. Au fond, tout cela est prodigieusement simple et il ne faut pas être grand clerc pour s'y reconnaître.

On rajuste son pardessus, car si l'on grille ici, dès qu'on a quitté la zone d'incandescence, on est glacé par les courants d'air, et on s'en va. On s'en va à regret. Cet enfer a son charme, avec son vacarme et sa prodigieuse activité. Ces affreuses bâtisses avec leurs forêts de cheminées si peu sympathiques vues du dehors, vous émotionnent vues du dedans, par le déploiement colossal de force docile qu'elles mettent sous vos yeux. Cette émotion a quelque chose de religieux; elle évoque la toute-puissance de l'homme, et, comme tout sentiment religieux, fait naître l'idée de quelque chose de vague et de sublime : l'idée du progrès indéfini et éternel.

IV

Le souffle de l'Esprit-Saint a passé sur la forge comme sur la mine. Evan Roberts a prêché à Merthyr et dans toutes les localités d'alentour. Les meetings se sont multipliés dans les chapelles et quelques-uns ont été remarquables parmi ces étonnantes réunions qui ont illustré cet étonnant mouvement. A Dowlais, le 22 janvier 1903, bien que l'on se soit volontairement abstenu de toute publicité relativement aux faits et gestes d'Evan Roberts, la foule était telle aux abords des chapelles où il devait prêcher que l'intervention de la police fut nécessaire pour éviter des accidents. Toujours à Dowlais, le troisième jour de la mission d'Evan Roberts, le meeting tenu dans *Hebron Welsh Baptist Chapel* fut extraordinaire de ferveur et d'enthousiasme. Qu'on en juge plutôt. « La foule était si compacte, nous dit le *Western Mail*, qu'on dut éteindre les becs de gaz pour diminuer la chaleur et que, cette mesure ne suffisant

pas, on dut briser des vitres à plusieurs fenêtres pour permettre à l'air de pénétrer. Au bout d'un moment, on pria pour la diffusion du Réveil à travers le monde, et tandis que la prière atteignait le paroxysme de la ferveur, la majorité des personnes présentes se mirent à chanter doucement, alternativement en anglais et en gallois : « C'est pour vous que je prie. » (*For you i am praying.*) Puis quand vint l'heure des conversions et que les fidèles se levèrent pour annoncer leur soumission (*surrender*), le chant du *Diolch Iddo* devint littéralement triomphant, et, tandis que l'enthousiasme allait croissant, les chanteurs, par centaines, rythmaient le chant d'un joyeux battement de mains. Des mouchoirs s'agitèrent... « Y a-t-il encore quelqu'un à sauver ? » demanda l'évangéliste. « Oui ! » « oui ! » cria-t-on, et des prières passionnées suivirent, tandis que quelques jeunes ladies entonnaient « Venez, pécheur » (*come, sinner, come*)... Un homme dans la galerie cria : « Un frère vient de faire sa soumission à Jésus. Ne pouvant parler, il a écrit une note pour dire qu'il accepte Jésus-Christ. — « Très bien, » dit l'évangéliste ravi.

« Le pasteur était dans l'enthousiasme et remercia publiquement Dieu d'avoir accordé ce meeting et d'avoir suscité Evan Roberts pour amener les jeunes hommes du Pays de Galles à conduire le monde dans la voie du salut. On chanta l'hymne *Marchog Jesu yn llwyddiamus*, et tandis que l'assemblée, digne couronnement de la mission de Dowlais, se dispersait, les fidèles chantaient en plein air, dans les rues et dans les trains ce chant de victoire : *Marchog Jesu.* »

A Merthyr même, le 29 janvier, le meeting tenu l'après-midi à *Pontmortalais Welsh Methodist Chapel* fut particulièrement dramatique. Evan Roberts déclara soudain qu'il y avait deux hommes dans ce meeting qui n'étaient pas en paix l'un avec l'autre et que le service ne pouvait continuer dans de telles conditions. Etreint par l'angoisse, il demeura à genoux, priant, pleurant, sanglotant, tandis que les prières s'élevaient de tous côtés. Au bout d'un moment, l'évangéliste

annonça que le poids qui l'oppressait avait disparu et le *Diolch* Iddo enthousiaste et joyeux éclata de toutes parts.

V

Tandis que ces faits me reviennent en mémoire, j'ai descendu la côte de Dowlais et je me retrouve dans Merthyr. Je demande à un jeune homme le chemin de la gare. Lui-même va prendre le train. Nous faisons route ensemble et nous causons. J'apprends qu'il est ouvrier aux forges de Dowlais et qu'il va passer quelques jours de congé chez ses parents, quelque part, dans un petit village de la vallée de la Neath. Il s'informe curieusement de ma *business* et paraît tout heureux d'apprendre que je m'intéresse au Réveil. Il a lui-même été converti par un meeting d'Evan Roberts, non qu'il ait jamais été ni un ivrogne ni un athée mais, comme tant d'autres, dit-il, il mettait au service de Dieu une certaine tiédeur qui a disparu depuis le Réveil. Notre conversation se continue dans le train et nous en venons à parler politique. Nous causons de l'influence exercée par le Réveil sur la lutte économique qui se manifeste dans le Pays de Galles comme partout. Le jeune homme me répond qu'elle a été plutôt favorable aux idées avancées. Si l'on a pu croire un moment que les choses du ciel faisaient oublier celles de la terre, à mesure que l'exaltation a perdu ce qu'elle avait d'excès, les préoccupations économiques ont repris leur légitime place. Le mouvement en effet est essentiellement populaire et démocratique dans ses origines comme dans ses tendances. Il s'est manifesté à peu près exclusivement chez les non-conformistes, dans les congrégations qui s'administrent elles-mêmes, subviennent de leurs propres deniers aux besoins du culte, nomment elles-mêmes leurs pasteurs. La congrégation unit les individus. Le Réveil a uni les congrégations et les

non-conformistes tendent de plus en plus à constituer une seule et grande famille avec diverses branches que seules distingueront désormais des différences de forme sans importance. Les liens religieux en se resserrant ont renforcé les liens sociaux. Les syndicats sont plus forts que jamais et les ouvriers plus que jamais disposés à s'appuyer sur la solidarité pour défendre leurs intérêts. Le socialisme n'a rien perdu au mouvement actuel et la preuve c'est que le district de Merthyr vient précisément d'envoyer aux dernières élections un député socialiste au Parlement.

Nous parlons ensuite de la France et le pauvre garçon ne peut comprendre la quasi incompatibilité qui existe dans ce pays entre le sentiment religieux, ou plutôt les pratiques religieuses, et les opinions politiques avancées. La religion, selon lui, n'a jamais défendu à l'ouvrier de jouir du fruit intégral de son travail. Comme toujours, quand il s'agit de questions de cet ordre, il cite la Bible. « Dieu, me déclare-t-il, a dit à l'homme : Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front, mais il n'a jamais dit que l'ouvrier qui travaille doit gagner le pain de l'actionnaire qui ne fait rien. » Un individu à moustache blonde, Anglo-Saxon typique, qui, depuis le départ du train, fume philosophiquement sa pipe dans un coin du compartiment, se met à rire à cette saillie. Il est de l'avis du jeune ouvrier et tous les deux se réjouissent du pas de géant que le *labour party* vient de faire aux dernières élections. « Nous serons au socialisme avant vous, » me dit-il en excellent français. Je lui demande sur quoi il fonde cette opinion absolue. « Oh ! répond-il, c'est parce que le socialisme est une question pratique et les Français n'entendent rien aux questions pratiques. Vous faites très bien les révolutions politiques, mais vous êtes incapables de faire une révolution économique, j'entends une révolution économique durable, qui soit autre chose qu'un pillage. » D'ailleurs, il a habité Paris plusieurs années et il a pu se convaincre, dit-il, que peu de Français comprennent le socialisme et voient la révolution

sociale sous son véritable jour. L'Anglais, selon lui, n'a qu'un désir, être le plus heureux possible. « Mais, dis-je, cela n'est pas très original et le Français en fait tout autant. --- Pas tout à fait, me déclare le Saxon avec un flegme irritant. Le Français désire surtout que son voisin soit moins heureux que lui. Un Français qui a 3.000 francs de rente est satisfait si son voisin n'en a que 2.000. Qu'il en ait 10.000, il sera malheureux si son voisin en a 11.000. Le Français juge toujours sa situation par comparaison. Vous voyez qu'entre l'Anglais et lui il y a une nuance. C'est pourquoi l'avenir socialiste apparaît très différent au prolétaire français et au prolétaire anglais. Le premier se voit habitant le château de son patron et le patron lui cirant ses bottes. Le second se voit dans un confortable cottage, mangeant de bons steacks et fumant de bon tabac, travaillant selon ses forces, ayant du temps pour jouer au cricket, pour s'instruire et pour voyager et il se moque de ce que deviendra le patron. Pour l'Anglais la révolution économique est une évolution vers le mieux-être. Pour le Français, c'est surtout une occasion d'assouvir de vieilles rancunes... » La machine siffle, les freins grincant, le train stoppe et l'Anglais, toujours flegmatique, s'excuse de ne pouvoir continuer cette intéressante conversation, salue correctement et descend.

Son jugement sur les Français contient évidemment beaucoup d'exagération et fort peu de bienveillance. On peut se demander pourtant s'il ne contient pas aussi quelque parcelle de vérité et si l'amour-propre n'est pas un Dieu auquel nous sacrifions trop libéralement tout, jusqu'à notre bonheur. Il est vrai que ce travers est beaucoup plus le propre de la classe bourgeoise que de la classe ouvrière.

TROISIÈME PARTIE

LA COTE ET BRIDGEND

NEATH. — CONVERSATION AVEC UN PUBLICAIN

LA RETRAITE D'EVAN ROBERTS

I

Je gagne la côte par la vallée de la Neath. C'est la route la plus pratique et aussi la plus intéressante. A gauche, la vue est immédiatement arrêtée par une rangée de collines rousses et nues. A droite, au contraire, le paysage est ravissant. Des bois de chênes s'étalent par delà le lit rocailleux de la rivière, alternant avec de grasses prairies où paissent des vaches ressemblant à nos normandes. Un jour clair et lumineux communique à toute cette verdure des tons d'émeraude. Ça et là quelques bouquets de pins jettent une note sombre. La vallée est large, ou plutôt c'est à peine une vallée, tant la vue s'étend au loin et tant les ondulations du sol sont douces et harmonieuses. Les puits de mine disparaissent peu à peu, remplacés par les fermes et, au lieu des cités ouvrières tristes et monotones, on aperçoit de jolis villages nichés au milieu des arbres.

Vers Glynneath la vallée se reforme. La vue est limitée

à droite par une rangée de collines bien dessinées. Mais le paysage conserve son aspect riant. Toute cette région, disent les guides, est extrêmement pittoresque. La nature y a accumulé rochers, cascades, ravins et grottes naturelles. Les touristes commencent à affluer et les hôtels à sortir de terre. Telle qu'elle apparaît vue du train, la campagne donne surtout une impression de fraîcheur et de calme. J'aimerais, mon voyage terminé, à venir y passer quelques jours de repos.

II

A Glynneath, cinq jeunes gens sont montés dans mon compartiment. Quatre sont des mineurs. Ils appartiennent à une équipe de foot-ball et se rendent à Swansea pour un match. Ils sont d'une gaieté exubérante, causent bruyamment, se donnent d'énormes tapes sur l'épaule, se bousculent avec un gros rire bon enfant. Le dur travail de la mine ne suffit pas à user leur énergie. Ils ont un trop plein qui demande à se dépenser. Leurs nerfs et leurs muscles ont besoin du foot-ball.

Le cinquième est venu s'asseoir en face de moi, de sorte que je puis l'étudier à loisir. Son type est tout différent. Ce n'est certainement pas un Gallois et encore moins un Anglais. Il est brun, barbu, ses yeux noirs ont l'air intelligent, mais au total sa physionomie a quelque chose de sombre et d'inquiet. Il est vêtu d'une jaquette noire râpée. Son col est crasseux et il n'a pas de manchettes. Au bout d'un moment un des Gallois entame la conversation avec lui. J'écoute, car si je n'ose l'interroger directement, j'avoue qu'il m'intrigue, et je ne serais pas fâché de faire à son sujet un diagnostic social. J'apprends d'abord qu'il est étranger et ensuite qu'il est Russe. Je croirais assez, à en juger par ses traits, un Juif

russe. Sémite ou slave, je ne puis m'empêcher, en le regardant, de penser aux anarchistes. Il tient un petit sac noir sur ses genoux, précieusement, comme s'il redoutait pour lui les cahots du train. Ce sac est cylindrique, on se le figure très bien contenant une boîte de conserves bourrée de poudre verte ou de fulmicoton.

Le Russe ne tient pas à causer. C'est d'un air ennuyé qu'il répond aux questions des jeunes gens. Espérant éveiller son intérêt, je lui parle de la Révolution russe : « Ne croyez-vous pas que nous avons raison ? me dit-il, nous voulons être libres, comme les autres. » Puis il ne répond plus que par monosyllabes et finit par se renfermer dans le mutisme. En vain j'essaye de lui faire comprendre que toutes nos sympathies sont pour les Révolutionnaires russes. Peine perdue, si je l'ai pris pour un anarchiste, lui me prend pour un espion. Sa défiance s'accroît quand il me voit sortir mon carnet de notes et mon crayon. Pour couper court à toute reprise de conversation, il va s'asseoir à l'autre bout du compartiment. — Malgré soi, on ressent une profonde pitié pour ce malheureux qui, à près de mille lieues de son détestable pays, se croit encore entouré d'espions au service du tzar.

Cependant le train continue à rouler le long des prairies et des bois. A Resolven nous traversons une contrée qui paraît être exclusivement agricole. Puis à Aberdulays les grandes cheminées réapparaissent et nous annoncent que nous allons retrouver les usines et les mines. — Enfin nous voici à Neath. Le Russe descend et le train n'a pas sauté.

III

Neath est une ville laide et malpropre. Les rues étroites servent aux ébats d'une marmaille déguenillée et barbouillée.

Des femmes mal peignées pérorent sur le pas des portes. Les maisons petites et basses ont un air étriqué et malheureux qui fait peine à voir. Seul un grand et beau jardin public tempère l'impression pénible qui se dégage de cet ensemble. Quelques habitations élégantes, construites dans le voisinage, constituent la partie moderne de la ville. Il est juste de reconnaître qu'elle fait un agréable contraste avec le vieux Neath.

Il y a musique aujourd'hui, ce qui explique l'affluence du public dans le jardin. J'entre un moment. La musique fait de son mieux et le public a l'air indulgent, deux conditions nécessaires et suffisantes pour que tout le monde soit satisfait.

Je me mets à flâner dans les rues de la ville. A peine ai-je fait quelques centaines de pas que j'aperçois un cortège débouchant sur ma droite : deux agents de police conduisant une voiture à bras et derrière eux une cohorte imposante de badauds de tous âges ; dans la voiture, mal dissimulé sous une couverture, un corps humain, inerte et ballotté par les cahots, comme un paquet de linge. La première idée est qu'il s'agit d'un accident. Cependant la mine joyeuse et quelque peu ironique des policemen donne à réfléchir et avant d'offrir ses services médicaux il est bon de s'informer. En effet, renseignements pris, il s'agit tout simplement d'un ivrogne que la police conduit au poste dans cet appareil élégant. Le fait est d'ailleurs, paraît-il, courant. J'entends même quelqu'un affirmer que la voiture à bras fait partie du matériel ordinaire du poste, et que son seul usage est le transport des « intoxiqués. » Décidément Evan Roberts n'a pas converti tous les alcooliques du Pays de Galles.

Je continue mon tour de ville. J'arrive dans un quartier un peu excentrique. Comme l'heure s'avance, je désire regagner mon hôtel et je demande mon chemin à un brave « publicain » (1)

(1) Traduction littérale du mot anglais *publican*, qui signifie cabaretier, et qui vient de *public-house* (cabaret).

que j'aperçois fumant sa pipe sur la porte de son cabaret. L'homme a l'air loquace, car il agrmente ses indications de réflexions variées sur le temps et la température. Je profite de cette heureuse disposition pour causer un moment. En Angleterre comme partout le marchand de vin est un élément social important et son opinion est utile à connaître. Nous parlons du Réveil. Le « publicain » reconnaît qu'il en est résulté un bien réel, quoique passager. Je lui fais observer que les conversions d'ivrognes ont dû faire baisser ses affaires. « Ma foi, me déclare-t-il sur un ton très calme, je ne m'en suis pas aperçu. J'ai toujours travaillé comme à l'ordinaire. Je dirai même plus, il y a eu certains meetings qui ont été de véritables bénédictions pour moi. J'ai vu plus d'une fois des gens sortir de la chapelle qui est là à côté pour entrer dans mon cabaret. » Et il ajoute avec une douce philosophie : « Ça se comprend, les braves gens avaient tant crié qu'ils avaient le droit d'avoir soif. » L'opinion est originale et je la donne pour ce qu'elle vaut. Je me promène à travers le pays du Réveil en visiteur curieux et indépendant. Je dois écouter toutes les cloches, même les plus discordantes. Mon homme a aussi son opinion bien arrêtée sur la législation des cabarets. La création de la « liste noire » lui parait une absurdité(1). « Comment voulez-vous, me dit-il, que je demande à chaque client s'il est sur la liste des ivrognes ? Si cette idée saugrenue germait dans mon cerveau je ne serais pas six mois à faire faillite. Et pourtant on ne peut exiger que je connaisse par leur nom tous les individus qui viennent boire chez moi. Dans les petites localités isolées où tout le monde vit ensemble, c'est peut-être possible, et encore ; mais dans

(1) La liste noire (*black list*) est une liste dressée par les soins de la police qui porte les noms des ivrognes notoires de la commune ou plus exactement des individus ayant subi un certain nombre de condamnations pour ivresse. Elle est remise aux cabaretiers, auxquels il est interdit, sous peine d'amende, de donner à boire à tout individu dont le nom s'y trouve.

une agglomération dont la population se chiffre par dizaines de mille, avouez que c'est idiot. » Je n'avoue rien et je poursuis : « Mais il y a la loi sur la fermeture des cabarets le dimanche. Celle-là est certainement efficace. » Le « publicain » me regarde avec un sourire d'ironie et de pitié, tire une bouffée de sa pipe, crache par terre et me déclare : « C'est la plus grande faute que le gouvernement ait jamais commise. » Il jouit un instant de l'effet produit par son coup de massue et continue : « Autrefois, le client venait au cabaret le dimanche, buvait un verre, causait un moment avec les connaissances et s'en allait, soit pour rentrer chez lui, soit pour assister à l'office. Aujourd'hui, comme il a tout aussi envie de boire, il fait les trois milles exigés par la loi pour être considéré comme voyageur de bonne foi (*bonâ fide traveller*). Seulement au lieu de partir après le premier ou le second verre, il veut en avoir pour sa peine, il reste au cabaret toute la journée et il se grise... La loi du *Sunday-Closing* a été inventée par le clergé qui, en fermant les bars, croyait remplir ses églises. Il s'est trompé. Les églises n'ont pas plus de monde et les bars ont tout autant d'ivrognes. » — Une bande d'habitues vient d'entrer dans le cabaret. Le « publicain » s'excuse de ne pouvoir continuer la conversation, m'explique que son garçon est absent et que les clients n'aiment pas à attendre. Nous nous séparons et tout en rentrant chez moi je réfléchis à ce que je viens d'entendre. Malgré les critiques du cabaretier, je persiste à croire que deux lois, dont l'une cloue l'ivrogne au pilori et l'autre met un verre d'alcool le dimanche au prix d'une course de cinq kilomètres constituent une protection efficace pour ceux chez lesquels l'alcool n'a pas encore tué tout sentiment de dignité et qui ont surtout besoin d'être soustraits à la tentation. La conversation que je viens d'avoir montre seulement qu'il y a des arguments pour défendre les causes les plus détestables.

IV

Neath est une des places historiques du Réveil. Tout d'abord le mouvement religieux y a été intense. Des meetings « extraordinairement fervents, » disent les journaux, s'y sont tenus en janvier 1905, meetings non seulement fervents, mais spontanés et populaires, où l'esprit de faubourg se mêlait aux cantiques et aux prières. « Combien y a-t-il de volontaires ce soir pour une excursion sur le bateau du salut? » crie un jeune homme du haut de la galerie, et la réponse est un chœur enthousiaste : « Béni soit le pouvoir du nom de Jésus! » Au sortir des meetings, ici comme à Merthyr, les rues, les maisons, les gares de chemin de fer ont retenti du *Dyma Garyad fel y morroed* et des autres hymnes revivalists.

Mais c'est à un fait très particulier que Neath doit sa situation privilégiée parmi les villes où le Réveil s'est manifesté, situation qui le place à côté de Loughor où est né l'Evangéliste, et qui, si le Réveil du Pays de Galles était destiné à la même fortune que l'Islam, en ferait sans doute une ville sainte comme la Mecque. C'est ici en effet qu'Evan Roberts a accompli sa retraite de sept jours et qu'il s'est trouvé, par la prière et le silence, en communication intime avec le Saint-Esprit.

Cet événement capital vaut de nous arrêter un moment. La retraite de Neath jette un jour très clair sur la psychologie de l'Evangéliste. Nous y voyons apparaître, grossis et, par conséquent, plus faciles à découvrir et à étudier, les éléments essentiels de sa personnalité. Ces sept jours résument en quelque sorte, au point de vue psychologique, toute la vie d'Evan Roberts.

On était à la fin de février 1905. Le Réveil durait depuis quatre mois, quatre mois de triomphe pour l'Évangéliste, quatre mois pendant lesquels il s'était vu soulevant des loules et il avait pu se croire destiné à soulever le monde ; mais aussi quatre mois d'activité prodigieuse, de meetings répétés deux ou trois fois en 24 heures, de veilles se prolongeant très tard dans la nuit, parfois jusqu'au matin, d'émotions violentes, de crises d'angoisse, « d'agonies d'âme. »

Un pareil orage bouleverse une personnalité et laisse des traces. Le triomphe développe l'ambition, augmente la confiance dans ses propres forces, fait luire à l'imagination toutes sortes de mirages ; d'un autre côté l'organisme ne peut supporter cette tension continue sans dommage, les secousses violentes et répétées ébranlent les nerfs et le cerveau, épuisent l'âme et le corps. De ces facteurs multiples naît un état psycho-physiologique complexe et quasi morbide dont les deux dominantes sont, d'une part, une exaltation du moi et, d'autre part, une diminution d'énergie physique et mentale.

Evan Roberts n'a pu échapper à la loi commune. Sa conscience anesthésiée ne sent pas la fatigue, mais l'épuisement existe et l'équilibre mental a souffert. — Le mieux est de laisser parler les faits.

Le 21 février, au cours d'un meeting tenu à Cwmavon, l'Évangéliste fait preuve d'une extrême nervosité, admonestant l'assistance, arrêtant les chants, interpellant les fidèles directement et personnellement. La nervosité du chef déteint sur l'assemblée. Le rédacteur du *Western Mail* note que le meeting a quelque chose d'étrange. Les groupes semblent suivre des lignes divergentes ; on entend deux ou trois solos à la fois ; le chant est dominé par le bourdonnement de la prière. Tout d'un coup, Evan Roberts déclare qu'il a un terrible « message » à annoncer, et, ne pouvant aller plus loin, il s'agenouille en sanglotant. L'assistance attend avec anxiété. L'Évangéliste se relève et crie : « Il y a une âme perdue ! » Il continue d'une voix entrecoupée de spasmes à expliquer que

cette âme est perdue parce que quelqu'un a désobéi aux suggestions de l'Esprit. Il crie encore : « Trop tard ! trop tard !... Oh ! pardonne ; Seigneur, pardonne ! Oh ! chers amis, il est trop tard, trop tard ; une âme est perdue ! » La congrégation est terrifiée, des gémissements et des lamentations montent de toutes parts ; beaucoup de fidèles sont comme frappés de stupeur, d'autres joignent leurs cris à ceux de l'Évangéliste. Quand celui-ci a repris possession de lui-même, il arrête la prière des fidèles. « Il est trop tard ! trop tard ! » crie-t-il de nouveau sur un ton tragique, « il est délégué de prier pour l'âme perdue. »

Il est difficile de donner à cela un autre nom que celui de délire. En tout cas, c'est une introduction très claire à ce qui va suivre.

Le lendemain, Evan Roberts doit assister à un meeting à Briton-Ferry. La voiture qui doit le conduire est déjà à sa porte. Il refuse d'y monter et charge le Rév. M. D. de l'excuser près de la congrégation. Voici d'ailleurs comment il a lui-même raconté cet événement sensationnel. Je traduis exactement. « Je me disposais à aller au service de Briton-Ferry. J'avais mis mon pardessus, j'avais mes gants à la main et mon chapeau sur ma tête, quand une voix me dit : « N'y allez pas. » J'aurais dû vous dire d'abord que, avant de descendre, tandis que j'étais en train de me laver, une voix m'avait dit en gallois : « N'allez pas à Briton-Ferry. » Et alors, quand je fus descendu, ainsi que je l'ai dit, la voix répéta : « N'y allez pas. » Nous étions tous prêts, et Mr. M. D. était là. Je sentis un poids sur mon âme. Je revins dans ma chambre, m'assis sur une chaise, et je fus contraint de prier pour le salut des âmes. Alors survint une seconde explosion, un poids plus lourd que le premier, et je fus obligé de me mettre à genoux dans une grande agonie d'âme. La voix continuait de dire : « N'allez pas ce soir. » J'essayai de transmettre le message à Mr. M. D., mais je ne pus, et je fus forcé de l'écrire. A peu près au même moment une voix

dît : « Vous devez rester silencieux pendant sept jours. » Un peu plus tard la voix ajouta : « Et maintenant, veillez et ne « prononcez pas un seul mot. » — Evan Roberts crut d'abord que, comme Ezéchiel, il avait la langue collée au palais. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que cet organe avait conservé sa mobilité et il en conclut que Dieu lui imposait en plus du silence, une épreuve d'obéissance. Pendant sept jours, l'Evangéliste ne vit personne sauf une jeune fille, l'apôtre féminin préféré, Mrs. X. Le rôle de cette jeune fille fut celui d'une sorte d'intendante. Elle apportait ses repas à l'Evangéliste et veillait à ce qu'il ne manquât de rien, le tout silencieusement, et sans qu'une seule parole fût proférée. Toutes les communications avaient lieu par écrit.

V

Ainsi commença cette retraite fameuse, d'une façon soudaine et inopinée, imposée en quelque sorte à Evan Roberts qui ne l'a ni prévue ni souhaitée. En s'enfermant dans la solitude et le silence, il n'a pas accompli un acte voulu et réfléchi, il a obéi à un ordre, passivement et sans discuter. C'est bien là, si j'ose m'exprimer ainsi, sa manière habituelle. Le Saint-Esprit commande et il obéit. — Remplaçons l'action du Saint-Esprit par celle du moi subconscient, et de l'explication théologique fantaisiste nous aurons fait une explication psychologique rationnelle.

Les ordres du subconscient sont en apparence illogiques et inexplicables. Ce n'est là qu'une apparence et, quand on dispose de données suffisantes, on arrive assez bien à découvrir les motifs qui dictent ces ordres, en d'autres termes à reconstituer le processus psychique subliminal dont l'ordre est l'aboutissant. C'est le cas ici.

Le premier jour de la retraite, Evan Roberts consentit à

répondre par écrit à quelques questions d'un journaliste, Dans cette interview d'un nouveau genre nous trouvons la phrase suivante : « Quant aux raisons (les raisons qui déterminent sa retraite) je ne puis les dire encore, mais une issue de ce silence est que, si je dois réussir à Liverpool, je dois quitter le Pays de Galles sans argent, même pas avec un penny dans ma bourse. » Cette déclaration, malgré son peu de précision, a une grosse importance pour nous. Nous y voyons nettement apparaître la préoccupation consciente et le déterminant subconscient qui régissent la volonté d'Evan Roberts : étendre sa mission, grandir son rôle. C'est là une manifestation directe, immédiate de cette exaltation du moi que nous notions il y a un instant. Le petit Pays de Galles et le petit peuple gallois ne suffisent plus à son activité. Il lui faut un théâtre plus vaste. Comme les premiers apôtres il rêve de conquérir le monde à Jésus et l'idée lui vient de commencer par Liverpool, la grande cité de l'Ouest. — Il ira à Liverpool effectivement, mais il n'ira pas plus loin (1).

D'autre part nous avons vu que les quatre mois de Réveil écoulés avaient mis les forces de l'Évangéliste à une dure épreuve et déterminé chez lui un état non douteux d'asthénie psychique. L'exaltation du moi et l'asthénie psychique se combinent et de cette combinaison résulte une hyperactivité de l'automatisme mental. C'est l'effet d'une des lois les mieux établies de la psychopathologie. Cette loi est si précise qu'elle pourrait s'exprimer sous une forme mathématique :

(1) La visite d'Evan Roberts à Liverpool eut lieu en mars et avril 1905. Après quelques semaines de repos, il entreprit, en juin, une tournée de meetings dans l'île d'Anglesey. Le succès fut immense. Néanmoins, en juillet, Evan Roberts paraît renoncer à la carrière apostolique et rentrer dans une obscurité dont il n'est plus sorti depuis. On ne le rencontre plus que çà et là dans un meeting où il ne joue, d'ailleurs, qu'un rôle effacé et, comme on le verra un peu plus loin, ses faits et gestes sont tellement ignorés que c'est une heureuse chance de se rencontrer avec lui.

Exaltation du moi + asthénie psychique = hyperactivité de l'automatisme mental.

Nous avons vu l'automatisme mental en pleine activité chez Evan Roberts le 21 février au meeting de Cwmavon. Nous le voyons se donner libre carrière pendant les sept jours que dure la retraite de Neath. Il apparaît dès le début et sous sa forme la plus brutale qui est l'hallucination. C'est une voix matérielle, concrète, qui dit à Evan Roberts : « N'allez pas à Briton Ferry. » C'est encore une voix qui lui dit plus tard : « Vous serez silencieux pendant sept jours. » Les hallucinations auditives se répètent à diverses reprises pendant les sept jours. Cependant c'est généralement sous la forme d'idées simples, non matérialisées en perceptions que l'automatisme se manifeste chez l'Évangéliste. — Quelle que soit la forme prise par l'automatisme, qu'il s'agisse d'idées ou d'hallucinations, le contenu reste le même. Les images qui se présentent à la conscience sont les plus familières au sujet, celles qui cadrent le mieux avec ses tendances, ses goûts, ses préoccupations. C'est encore là l'effet d'une loi bien connue de psychopathologie. Une jeune fille médium ne rêve qu'élégance et vie aristocratique : l'automatisme lui fait incarner Marie-Antoinette et une princesse indoue (1). Evan Roberts rêve d'être un apôtre et de convertir le monde : l'automatisme amène à sa conscience des réminiscences bibliques, il partira pour sa mission sans un penny dans sa bourse, comme les apôtres ; il se renfermera pendant sept jours dans sa maison, comme Ezéchiel et comme Ezéchiel il aura sept jours de silence. Toujours comme le terrible prophète, le bon Evan Roberts compte qu'il aura sa langue collée au palais. Mais sa langue remue très bien et c'est une petite déception dont il se console vite en pensant que Dieu le traite mieux qu'Ezéchiel, puisqu'il lui impose en même temps que le silence un acte d'obéissance. Notons que, si la langue

(1) Mlle Smith, le sujet étudié par M. Flournoy

d'Evan Roberts eût été collée au palais, le phénomène n'aurait eu pour nous rien de déconcertant ; la psychiatrie est habituée à ces paralysies et à ces contractures produites par une idée fixe.

Pendant toute la durée de la retraite le flot d'idées bibliques ne cessera pas de monter du moi subliminal où elles sont emmagasinées à la conscience d'Evan Roberts. Parfois c'est un verset entier qu'une voix récite à son oreille, par exemple ce verset d'Isaïe : « J'ai juré par moi-même, cette parole de justice est sortie de ma bouche, et elle ne sera point vaine. Que tout genou fléchisse devant moi et que toute langue jure par mon nom. » D'autres fois, c'est une simple exclamation : « Je suis Jésus. » Parfois encore la scène change de caractère. Satan prend la place de Dieu et Evan Roberts, comme la plupart des mystiques, lutte contre le malin et déjoue ses ruses. De là des scènes un peu puériles. Je traduis littéralement les notes de l'évangéliste.

Evan Roberts : « Satan est venu, mais il a été mis en fuite ; Satan, le père des mensonges, l'accusateur, loin d'ici, loin d'ici au feu éternel, loin d'ici à la place... la place que jamais rayon de lumière ne traverse, loin d'ici à la place où tu donnes la douleur et où tu souffres la douleur pendant l'éternité ; loin d'ici, retourne vers ceux qui ne connaissent aucune vérité, loin d'ici, assassin, voleur, tu es chassé du ciel (*forfeited*). »

Satan : « Je me moque de tes « loin d'ici. »

Evan Roberts : « Mais tu ne te moques pas de l'autorité de Jésus. Loin d'ici, Satan. »

Satan fut contraint de fuir.

D'autres fois ce sont les circonstances extérieures qui évoquent automatiquement toute une suite d'associations d'idées comme dans la rêverie, ou mieux encore dans l'excitation maniaque. Je traduis encore :

« Thé. » — La théière est vide et je vais « appeler » Annie pour qu'elle me porte d'autre thé. Je m'attendais à cette

question : « Est-elle vide ? » « Oui, elle est vide, car j'ai soif. » Mes pensées sont allées directement vers le Calvaire, où ces mots étrangement terribles furent prononcés : « J'ai soif. » Le créateur de toutes les fontaines du monde disant : « J'ai soif, » etc..., etc..., et les variations continuent sur ce thème pendant une grande page.

Parfois l'Esprit inspire une prière que l'Évangéliste note avec conscience et dont la vertu à ses yeux est telle qu'il ajoute après l'avoir écrite : « Une bénédiction à celui qui lira cela. »

Parfois encore l'Esprit dicte la prière. Je traduis de nouveau :

Le sixième jour de retraite, 6 h. 25 après midi, la voix : « Prends ta plume et écris : — Voilà, je suis le Seigneur, qui t'ai tiré de l'abîme. Je t'ai soutenu jusque là. Lève tes yeux et regarde les champs, et vois, ils sont blancs. Souffrirai-je que tu étendes une table devant mes ennemis ? Parce que je vis, dit le Seigneur, les fenêtres du ciel s'ouvriront et la pluie tombera sur la terre desséchée. Le désert se couvrira de fleurs, et les prairies seront l'habitation des rois. Le sol germera et fleurira dans sa plénitude, le ciel sourira d'en haut sur les richesses cachées de la terre rendant gloire à Dieu. Ouvre ta main et je la remplirai de pouvoir. Ouvre ta bouche et je la remplirai de sagesse. Ouvre ton cœur et je le remplirai d'amour. Regarde vers l'ouest et appelle les milliers d'hommes, vers le sud et dis : « Venez ; » vers le nord et dis : « Approchez. » Regarde vers l'est et dis : « Que le soleil se lève et répande sa chaleur. » Que la vie jaillisse. Que les nations qui ont rejeté mon nom vivent. » Tourne-toi vers les rois et dis : « Inclinez-vous. » Vers les chevaliers : « Soumettez-vous. » Vers les prêtres : « Agissez avec jugement, pitié, miséricorde. » Vous, les mers et royaumes, prêtez l'oreille à ma parole, je suis le Tout-Puissant. Lèverai-je ma verge sur vous ? N'ai-je pas juré par le prophète Isale : « J'ai juré par moi-même, le Verbe est sorti de ma bouche en toute justice et ne revien-

« dra pas, tout genou plicra devant moi et toute langue
« jurera par mon nom. »

Evidemment, au premier abord, cela a de l'allure et, après avoir écrit ces lignes, Evan Roberts a pu se croire Isaïe ou Ezéchiel. Mais en y regardant d'un peu près, on s'aperçoit bientôt que ce morceau n'est qu'une mosaïque dont les éléments sont pris de-ci de-là dans la littérature sacrée. Si je note ce fait, ce n'est certes point que je veuille accuser l'Évangéliste gallois de plagiat. Mais il me paraît intéressant en ce qu'il montre clairement, à mon sens, en quoi l'idéation purement automatique se différencie de l'idéation normale et comment la première est inférieure à la seconde.

Ce que nous avons lu et entendu entre pour une large part dans la formation de nos propres idées. Une pensée parfaitement originale et absolument neuve ne se rencontre guère. « Tout est dit et l'on vient trop tard depuis plus de 7.000 ans qu'il y a des hommes et qui pensent. » Aussi les critiques ont-ils beau jeu, quand l'envie leur prend de déclarer qu'un livre ne contient absolument aucune idée nouvelle. Néanmoins, à l'état normal, un travail se fait dans l'esprit, travail en partie automatique, en partie conscient et dirigé par la réflexion, qui fond ensemble les idées reçues toutes faites du dehors et emmagasinées dans la mémoire, les combine entre elles et avec les impressions laissées par l'expérience personnelle. De cette fusion et de cette combinaison naissent des idées qui, si elles n'ont pas toute l'originalité exigée par les critiques, sont néanmoins nouvelles par certains côtés, par certaines nuances et portent l'estampille de la personnalité où elles sont écloses. Chez Evan Roberts la fusion ne s'est opérée qu'incomplètement, les différentes parties sont seulement soudées entre elles et pas très bien soudées. On voit d'où elles viennent, elles portent encore, à peine dissimulée, leur marque de fabrique.

Je ne puis m'empêcher en lisant ce pastiche, de penser à une autre prière, composée par un homme qui était un

mystique aussi et par surcroît une grande intelligence. Je veux parler du Cantique du Soleil, de François d'Assise, ce chant si pur, si plein de charme et d'originalité. On voit d'emblée toute la différence qui sépare l'esprit qui emmagasine purement et simplement de l'esprit qui élabore et qui crée. Que le lecteur relise lui-même ce morceau, après la prière d'Evan Roberts. Du premier coup d'œil il jugera que, si l'Évangéliste gallois sait la Bible, le Saint d'Assise est un poète.

L'ABBAYE DE NEATH

I

Neath possède deux curiosités : un château et une abbaye. J'ai vu hier le château ou plutôt ce qui resle du château, c'est-à-dire assez peu de chose, l'entrée principale et les deux tours dont elle est flanquée. Aujourd'hui je vais à l'abbaye.

Elle était fort célèbre au temps de l'Angleterre catholique et passait pour la plus remarquable des abbayes du Pays de Galles.

Son prestige dura jusqu'à la Réforme. Le barde Lewis Morganwg chantait encore, vers 1520, ses vitraux de cristal où étincellent les plus splendides couleurs, ses ornements d'or et d'argent, tribut payé par la richesse à la sainteté, ses moines savants et au langage pur et « empyréal », etc... Ce lyrisme est presque de l'oraison funèbre. En effet l'homme qui devait ruiner les couvents, disperser les moines, extirper la foi catholique de l'Angleterre et du Pays de Galles était déjà sur le trône, et moins de trente ans plus tard le « noble monastère » devait être donné par Henri VIII à Sir Richard Williams en récompense de ses services et de sa complaisance.

L'abbaye est à 2 kilomètres de la ville environ. Une route banale bordée de petits cottages y conduit. On l'aperçoit un moment avant d'y accéder, devant soi et un peu sur la gauche : de vraies ruines, certes, où tout semble réduit à des masses informes. On tourne à gauche, on suit un chemin encombré de vieille ferraille, rebut des usines et des voies ferrées, on longe un canal obstrué de péniches à demi coulées et on arrive à l'abbaye. Elle est défendue par une grille.

de fer, témoignage de la sollicitude tardive des pouvoirs publics, qui n'ayant pu protéger le monument cherche à sauver les ruines.

On fait le tour, en quête d'une entrée et on arrive à une porte à deux battants, fermée par un cadenas. On cherche autour de soi un concierge ou un gardien. Personne. Cependant, à droite, laissée en dehors de la grille, une voûte basse conduit à une sorte de caveau, sans autre ouverture pour laisser pénétrer l'air et la lumière qu'une porte étroite. Un énorme feu de charbon qui brûle dans une cheminée répand sur les murs et sur la voûte une clarté fauve. Une misérable table sur laquelle est posée une écuelle ébréchée, une chaise à moitié démolie et, tout au fond, dans la partie la plus obscure, à peine éclairé par la flamme de la cheminée, une sorte de grabat : c'est tout le mobilier. Cela sent à la fois l'autre de la sorcière et la prison du Saint-Office. C'est sans doute dans ce réduit que l'Abbé enlerrait ses moines récalcitrants. Mais l'Abbé et ses moines dorment en paix, le Saint-Office n'intéresse plus que les historiens, et la science a prouvé qu'il n'y avait pas de sorciers. Par élimination j'en viens à conclure que c'est peut-être l'habitation du gardien. Pour en avoir le cœur net, je frappe à la porte. Une voix laible répond quelques mots inintelligibles. Je demande si l'on peut visiter les ruines de l'abbaye. La voix murmure encore quelque chose que je ne comprends pas davantage. Cependant l'aventure commence à paraître étrange. Les lieux prennent un aspect de plus en plus sinistre. Je me demande, en dépit de tout positivisme, si ce caveau n'est pas un sépulchre habité par quelque moine hérétique, relaps et impénitent et si le feu qui brûle est bien un honnête feu de charbon gallois, non quelque émanation du feu d'en bas, de ce feu qui rôtit les pauvres âmes. Je m'en vais tout pensif quand un petit bruit, un appel de la même voix d'agonisant vient frapper mes oreilles. Je me retourne... Cette fois il n'y a plus de doute, le moine est là dans l'embrasure de la porte.

Il a une immense barbe inculte, de petits yeux gris qui brillent sous la voûte sombre et de pauvres jambes vieilles de cinq ou six siècles qui tremblent sous lui et qui ont besoin du secours de deux bâtons. Sa robe blanche s'est transformée en haillons sans forme ni couleur. J'hésite un instant devant cette apparition, puis la curiosité l'emporte et je m'approche. Le moine, qui, par un phénomène inexplicable, parle un anglais très moderne, demande si jé veux visiter l'abbaye. Je réponds : « Oui, mon révérend Père. — Je ne suis pas révérend Père, fait le moine, je suis le concierge. » Tant d'humilité étonne chez un réprouvé... Je prends les clés qu'il me tend et je promets de bien fermer la porte quand je sortirai.

II

J'ouvre et j'entre. Le spectacle est lamentable, grandiose aussi. Les colosses de maçonnerie que l'on apercevait de la route prennent des formes : squelettes de portiques, fragments énormes de tours, pans de murs percés d'élégantes fenêtres rectangulaires, piliers encadrant des tas de pierres, sans doute les débris de la voûte qu'ils supportaient, escaliers à demi écroulés conduisant à des plates-formes sans parapet. Du reste, nulle trace du plan primitif. Tout cela forme un ensemble chaotique. Le temps n'a pu à lui seul accumuler tant de ruines. Il faut que l'homme l'ait aidé. Sans doute, les haines religieuses ont saccagé et démoli la vieille abbaye, le « repaire du papisme. » Sans doute aussi, les paysans sont venus là pendant des siècles chercher des pierres toutes taillées pour construire leurs maisons. Quelle qu'ait été la part de l'homme dans cette œuvre de destruction, la nature la continue. Le lierre recouvre ces énormes masses, des orties, des sureaux, jusqu'à un cerisier poussent dans

les anfractuosités et disjoignent les pierres. La végétation étouffe et désagrège ce qui reste de l'abbaye glorifiée par Lewis Morganwg.

Du côté sud, tout près de la périphérie, on découvre une partie assez bien conservée : c'est une salle basse, dont les voûtes sont supportées par des piliers courts et trapus. On a l'impression que l'architecte a cherché la solidité plus que l'élégance et que, s'il avait une ambition, ce devait être de bâtir pour l'éternité.

Je monte sur une plate-forme d'où l'on découvre toute la campagne environnante. Un brouillard léger commence à tomber. Je m'assieds un moment. Tout près de moi, dans un bouquet d'arbrisseaux, des moineaux piaillent. Un chat gris se promène entre les pierres d'une vieille tour, regardant avec défiance l'intrus qui s'installe sans façon dans son domaine. Peut-être ce chat est-il le propre chat de Monseigneur l'Abbé, le même qui ronronnait doucement devant le feu de la grande cheminée, tandis que Monseigneur somnolait, son bréviaire sur les genoux, digérant pieusement après avoir dit les grâces. Pendant que je fais ces réflexions, le chat monastique me jette un dernier regard hostile et disparaît entre les pierres.

Je regarde autour de moi et j'essaie d'évoquer les riantes prairies et les vertes collines au milieu desquelles Richard et Eléonore de Granville, à l'aurore du xiii^e siècle, fondèrent l'abbaye de Neath. Hélas ! il ne reste rien de la fraîcheur et de la poésie qu'ont chantées les Bardes. Des voies ferrées courent dans toutes les directions, d'énormes bâtiments couvrent le flanc des collines, les cheminées industrielles répandent jour et nuit leur fumée sur la campagne. Tout cela est triste et sale. On se réjouit presque que l'abbaye soit en ruines. Les cloîtres et les clochers n'auraient plus le cadre qui leur convient et l'opposition entre le présent et le passé serait trop criante. Les pauvres moines ne trouveraient plus le calme et la paix si nécessaires au progrès de la vie intérieure. Com-

ment lire avec fruit l'*Imitation*, quand les trains de charbon font trembler les murs de la cellule ? Comment dire les psaumes avec piété, quand les versets ont pour répons les coups de sifflet des machines ? Autant vaudrait chanter matines au fond de l'enfer.

Cependant le brouillard s'épaissit, l'humidité pénètre les vêtements. Il est temps de retourner à Neath. Je sors des ruines, je ferme la grille et je porte la clé au cistercien qui la prend avec un sourire mélancolique. Je me dispose à partir. La figure du cistercien revêt une expression inquiète quise dissipe bien vite quand il me voit tirer quelques pence de mon gousset. Il me dit un aimable *good bye* et nous nous séparons.

Après avoir marché quelques centaines de pas sur la grand' route je jette un dernier regard en arrière et à droite. C'est à peine si l'on peut encore deviner les ruines. Le brouillard enveloppe l'abbaye et les usines d'un commun linceul, — symbole de cet autre linceul que le temps jettera un jour sur le moyen âge mystique et notre siècle industriel, confondus dans le même oubli.

SWANSEA. — L'APOTRE AMÉRICAIN. — LOUGHOR

I

Quelques milles avant d'arriver à Swansea, la ligne traverse une région exclusivement industrielle, je devrais dire une forêt de cheminées. Le sol est nu, d'une nudité complète, sans trace de verdure, sans un arbre et sans un brin d'herbe. Un voyageur m'explique que cette désolation est due aux vapeurs délétères qui s'échappent des usines. L'explication est vraisemblable. Notre civilisation a décidément de bien vilains côtés et par moment on croirait qu'elle porte en elle une malédiction.

Swansea n'est ni beaucoup plus élégant ni beaucoup plus propre que Neath. C'est une grande ville, populeuse et commerçante, qui a eu, un moment, la prétention de supplanter Cardiff et de s'instituer capitale du Pays de Galles.

Je suis descendu dans une maison qui m'est recommandée. Le propriétaire, m'a-t-on assuré, est un converti du Réveil, *a splendid man*, une belle observation à prendre pour moi. De fait les murs de ma chambre sont couverts de versets bibliques, et les jeunes personnes qui servent à table connaissent sur le bout du doigt la liste des chapelles et les heures des services religieux. Mais le parquet de ma chambre n'a pas été balayé depuis quinze jours au moins et les aliments qu'on me sert sont d'une fraîcheur douteuse. Aux observations que je fais le gérant répond : « Vous ne trouverez pas une maison plus chrétienne dans tout Swansea. » C'est possible, mais j'en trouverai peut-être une plus propre et où je pourrai déjeuner sans risquer un empoisonnement. Je m'en vais.

Ce petit fait montre en pleine lumière une des plaies les plus répugnantes de la vie religieuse : l'hypocrisie et l'exploitation du public par la sainteté. Tout a son vilain côté, la science a le pédantisme, la morale et la religion ont l'hypocrisie. Le Réveil ne pouvait échapper à cette loi générale.

II

J'ai assisté ce soir à un meeting religieux tenu par un Revivalist américain sous une tente, au milieu d'un terrain vague.

D'un côté de la tente une estrade et face à l'estrade une série de bancs. L'assistance est assez nombreuse. J'ai l'impression qu'elle est surtout bourgeoise et que l'élément peuple, sans être absent, reste en minorité. Quelques femmes entourent l'apôtre sur l'estrade. On chante un cantique, puis le Revivalist commence une allocution. Un homme curieux, ce Revivalist : grand, légèrement voûté, solide, des mains énormes, des yeux bleus, clairs et hardis. Il est là, sur le bord de l'estrade, dans une attitude énergique. D'un petit geste sec il impose silence à quelques bavards. Sa parole est brève et incisive, sa phrase courte, la phrase d'un homme qui sait le prix du temps. Il apparaît comme un type hybride où il entre à la fois de l'apôtre et de l'aventurier. On se le figure très bien colon dans le Far West ou mineur dans l'Alaska, maniant la pioche et au besoin le revolver. D'ailleurs planter une tente au milieu d'un terrain vague, et y appeler le peuple pour lui prêcher l'Evangile, n'est-ce pas là un procédé d'aventurier autant qu'un acte d'apôtre ? Que l'on ne prenne pas ces réflexions pour une critique. Question de religion à part, cet homme fait l'impression d'une individualité puissante, avec laquelle il faut compter. Si l'Amérique possède

beaucoup de citoyens de cette trempe, j'allais dire de cette poigne, ses prétentions à l'empire du monde sont peut-être, dans une certaine mesure, justifiées.

Le sermon, ou plutôt l'exhortation, car l'Américain se défend d'être un prêtre et d'agir en prêtre, ne dure que quelques minutes. C'est pratique et sévère. Il faut songer au salut, si l'on ne veut pas aller en enfer. Le diable rôde constamment autour de nous et n'attend que le moment propice pour nous saisir dans ses griffes. Nous ne pouvons espérer être sauvés que par la grâce de Jésus-Christ. — Une jeune lady, élégante, d'allures distinguées, s'avance sur l'estrade et lit la parabole de l'enfant prodigue. La voix est charmante, la diction claire, s'harmonisant avec le touchant récit de l'Ecriture. C'est la lectrice qui convient à ce délicieux chapitre de l'Evangile. La lecture terminée, elle interprète la parabole. Son allocution est claire et bien ordonnée, si claire et si bien ordonnée que malgré soi on songe à une laborieuse préparation. L'assistance écoute avec attention, approuve par de petits soupirs discrets, par des exclamations à demi étouffées. Tout cela est correct, décent et de bon ton. Seuls un vieil ivrogne converti et un pauvre nègre, simple de cœur et d'esprit, poussent de temps à autre des *Hallelujahs* frénétiques. On sent qu'ils détonnent dans ce milieu, qu'ils ne sont pas faits pour cette assemblée « respectable, » que leur place serait plutôt à l'Armée du Salut. Au bout d'un moment le nègre se lève, interrompt la prédicatrice pour dire : « Bonsoir tout le monde, il faut que je rentre chez moi. » Tous les yeux se tournent vers lui. Il y a un moment de stupeur. Le nègre, croyant que son départ attriste l'assemblée, ajoute, en manière de consolation : « Mais je reviendrai. » La jeune fille le regarde avec son plus beau sourire. Il sort et le sermon reprend. On chante quelques cantiques. On attend des conversions qui ne viennent pas. Enfin deux pauvres femmes s'avancent et vont s'agenouiller près de la plate-forme. Chacune d'elles est

escortée par une jeune fille bien mise qui l'exhorte affectueusement. L'assemblée entonne un cantique d'action de grâces. La soirée est bonne : deux brebis égarées ramenées au bercail. Mais je ne sais pourquoi cela est trop bien ordonné, on sent qu'il y a là une vraie cérémonie et presque l'accomplissement d'un rite. Le missionnaire a beau protester qu'il n'est pas un prêtre, sa tente a quelque chose du temple.

III

Nul n'est prophète en son pays, dit le proverbe. Ici, il semble que la sagesse des nations soit en défaut. Evan Roberts a été, sinon prophète, au moins apôtre dans sa patrie. C'est à Loughor même que le Réveil a commencé. Les premiers et les plus ardents promoteurs du mouvement ont été des compagnons d'enfance d'Evan Roberts. Nulle part l'enthousiasme ne s'éleva plus haut : ouvriers des fonderies et mineurs se précipitaient vers les chapelles en vêtements de travail ; les boutiquiers fermaient leurs magasins une heure plus tôt que de coutume pour trouver des places dans les sanctuaires ; les meetings se prolongeaient jusqu'à 4 et 5 heures du matin. Aujourd'hui encore, quand on parle d'Evan Roberts à un habitant de Loughor ses yeux brillent et son amour-propre de clocher est évidemment flatté.

Mais il faut reconnaître que ce triomphe n'a pas été sans rencontrer d'opposition et que si, tout bien compté, Loughor a fait honorablement sa partie dans le concert mystique, il n'a pas été sans jeter aussi quelques notes discordantes.

De tout temps, les chefs des Eglises régulièrement constituées ont eu, à l'égard des mystiques, une certaine méfiance. L'Eglise catholique, la plus ancienne, la plus solide et la plus

administrative de toutes. a toujours considéré le mysticisme avec inquiétude, comme un arbre à tendances envahissantes et dangereuses, qui ne doit être cultivé qu'à l'ombre des cloîtres et sous une surveillance constante.

Cette méfiance est en partie justifiée. Comme toute institution quelle qu'elle soit, une Eglise ne peut vivre que si elle est organisée, si elle est conduite par un état-major hiérarchisé et discipliné. Les Eglises non-conformistes, malgré leur caractère démocratique, n'échappent pas à cette loi. Or, tout mouvement mystique, par son caractère enthousiaste et spontané, est à un degré quelconque révolutionnaire. Il tend à détruire l'organisation, à bouleverser la hiérarchie. Il est, en un mot, nettement antisacerdotal et cherche à entraîner la collectivité religieuse hors de ses voies normales. N'oublions pas que les lois normales de l'évolution religieuse ont été quelquefois les voies du bon sens. On a le droit de porter aux Cathares du moyen âge beaucoup de sympathie et d'avoir pour eux beaucoup de pitié, mais on peut se demander ce que le monde serait devenu, si la main de fer d'Innocent III et de ses successeurs n'était venue mettre un terme à leurs doctrines empreintes d'un idéalisme sublime, je le veux bien, mais, en fait, profondément antisociales.

La forme quasi anarchiste des meetings revivalists où l'autorité pastorale ne comptait presque pour rien, le caractère à demi morbide de l'excitation qui s'y manifestait, le danger de ces réunions se terminant tard dans la nuit, jeunes gens et jeunes filles sortant de là dans un état d'exaltation nerveuse malsaine, livrés à eux-mêmes, ayant à parcourir parfois plusieurs milles pour rentrer chez eux : tout cela effraya quelques pasteurs.

L'un d'eux, un vieillard qui avait passé sa vie à prêcher la pondération et la morale jeta ouvertement le gant et plusieurs fois de suite adressa à ses ouailles de vertes admonestations. Ce qui devait arriver, arriva. Le Réveil avait, en quelques semaines, embrasé toute la contrée. Les promoteurs avaient

pour eux le succès, c'est-à-dire la meilleure des armes. Ils continuèrent leurs meetings, accusèrent le pasteur d'impiété envers l'Esprit-Saint, le traillèrent presque d'Antéchrist et le malheureux, voyant la partie perdue, démissionna.

IV

Cette querelle d'église serait assez indifférente pour nous, si elle n'appelait notre attention sur une question délicate : qu'y avait-il de fondé dans les préoccupations d'ordre moral mentionnées plus haut ? Cette exaltation nerveuse, cette promiscuité nocturne des deux sexes au sortir des meetings constituaient-elles un danger réel ? Il faut avouer qu'il est assez difficile de donner une réponse précise.

Bien entendu les Revivalists enthousiastes traitent ces préoccupations de sacrilèges. Comment voulez-vous que le souffle du Saint-Esprit qui est partout puisse engendrer le péché ? Tout le monde n'est pas aussi optimiste. Un médecin, qui est en même temps un psychologue et un sociologue, m'a dit en propres termes qu'il ne serait pas surpris si les statistiques montraient plus tard comme suite au Réveil une augmentation dans le nombre des naissances illégitimes. Il fonde son opinion sur les raisons suivantes. L'émotion religieuse et l'excitation sexuelle sont, tout le monde est d'accord sur ce point, intimement associées. Il y a dans les autobiographies des saints tels passages qui pourraient s'appliquer indifféremment à l'amour mystique ou à l'amour sexuel. Donc, rien d'étonnant à ce que, les circonstances aidant, une forme de passion se transforme en l'autre. Mais il y a plus. Certains caractères du présent Réveil auraient dû ouvrir les yeux des moins clairvoyants et suffirent à justifier les conseils de prudence et de modération.

Tout d'abord ce Réveil est un Réveil de jeunes gens. La plupart des participants étaient à un âge où l'intensité de

la vie affective affaiblit le contrôle de la volonté et fait de l'individu le jouet de l'impression présente. D'autre part, ce Réveil a laissé à peu près constamment dans l'ombre le côté terrifiant du christianisme; il a été un Réveil joyeux, faisant appel à l'amour beaucoup plus qu'à la crainte. Evan Roberts a dit lui-même : « Ne parlez pas aux hommes de l'enfer et des châtiments futurs... Parlez-leur de l'amour de Christ, et si son amour ne peut les forcer à mener une vie meilleure, rien d'autre ne les y forcera. » En principe cette tendance est peut-être excellente, mais, en fait, l'oubli de toute sanction est un danger. L'âme privée de son frein le plus efficace s'abandonne sur la pente glissante qui mène de l'amour divin à l'amour charnel. Enfin ce Réveil a été non un Réveil de sermons qui font réfléchir, mais un Réveil de prières ardentes et surtout de chant passionné. Or la musique, si elle est un moyen puissant de développer le sentiment mystique est aussi un moyen d'exalter les sentiments purement humains; l'émotion qu'elle fait naître peut se tromper d'objet et s'adresser à la créature au lieu d'aller au Créateur. — Je ne m'attarderai pas à discuter ces raisons; il est manifeste que chacune d'elles a sa valeur. Malheureusement, je le répète, nous manquons pour asseoir définitivement notre opinion de données positives. On ne saurait considérer comme telles une ou deux expériences particulièrement tristes que l'on se raconte à l'oreille. Rien ne prouve que la vertu qui a sombré à la suite d'un meeting aurait résisté à des entraînements de nature plus vulgaire et que la morale aurait été plus respectée si Evan Roberts n'avait pas prêché.

V

Comme tous ceux qui viennent à Loughor je fais un petit pèlerinage à la maison d'Evan Roberts. Le chemin est assez

compliqué et plusieurs fois je dois me renseigner. Parmi les personnes auxquelles je m'adresse il y a une bonne vieille bien amusante. Elle parle assez mal l'anglais, ce qui ne l'empêche pas d'être bavarde et curieuse. Elle me demande d'où je viens, s'il y a du charbon dans mon pays et si les mineurs prient dans la mine, si le Réveil fait beaucoup de conversions. Je la satisfais de mon mieux et je finis par obtenir qu'elle m'indique ma route, ce qu'elle fait avec beaucoup de complaisance, heureuse, dit-elle, de me rendre service, parce que, quand on va chez Evan Roberts, on ne peut être qu'un bon chrétien.

La maison d'Evan Roberts est fort joliment située. Passant au-dessus d'une ligne de chemin de fer, l'œil découvre à une petite distance l'estuaire de la rivière Loughor. A marée basse on dirait une plaine de sable; mais à marée haute c'est un véritable lac. La campagne est verte tout alentour et au fond de riantes collines ferment l'horizon. Il n'y a pas de voisins immédiats, la maison est isolée loin du village. Un poète ou un philosophe seraient ici aussi bien à leur place qu'un évangéliste.

Le *parlor* où l'on me fait entrer est propre et confortable. Les murs sont tapissés de portraits de l'apôtre. Il y a une bibliothèque composée surtout de livres religieux gallois et anglais. Mrs. Roberts qui me reçoit est une personne d'âge mûr; le regard est clair, la physionomie calme et posée, sans rien de mystique ni d'ascétique. Elle m'apprend que son fils est absent. Il se repose dans une famille anglaise. Il reviendra bientôt et j'aurai sans doute l'occasion de le voir. Est-il besoin d'ajouter que Mrs. Roberts a une foi absolue dans la mission de son cher Evan? Cette mission lui vient de Dieu lui-même. C'est le Saint-Esprit qui parle par sa bouche. La meilleure preuve ce sont les étonnantes conversions que sa parole a produites et Mrs. Roberts me cite plusieurs exemples très curieux en effet. Je n'en rapporterai qu'un. Un buveur notoire ayant assisté à un meeting

d'Evan Roberts ne se sent pas tout d'abord ébranlé. « Mais le Saint-Esprit travaille silencieusement dans son âme. » Le lendemain, il achète, selon son habitude, une bouteille de bière. Quand il veut la porter à ses lèvres une force invincible l'arrête, il ne peut pas. Frappé de ce miracle, il jette la bouteille au loin. Depuis il est d'une sobriété parfaite. Je fais une allusion discrète à la mauvaise humeur de certains ministres contre le Réveil. Mrs. Roberts, d'un ton sec, me déclare que son fils a sa voie tracée par Dieu et qu'il n'a pas besoin de s'occuper des ministres. — Cependant l'heure s'avance. Je quitte le cottage, je jette un dernier coup d'œil sur le joli paysage et je retourne à la gare.

L'ASILE D'ALIÉNÉS

INFLUENCE DU RÉVEIL SUR LA SANTÉ PSYCHIQUE DE LA POPULATION

I

L'asile d'aliénés du Clamorgan est à quelques kilomètres de Bridgend. Je désire le visiter, un peu par curiosité de spécialiste, beaucoup parce que je compte y trouver des renseignements sur le Réveil. Il est impossible en effet qu'un mouvement mystique de cette envergure n'ait pas influé sur la santé mentale du pays, que le contre-coup de tant d'exaltation ne se soit pas fait sentir dans l'asile d'aliénés.

Le superintendant (directeur) de l'asile de Bridgend est un Ecossais, grand, mince, blond au physique; correct, froid, méthodique au moral. Ce doit être un administrateur excellent. D'ailleurs sa tâche est lourde. L'établissement dont il supporte à lui seul toute la responsabilité administrative et médicale ne compte pas moins de 1.800 malades.

C'est, en tout cas, un homme instruit et un causeur intéressant. Il a suivi de près le mouvement revivalist et il l'apprécie en médecin et en sociologue. Il reconnaît qu'il en est résulté du bien : les crimes et délits sont certainement moins nombreux et, ce qui nous intéresse plus particulièrement, l'alcoolisme a diminué dans de notables proportions. Mais le mysticisme est une arme à double tranchant. Il existe une catégorie assez nombreuse d'esprits instables, chez lesquels toute émotion violente tend à rompre l'équi-

libre mental et que l'exaltation religieuse notamment jette dans la folie. Si les psychoses d'origine alcoolique ont été moins nombreuses à la suite du Réveil, les psychoses d'origine religieuse ont subi une augmentation qui ne doit pas passer inaperçue. Le Dr S. me donne quelques chiffres, j'y reviendrai.

J'apprends que le comté de Clamorgan est un des comtés où il y a à la fois le plus d'alcoolisme et de crimes et le moins de maladies mentales, tandis que le comté de Hereford, l'un de ceux où l'on boit le moins et où les crimes sont le moins nombreux est au contraire un de ceux qui fournissent le pourcentage le plus considérable d'aliénés.

« Voilà, dis-je au Dr S., un fait bien paradoxal et qui tend à ruiner toutes nos idées sur les rapports de l'alcoolisme, du crime et de la folie. Je ne puis croire cependant que l'alcoolisme soit un immunisant contre les maladies mentales.

— Nullement, répond le Dr S. Le paradoxe n'est qu'apparent et tout s'explique. Le Clamorgan est un comté minier et industriel; les gages y oscillent autour de 30 sh. par semaine; le pays est riche et la vie est large. La prospérité entraîne après elle les deux fléaux qui lui sont intimement associés : le crime et l'alcoolisme, l'alcoolisme étant lui-même un facteur de criminalité. Le comté de Hereford, au contraire, est un comté exclusivement agricole et pauvre. Les ouvriers gagnent environ 18 sh. par semaine. On devine ce qui se passe. La majorité des hommes physiquement et psychiquement valides du comté pauvre émigrent dans le comté où les salaires sont plus élevés. Le Clamorgan draine à son profit les meilleurs éléments des populations voisines. Beaucoup des immigrés s'alcoolisent, c'est vrai, mais ce n'est guère à la première génération d'alcooliques que le cerveau se détraque. En tout cas, pour qu'une psychose alcoolique se déclare, il faut une prédisposition morbide. Les solides gail-lards qui nous arrivent de partout ne l'ont pas encore. C'est tout le contraire qui se passe en Hereford, les meilleurs

éléments s'en vont, ceux qui restent et qui renouvellent la population sont les moins bons (en général, bien entendu); la race s'appauvrit et devient moins saine. Les prédispositions morbides s'accroissent encore de ce fait que le pays n'ayant pas d'immigrants, les habitants sont obligés de se marier entre eux et que la race ne reçoit pas de sang nouveau. Or vous savez que la consanguinité multiplie les tares déjà existantes.»

En somme le comté de Clamorgan occupe au point de vue sanitaire une situation exceptionnelle et il présente toutes les conditions requises pour avoir une population splendide. Et de fait, au point de vue de l'aliénation mentale, le seul qui m'intéresse directement, la proportion des aliénés relativement à la population globale est inférieure à la moyenne pour l'Angleterre en général. Malheureusement cette situation privilégiée, le Clamorgan est en train de la perdre progressivement. Chaque année le chiffre des aliénés augmente et le jour n'est peut être pas loin où la proportion des maladies mentales sera la même que dans le reste de l'Angleterre.

Le D^r S. obligé de s'absenter me remet entre les mains de ses assistants qui me montrent l'asile. Là comme partout le sens pratique de l'Anglais apparaît. J'ignore si les aliénistes anglais épiloguent aussi agréablement que leurs confrères français sur la Dégénérescence mentale et autres questions de psychiatrie transcendante. Le temps m'a manqué pour faire cette vérification que je juge d'ailleurs sans intérêt. Mais ce que j'ai pu constater, c'est que les malades habitent dans des locaux propres, gais, dont les murs sont tapissés de jolies gravures et tous les coins ornés de plantes vertes; qu'ils ont tennis, cricket et foot-ball; que les agités sont traités sans camisole de force ni autres engins abominables légués par des traditions barbares; que l'on s'efforce en un mot de leur rendre le home obligatoire imposé par la société le moins triste et le plus confortable possible.

II

Une pluie torrentielle me retient à l'hôtel. C'est une occasion de classer et de comparer les documents que j'ai recueillis à Bridgend et ailleurs relativement à l'influence du Réveil sur la santé intellectuelle et morale des populations « revivâlisées. » Le travail n'est pas amusant, mais c'est le seul moyen d'y voir clair.

Tout d'abord au point de vue de l'aliénation mentale, j'ai donné précédemment l'opinion du D^r S. Cette opinion est fondée non pas seulement sur des impressions, mais sur des chiffres. Les voici :

Le nombre des psychoses alcooliques admises à l'asile de Bridgend était de 71 (54 hommes et 17 femmes) en 1904 et de 42 seulement (33 hommes et 9 femmes) en 1905.

L'alcool a donc fait au point de vue de l'aliénation mentale 29 victimes de moins en 1905 qu'en 1904. Cependant la diminution n'a pas été aussi sensible que ces chiffres paraissent l'indiquer, car, par suite de diverses circonstances dans lesquelles je n'ai pas à entrer, le nombre total des admissions à l'asile de Bridgend a été en 1905 inférieur d'un quart environ au nombre des admissions en 1904. Si nous voulons avoir des données exactes il faut tenir compte de ce fait et comparer non des chiffres absolus, mais le pourcentage des psychoses alcooliques relativement au nombre total des admissions. Cette comparaison nous montre que ce pourcentage était :

16 % en 1904,
et 12 % en 1905.

La différence est encore sensible. Un point est donc abso-

lument acquis : le Réveil a fait baisser le chiffre des psychoses alcooliques.

Par contre nous avons vu que le nombre des psychoses par exaltation religieuse s'était accru.

Ce nombre était de 5 (4 hommes et 1 femme en 1904) et de 21 (14 hommes et 7 femmes en 1905). Si nous faisons le même calcul que pour les psychoses d'origine alcoolique, nous voyons que le pourcentage des psychoses d'origine religieuse était

1 % en 1904,

6 % en 1905.

On voit que l'augmentation est notable (1).

En somme, à considérer l'aliénation mentale dans son ensemble, les résultats du Réveil n'ont pas toujours été également heureux. Cependant, si l'on prend un critérium quantitatif, si l'on considère le nombre absolu de ceux que le Réveil a sauvés de la folie alcoolique et le nombre absolu de ceux que le Réveil a jetés dans la folie mystique, la société y trouve son bénéfice. « Il vaut mieux, disait quelqu'un, qu'un homme devienne fou par la religion que cent par l'alcool. »

III

Passons à l'ivrognerie, manifestation de l'acoolisme relevant non de l'asile, mais du poste de police. Ici l'influence du Réveil a été incontestablement favorable.

(1) Parmi les victimes de l'exaltation religieuse, quelqu'un me citait le cas d'un jeune étudiant dont la santé psychique s'est trouvée gravement et, selon toute vraisemblance, définitivement compromise, à la suite d'une série de meetings revivalists.

Si nous prenons comme exemple le district de Bridgend, nous voyons que pendant l'année 1904 jusqu'à la seconde quinzaine de novembre, époque où le Réveil a commencé, la moyenne des cas d'ivrognerie relevés par la police était de 18 par semaine. La première semaine de novembre est représentée elle-même par 19 cas. La troisième semaine, ce chiffre tombait à 8 et pendant plusieurs mois il a oscillé entre 8 et 10.

Un fait peut-être encore plus frappant. Pendant les fêtes de Noël il était constant jusque là que l'ivrognerie augmentât dans des proportions colossales. Or, pendant les trois jours que durèrent les fêtes de Noël 1904, alors que le Réveil était en pleine activité, la police n'eut pas à arrêter un seul ivrogne.

Si maintenant nous prenons non plus un district isolé, mais l'ensemble du comté de Clamorgan (non compris les trois villes Cardiff, Swansea et Neath, qui forment des circonscriptions judiciaires indépendantes), nous voyons que l'ivresse paraît avoir également subi une diminution sous l'influence du Réveil. Voici les chiffres :

Cas d'ivresse relevés par la police :

1903	10.881
1904	10.686
1905	8.422

La légère diminution constatée en 1904 tient peut-être aux six semaines de Réveil qui ont marqué la fin de cette année. En tout cas la différence entre 1904 et 1905 est sensible.

Cette diminution de l'ivrognerie trouve sa répercussion dans la vente et dans la production de l'alcool. A Pontycymmer le chiffre d'affaires d'un cabaret tomba de 40 livres sterling par soirée à 4. Dans une localité où Evan

Roberts avait prêché, un débit de boissons ayant été mis en vente, sa valeur se trouva diminuée de plus d'un tiers. Une brasserie du Clamorgan qui, avant le Réveil, brassait quatre fois par semaine, en fut réduite à brasser une fois tous les quinze jours. A l'heure de la fermeture légale on voyait le soir sortir de tel cabaret 300 personnes environ. Le Réveil commencé, ce chiffre se réduisait à 6, etc... Tous ces faits sont évidemment significatifs.

Chose curieuse ! Il semble que cette action salutaire du Réveil sur l'alcoolisme et l'ivrognerie soit dans une certaine mesure *spécifique*. En effet, si au lieu de l'ivrognerie, nous considérons les autres délits d'importance secondaire, jugés sommairement, c'est-à-dire n'ayant pas été portés devant la cour d'assises (rixes, adulation d'aliments, prostitution, etc.), nous voyons que leur nombre n'a que peu varié sous l'influence du Réveil : 12.075 en 1905 contre 12.950 en 1904, soit une diminution de 6 %, environ, au lieu d'une diminution de 21 %, pour l'ivrognerie.

Il convient de faire remarquer que cette action spécifique du Réveil sur l'ivrognerie ne s'est pas étendue uniformément à toute la région et de rappeler que les chiffres donnés à l'instant pour le comté de Clamorgan ne comprennent que la population des campagnes et des petites villes. Les deux grandes villes Cardiff et Swansea en sont exclues. Elles forment chacune un district indépendant (1). Or, si nous prenons les statistiques qui les concernent individuellement, nous voyons que les résultats sont loin d'être aussi brillants que pour le reste du Clamorgan. Voici d'ailleurs les chiffres :

(1) La petite ville de Neath (13.720 h.) qui forme également une circonscription judiciaire indépendante a présenté une diminution de l'ivrognerie sensiblement égale à celle que nous avons constatée pour le Clamorgan proprement dit : 311 cas en 1905 contre 405 en 1904, soit une diminution de 23 %.

Cas d'ivresse relevés par la police :

	1904	1905
<i>Sirransea</i>	1.027	1.014
<i>Cardiff</i>	213	244

Une conséquence fort nette se dégage de ces diverses statistiques. L'influence moralisatrice du Réveil, considérable dans les campagnes et dans les localités d'importance secondaire, a été nulle dans les grands centres. C'est là un point intéressant sur lequel j'aurai sans doute l'occasion de revenir.

Cette influence moralisatrice, même dans la sphère restreinte où elle s'est exercée, sera-t-elle durable? Sommes-nous en présence d'une modification profonde et permanente de la moralité publique, ou la transformation que nous montrent les statistiques n'est-elle que le résultat éphémère d'un engouement passager? Grave question et bien embarrassante. Il ne faut pas essayer de la trancher par le témoignage de l'opinion publique, car celle-ci est trop variable. Entre les enthousiastes qui croient l'humanité définitivement engagée dans la voie de la perfection et les sceptiques qui prétendent que l'effet du Réveil n'a pas duré plus de quelques semaines, que la moralité publique est descendue au même niveau qu'avant et qu'on boit tout autant qu'autrefois, il y a place pour tous les intermédiaires. Qui a raison? Il est impossible de le dire. En tout cas, on ne trouve d'aucun côté des arguments décisifs, entraînant la conviction. Les enthousiastes se trompent très certainement, les sceptiques exagèrent peut-être.

Il faut donc se faire une opinion soi-même, d'après ses propres impressions. Les impressions que l'on reçoit d'un milieu aussi complexe sont forcément un peu confuses et comportent une infinité de nuances difficiles à fixer. Pourtant, de tout ce que j'ai pu observer, deux faits me paraissent se dégager assez nettement.

Le premier est relatif à l'alcoolisme. Sans nier que la situation se soit améliorée depuis le Réveil, on doit reconnaître qu'elle paraît assez grave.

J'ai rencontré dans les rues pas mal d'ivrognes; j'ai vu dans les gares et dans les compartiments de chemin de fer des malheureux avaler coup sur coup de formidables rasades de bière ou vider d'un trait d'énormes flacons de whisky; j'ai trouvé la plupart des cabarets où je suis entré fort bien achalandés et le cabaretier généralement satisfait de ses affaires. Il semble en un mot que, en dépit du Réveil, l'alcool ait encore de beaux jours.

Le second fait dont j'ai été frappé et qui est en quelque sorte la contre-partie du précédent, c'est la place considérable que le Réveil tient encore dans l'esprit du peuple. Quand vous êtes avec un Gallois, vous n'avez pas besoin de chercher longtemps un sujet de conversation. Parlez-lui du Réveil et immédiatement il devient d'une loquacité intarissable. Il vous décrit des meetings, vous raconte des conversions, tout cela vu à travers son imagination celtique. Vous êtes bientôt de ses amis, car vous vous intéressez au Réveil, qui est encore pour lui le grand événement national de l'époque actuelle et la preuve que Dieu est toujours avec les Kimris... Cet enthousiasme persistant est un gage que les effets moraux du grand mouvement mystique dureront encore et que, si, comme je crois l'avoir constaté, il y a encore beaucoup de mal à détruire, le bien qui s'est édifié sur le Réveil sera peut-être moins éphémère qu'on aurait pu le supposer et peut-être même continuera à s'accroître pendant quelque temps (1). — Quant à croire que cet heureux

(1) Il semble bien que l'amélioration morale due au Réveil soit encore en voie d'accroissement. En effet, j'ai pu me procurer, grâce à l'obligeance de M. le professeur Barbier (de Cardiff), les chiffres relatifs à l'ivresse dans le comté de Glamorgan pour 1906. Le nombre de cas relevés par la police est de 5.673, soit 2.749 de moins que pour 1905. C'est évidemment très beau. Cependant, au risque de

effet du Réveil sur les mœurs durera indéfiniment, c'est une pure utopie. Sans doute, il est toujours imprudent de préjuger de l'avenir. Mais on doit tout au moins s'instruire aux leçons du passé. Or, le passé nous montre les Réveils s'échelonnant tout le long de l'histoire du Pays de Galles, chacun portant en lui les mêmes espérances et laissant après lui les mêmes déceptions. Un Réveil éclate, l'enthousiasme est débordant, les conversions se multiplient, on chante victoire. Puis peu à peu le feu s'éteint, le jeu et le cabaret reprennent leur ancienne place. Quelques années après, la situation religieuse et morale apparaît de nouveau comme désespérée et il n'y a plus de salut que dans un nouveau Réveil. Prenez l'histoire religieuse du Pays de Galles et vous verrez que, pour employer un mot fameux, ce n'est qu'une longue suite de *faillites* revivalistes. — Le simple bon sens nous dit que le Réveil actuel n'échappera pas à la loi commune.

Dès maintenant un fait est certain, reconnu par tous les hommes de bonne foi et de jugement sain, c'est que parmi les convertis du Réveil il y a eu des relaps et en quantité non négligeable.

Les rechutes se produisent au bout d'un temps variable, quelquefois très vite, après un mois ou deux de conduite normale, souvent plus tard. Leur mécanisme est également différent suivant les cas.

C'est surtout quand il s'agit d'alcoolisme que le mode de rechute est bien mis en lumière.

Il y a tout d'abord l'individu éminemment suggestionnable

faire preuve d'un scepticisme paradoxal, je ne voudrais pas affirmer que cette diminution considérable doive être tout entière attribuée au Réveil. Il ne faut pas oublier que, dans le Pays de Galles, comme dans le reste du Royaume-Uni, existent des sociétés d'abstinence bien antérieures au Réveil et qui ont survécu au mouvement mystique. Il est probable que la diminution de l'ivrognerie que nous venons de constater est, au moins en partie, leur œuvre.

et impulsif qui, se trouvant par hasard à un meeting, se convertit dans une crise émotive, puis, obligé par les circonstances, quitte le pays et échappe à l'influence du mouvement : le cas s'est produit assez souvent à Cardiff, nous l'avons vu, pour des marins. Nous ne pouvons guère savoir ce qu'il advient de ces conversions, mais il est probable que 99 fois sur 100 il n'en reste rien.

Il y a ensuite l'individu qui, vivant dans le pays, reste en contact avec le mouvement religieux, mais, d'humeur changeante, se lasse bientôt, cesse de fréquenter les meetings, retourne un beau jour au cabaret et retombe d'un seul coup. Le cas est assez fréquent.

Il y a enfin l'individu qui, bien que de volonté débile, raisonne, cherche à lutter et, finalement, après des alternatives de victoires et de défaites, retombe définitivement dans l'ivrognerie. Voici un exemple qui m'a été donné par une jeune femme qui a été une Revivalist enthousiaste et qui me parait être une bonne observatrice. Un charpentier, excellent ouvrier, mais alcoolique renforcé, dont la famille se trouve, par suite de son intempérance, réduite à la dernière misère, est converti le mercredi avant Noël 1904. Le jour de Noël, un ami lui envoie une bouteille de bière. Il la refuse. Il n'a pas de travail depuis longtemps. On lui en offre dans une brasserie. Il ne l'accepte pas, parce qu'il y a trop de tentations. Il passe son jour de Noël sans être ivre, c'est peut-être la première fois depuis 20 ans. Enfin on lui trouve de l'ouvrage. Tout va très bien pendant 6 mois. Il est sobre, l'aisance revient à son home. Mais un beau jour il retourne au cabaret et s'enivre. Pris de remords, il fait amende honorable, reste plusieurs semaines sans boire, puis retombe encore et ainsi de suite, jusqu'à ce que, les libations se répétant à intervalles de plus en plus rapprochés, il redevienne un véritable ivrogne et soit expulsé de sa congrégation. Actuellement il s'enivre à peu près quotidiennement. De temps à autre cependant le remords reparait, il esquisse un semblant de conversion,

mais sans résultat. En somme il est revenu, étapes par étapes, à ce qu'il était avant le Réveil.

Ces cas ne sont pas rares. Faut-il en conclure que le Réveil a été stérile ? Non certes. D'abord il reste un certain nombre de conversions durables. D'autre part ces conversions transitoires elle-mêmes ont leur prix. Six mois de santé physique et morale et de bonheur familial sont quelque chose. M. William Stead, le célèbre journaliste londonien, va même plus loin : « Si, dit-il, un ivrogne est resté pendant 15 jours sans se griser et sans battre sa femme, il faut déjà rendre grâce à Dieu. »

QUATRIÈME PARTIE

LA VALLÉE DE LA RHONDDA

TREORKY

UN SERVICE RELIGIEUX GALLOIS

LE « HWYL » GALLOIS

I

Après une courte visite à quelques localités du littoral, je remonte vers la vallée de la Rhondda, dont les agglomérations minières, Treorky, Porth, Ferndale, ont constitué d'ardents foyers de Revivalisme et où j'espère continuer la riche moisson de faits commencée dans la vallée de la Taff. Le train longe l'Avon, une petite rivière tributaire de la baie de Swansea et presque à sec à cette époque de l'année. La vallée est étroite, enserrée de chaque côté par une file de grandes collines nues dont la teinte varie du roux sale au noir charbonneux. Ça et là la pente est rayée d'une ligne verte sinueuse. De près l'œil découvre une crevasse au fond de laquelle coule un mince ruisseau et dont les parois sont tapissées d'un peu d'herbe et de quelques chênes rabougris : juste assez de végétation pour faire ressortir l'aridité universelle. C'est triste et désolé, d'une tristesse sans poésie et d'une désolation sans grandeur. La civilisation est venue plaquer ce qu'elle a de

plus laid sur ce que la nature a de moins sympathique. Tous les deux ou trois kilomètres on rencontre des voies de garage encombrées de trains de charbon. Des puits de mine dressent leurs cheminées énormes ; des montagnes descories et de débris de toute sorte leur font un cadre approprié. Les villages Cwmavon, Cymer, Abergwynfy ne sont que de vastes cités ouvrières, alignant leurs files monotones de maisonnettes toutes pareilles. Un long tunnel nous conduit dans la vallée de la Rhondda. Quelques genêts en fleur qui tapissent la tranchée nous font espérer un peu plus de végétation et une campagne plus riante. Vain espoir. Ce sourire de la nature s'efface bientôt. La vallée de la Rhondda est aussi aride et aussi nue que celle de l'Avon.

Il y a un peu plus d'un demi-siècle ces régions étaient presque désertes. De loin en loin le voyageur rencontrait une petite ferme, quelque troupeau de moutons paissant l'herbe rare et courte. Les appels des pâtres et les aboiements des chiens troublaient seuls la solitude. Le silence et la paix étaient les charmes de cette région pauvre et déserte. Les vallées se sont peuplées, les mines se sont creusées, les lignes de chemin de fer se sont construites. La richesse est venue, mais le calme est parti et la nudité s'est changée en laideur.

Nous arrivons enfin à Treorky. Un orage s'est amassé sur la vallée. Les nuages livides et les grondements du tonnerre décuplés par les échos relèvent d'une note tragique ce que l'endroit a de tristesse banale. Je ne sais où loger. Un employé de la gare me conseille la maison de Mrs. N., une sorte de pension de famille qui reçoit les voyageurs. On y est, me dit-il, très bien. Confiant dans cette assurance et d'ailleurs n'ayant pas le choix, je m'y fais conduire. Le commissionnaire dépose ma valise, me présente à une jeune fille d'environ 17 à 18 ans, expose le but de ma visite, prend le pourboire que je lui donne et s'en va.

« *All right!* » dit la jeune fille avec un charmant sourire, « donnez-vous la peine de vous asseoir. »

J'explique que je désirerais me rendre à ma chambre.

« *All right!* répond la jeune personne. Attendez 8 h. 1/2 (il était alors 6 heures). C'est ma mère qui a la clé. Elle est à Cardiff et reviendra par le train de 8 h. 1/2. »

Je prie qu'on me donne un autre local pour me nettoyer un peu.

« *All right!* fait Mlle N., vous pouvez vous laver les mains au lavabo. »

J'insinue que tout n'est peut-être pas aussi « *All right* » que le prétend mon interlocutrice. Le lavabo ne me suffit pas et j'insiste pour obtenir un local quelconque.

« *All right!* dit la douce enfant, toujours avec le même sourire. Si vous n'êtes pas content, vous n'avez qu'à aller ailleurs. »

« Aller ailleurs, » cela veut dire prendre ma valise et errer sous l'orage, à travers les rues de Treorky ou dans la campagne environnante, jusqu'à ce que les gendarmes me ramassent comme vagabond. Ces âmes candides sont de terribles ironies.

Je ne dis plus rien. Je m'assieds avec résignation à côté de ma valise et j'attends. La jeune fille me regarde un instant; s'assure que le voyageur récalcitrant est définitivement dompté et retourne à ses occupations.

Je profite d'une éclaircie pour sortir. L'orage reprend bientôt et je suis obligé de rentrer. Il est maintenant 8 h. 1/2. La maman est là. Enfin je vais pouvoir monter à ma chambre. Mais cette fois, c'est la mère qui s'y oppose. « Que voulez vous aller faire dans votre chambre? — La voir d'abord et me laver ensuite. — Vous n'avez pas besoin de la voir. Elle est très bien, vous pouvez m'en croire. Quant à vouloir vous laver, c'est inutile, il n'y a pas d'eau. — On pourrait peut-être en monter, dis-je, en essayant de sourire aimablement. — Par cet orage! monter là-haut, vous n'y pensez pas! Ah! non, par exemple, vous attendrez que l'orage soit passé. » Je crois que la jeune fille me prend en pitié car elle

s'offre à me montrer ma chambre et à me porter un broc d'eau. Mais la maman oppose son veto. Je me résigne une seconde fois, je m'assieds à côté de ma valise et j'attends.

Faute de pouvoir faire mieux, j'examine le local : une immense cuisine rectangulaire avec une immense table au milieu et des sièges soigneusement rangés le long des murs ; sur l'un des grands côtés, une cheminée où brûle un feu de charbon ; au fond, un buffet avec de la vaisselle : tout cela très propre est parfaitement ordonné. Quatre ou cinq paires de pantoufles alignées à gauche de la cheminée donnent une note de familiale intimité. — Mrs. N., la propriétaire, ne me tient pas rigueur de mes exigences et, tout en vaquant aux soins du ménage, bavarde avec moi. Elle a cette familiarité qui caractérise le Gallois, cette familiarité qui ne choque pas, parce qu'on la sent bienveillante, et à laquelle on répond volontiers.

Elle me parle de ses enfants et me questionne sur mon pays et sur ma propre famille, m'offre des recommandations pour les pasteurs de Treorky, donne son opinion sur le Réveil et ne cherche pas à dissimuler son enthousiasme. Pendant que nous causons, deux pensionnaires habituels de la maison font leur entrée, bientôt suivis par les deux fils de Mrs. N. Sans façon, chacun se déchausse et met une paire de pantoufles. Mrs. N. insiste pour que j'en fasse autant, inutilement du reste. — Tous ces braves gens sont avenants et causent volontiers. L'un des pensionnaires est anglais d'origine et mineur de profession. Il a été longtemps au Transvaal, d'abord comme commerçant, ensuite comme soldat pendant la guerre. Il a gardé de tout cela des souvenirs. Il y a des choses qu'on n'oublie pas, par exemple de s'être battu pendant des semaines avec tout juste deux biscuits par jour comme moyen de subsistance. Et pourtant il parle de ses souffrances sans animosité et de ses coups de fusil sans fanfaronnade, comme de choses tout ordinaires et reléguées dans un passé lointain. — Les jeunes gens sont ravis d'avoir un Français. Ils ont

appris le français à l'école. Ils en ont bien retenu quatre ou cinq mots et ils les sortent avec plaisir. Ils les prononcent si drôlement que je ne puis m'empêcher de rire. Ils rient plus fort que moi. Le plus jeune me demande si *nec plus ultra* est français.

L'heure du souper arrive. Mrs. N. m'offre de me servir dans la salle à manger, à moins que je ne préfère rester avec la société dans la cuisine. Ma foi, je choisis le dernier parti, car cet entrain et cette bonne humeur m'ont réconcilié avec la maison. Pour un peu je m'excuserais de tout l'embarras que j'ai causé. Pendant le souper on en vient à parler de la catastrophe de Courrières. Le mineur donne son opinion. Elle est dure pour nos ingénieurs. « Je ne crois pas, dit-il en terminant, que les nôtres eussent montré tant de négligence et d'incapacité. » Je le souhaite (1).

II

Nous aurons un radieux dimanche. La pluie qui a duré toute la nuit a cessé depuis quelques heures. Les rues de Treorky ont l'air d'avoir été lavées à grande eau, leur surface humide et brillante réfléchit comme un miroir le soleil de juin. Les habitants sortent de leurs maisons et, lentement, par petits groupes, s'acheminent vers les diverses chapelles.

Il y a beaucoup d'hommes. Ce sont bien les mêmes gaillards aux épaules carrées, aux muscles puissants que l'on rencontre en semaine sortant de la mine, déguenillés et noirs

(1) Hélas ! les effroyables catastrophes survenues depuis en Angleterre et en Allemagne montrent bien que les travailleurs de tous les peuples sont à peu près logés à la même enseigne.

comme des nègres, le visage couvert d'un masque fait de sueur et de poussière de charbon, la figure fatiguée et le geste lent, épuisés par neuf heures de travail acharné. Ce sont les mêmes, mais sous un jour différent. Leur visage, reposé par une longue nuit de sommeil et rasé de frais, a pris une expression de satisfaction et de joie tranquille. Leurs paletots noirs, leurs souliers bien cirés et leur linge bien blanc leur donnent un air bourgeois et « respectable. » Ce ne sont plus les esclaves du capital, mais des citoyens libres. Ils vont à l'église, non pour plaire au patron, mais parce que le cœur les y conduit, et le livre de prière qu'ils ont sous le bras n'est pas un symbole d'hypocrisie.

Cette population, les femmes et les enfants, comme les hommes, sent l'aisance. Et, de fait, la situation économique dans ces vallées minières est tolérable. C'est au moins ce que m'ont dit la plupart des mineurs avec lesquels j'ai causé. Le mineur gagne environ 30sh. par semaine, soit un peu plus de 6 francs par jour. Ce n'est pas le Pérou, mais quand tout va bien, c'est suffisant pour procurer à l'ouvrier et à sa famille un cottage aéré et confortable, une nourriture substantielle et des vêtements propres et chauds. N'oublions pas que la vie est à bon marché et que les besoins sont restreints. Le home est prospère, tant que l'ennemi n'y pénètre pas. L'ennemi c'est l'alcoolisme. Le Réveil a fait beaucoup pour le combattre et peut être, de ce chef, considéré comme un facteur de cette aisance.

Je vais au hasard à travers les groupes et je finis par entrer dans une chapelle d'aspect gai et engageant que je trouve sur ma gauche. Il y a déjà beaucoup de monde, les quelques places qui sont encore libres sont vite remplies. Le pasteur monte en chaire et le service commence, tout en gallois. J'écoute... d'une oreille distraite, mais, en revanche, je regarde avec intérêt, car le prédicateur et l'auditoire, les deux sont intéressants.

L'auditoire d'abord. Il suffit d'un coup d'œil pour voir que

ce n'est pas un auditoire anglo-saxon. Le recueillement, la révérence ne sont plus ici la note dominante. Les gens causent entre eux, font leurs réflexions, hochent la tête, sourient, se retournent. On se croirait dans une église catholique, en Italie ou en Espagne. Il y a beaucoup d'enfants, ce qui ne contribue pas à maintenir le calme et le bon ordre. J'ai devant moi deux polissons, quatre et six ans environ, qui se tirent les cheveux et se font des grimaces derrière le dos de leur mère. Au bout d'un moment, l'aîné tire de sa poche un crayon et commence à dessiner un bonhomme sur la robe blanche de sa sœur. Celle-ci proteste avec énergie. Le gamin commence à pleurer. On l'envoie se consoler près du grand-père qui est assis à quelques bancs de là et il revient en croquant des bonbons. Ma voisine de droite, une jolie brune aux yeux bleus, observe tout ce manège avec intérêt et rit de bon cœur. Quant à mon voisin de gauche, un gros garçon roux de dix-sept à dix-huit ans, il n'a pas cessé, pendant toute la durée du service, de sucer des pastilles de gomme.

S'il y a moins de révérence que dans une église anglaise, il y a plus de vie. La Congrégation n'est pas simplement passive, elle réagit. La ferveur éclate dans le chant et dans la prière. Les passages les plus pathétiques du sermon sont soulignés par des amen et par des gémissements qui partent de tous les coins de la chapelle. De temps à autre ma voisine de droite cesse de regarder les allées et venues des bambins et fixe un moment le prédicateur. Le rire s'éteint sur son joli visage et fait place à une expression émue et grave. Le gros garçon roux qui est à ma gauche a lui-même fort honorablement soupiré, malgré les pastilles qu'il a dans sa bouche.

Le troupeau a le pasteur qui convient à ses faiblesses et à ses besoins. Le prédicateur ne paraît pas gêné le moins du monde par les distractions des grandes personnes et les allées et venues des enfants. D'ailleurs, son auditoire ne lui échappe pas et, quand il le veut, il le ramène. Sur ce peuple essentiellement émotif, il faut agir par l'émotion et pour que

l'émotion passe dans la Congrégation, il faut qu'elle apparaisse chez l'officiant. L'auditoire ne fait que refléter en la multipliant la passion qui rayonne de la chaire. Le premier devoir du prédicateur est donc d'être ou du moins de paraître ému. Et certes, celui qui est là sous mes yeux met cette règle en pratique. Parfois sa voix devient larmoyante et à un moment je crois bien qu'il pleure pour de bon. D'autres fois, l'émotion l'étreint, il étrangle. Il a le geste de l'angoisse, on dirait qu'il cherche à arracher un poids de sa poitrine. Le ton, les gestes sont ici plus que les mots, et moi-même, qui ne comprend pas un mot de gallois, je peux dire que je suis le sermon.

Quand l'exaltation est à son comble, le prédicateur cesse de parler et se met à chanter. Les mots ne suffisent plus, il faut la musique. Cette transformation s'opère progressivement. A mesure que l'émotion grandit, le ton s'élève, les inflexions de la voix deviennent plus étendues. Peu à peu, insensiblement, le discours se transforme en une sorte de mélodie plaintive et très impressionnante. C'est là le *hwyl* gallois, ou plutôt l'expression extérieure du *hwyl*.

III

En effet le mot *hwyl* ne désigne pas seulement un procédé oratoire, mais un état de conscience particulier dont la mélodie plaintive susmentionnée est ou est censée être la traduction. Psychologiquement il est constitué par une émotion intense avec perte de la conscience du monde extérieur et amnésie consécutive. Un exemple éclaircira ce que cette définition essentiellement technique peut avoir d'obscur. Le fait m'a été raconté par un pasteur qui en fut témoin. Il y a plusieurs années, bien avant le Réveil, un pasteur gallois prêchait sur la passion du Christ. Quand il vint à parler de la

sueur de sang du jardin des oliviers, il entra dans un accès de *hwyl*, monta au ton chantant qui caractérise cet état et continua de prêcher ou plutôt de chanter ainsi pendant dix minutes au bout desquelles il reprit conscience et retomba dans le ton ordinaire du sermon. Le sermon fini, il se rappelait vaguement que, au moment où il commençait à parler de la sueur de sang, il s'était senti comme serré à la gorge, mais de tout ce qu'il avait dit pendant le *hwyl*, rien n'était resté dans sa mémoire. Ces dix minutes étaient comme effacées de sa vie. — Il paraît qu'il ne fut jamais plus éloquent.

Le mot « éloquent » doit être pris ici dans son sens le plus général qui signifie la capacité que possède l'orateur de faire passer dans son auditoire ses propres pensées et surtout ses propres émotions. Il est possible que, si nous lisions de sang-froid les paroles prononcées par le prédicateur au cours du *hwyl*, nous ne leur trouvions rien que de très ordinaire. Il leur manquerait, en effet, le ton, le geste, le rythme, en un mot ce qui donne la vie au discours. Mais ce qui manquerait surtout, ce serait l'état de réceptivité tout particulier de l'auditoire. Le *hwyl* est essentiellement contagieux. L'émotion qui passe du prêtre au fidèle produit chez le fidèle un état de conscience analogue, sinon identique, à celui du prédicateur. Les idées passent sur la conscience presque sans l'effleurer, en tout cas sans y laisser aucune trace précise et durable. Mais elles n'en pénètrent que plus profondément au fond de l'être psychique et leur action sur la personnalité en est décuplée. Le sujet ne garde aucune idée claire de ce qu'il a éprouvé. Mais il a le sentiment qu'il a passé par un bonheur indéfinissable, qu'il a touché à quelque chose d'inexprimable, bien que d'essentiellement réel. C'est le sentiment de la communion avec le divin, tel que l'ont eu la plupart des mystiques. En somme, vu par le côté mystique, le *hwyl* est une forme de l'extase. Vu par le côté psychologique, c'est un état d'obnubilation intellectuelle plus ou moins complète avec conservation de l'automatisme mental, état analogue à

l'hypnose et éminemment favorable aux suggestions intenses. « Quelques minutes de *huryl*, me disait un pasteur gallois, font sur l'âme une impression plus forte que des heures de sermon. »

Telle est la théorie du *huryl*, telle, du moins, elle m'a été donnée par les personnes au courant de la psychologie et de la mystique galloise que j'ai interrogées à ce sujet. La mélopée qui, dans le sermon, prend la place du discours ordinaire, n'en est, je le répète, que l'expression, la forme extérieure. Comme il arrive souvent en pareil cas, cette manifestation superficielle d'un état psychologique profond a été imitée volontairement par les prédicateurs. Elle est devenue un artifice oratoire dont les ministres gallois dans le sermon et les simples fidèles dans la prière publique font (ou mieux faisaient) un usage courant. Néanmoins, il serait très exagéré de considérer le *huryl* comme un instrument que l'orateur manie froidement. L'apparition de la mélopée caractéristique répond à peu près toujours à une émotion réelle et, par réaction, elle augmente l'émotion qui l'a fait naître. Une infinité de degrés conduisent de l'imitation consciente et voulue au *huryl* absolu, et, bien que ce dernier, fréquent autrefois, tende à devenir exceptionnel, il n'est pas rare, me disait un pasteur, de voir aujourd'hui encore un prédicateur et une congrégation en approcher beaucoup, arriver « au bord de l'extase. »

UN APOTRE FÉMININ GALLOIS

I

J'ai vu aujourd'hui un Revivalist féminin, Mrs. H., dont l'action s'est exercée parallèlement à celle d'Evan Roberts. Mrs. H. tenait un meeting dans une localité voisine de Treorky, à l'issue du service ordinaire du dimanche soir.

Le Pasteur à peine descendu de la chaire, une dame grande, mince, vêtue de noir, prend sa place. Elle ôte son chapeau, se campe toute droite devant la congrégation et sans aucun embarras, avec une assurance admirable, commence à parler. J'ai un moment comme une vision de l'avenir. Ce sont des lemmes de cette trempe que nous verrons monter aux tribunes parlementaires, quand, le féminisme ayant définitivement triomphé, la vie publique sera ouverte au sexe faible. Mrs. H. parle gallois, bien entendu. Tout ce que je puis constater, c'est que son discours est extraordinairement abondant et facile. Tantôt c'est un fleuve qui coule d'un mouvement régulier et continu, tantôt c'est un torrent qui se précipite avec fracas. Si Mrs. H. s'arrête quelquefois, c'est volontairement, pour laisser à l'enthousiasme que sa parole a emmagasiné dans la congrégation le temps de se manifester. L'enthousiasme est d'ailleurs modéré et l'effet produit plutôt mince. Beaucoup de gens s'en vont, ce qui est significatif. Les Gallois sont comme tout le monde. Ils admettent bien qu'on les exhorte, mais non qu'on les ennuie. Les cantiques manquent d'élan, et les prières de ferveur. Un gros homme qui a passé la cinquantaine, l'air d'un bon fermier, tire de sa poche un petit papier et se met à chanter, sur un ton nasillard, quelque chose

qui a bien une vingtaine de couplets. C'est extrêmement comique. Devant moi quatre jeunes filles étouffent comme elles peuvent leurs rires dans leurs mouchoirs.

Enfin le meeting se termine. Il a duré deux heures, ce qui joint à la grande heure prise par le service normal représente trois heures d'église. Bien qu'un peu las, j'ai le courage de rester. C'est la première fois que je me trouve en présence d'un apôtre féminin. Je veux profiter de l'occasion et voir de près ce type d'humanité nouveau pour moi.

Je me présente, muni d'une lettre de recommandation d'un pasteur de Treorky. Mrs. H. me fait un accueil plein de cordialité. Je lui explique que j'ai beaucoup entendu parler d'elle et que je serais heureux d'avoir de sa bouche même quelques détails sur sa mission. Elle accepte sans difficulté et sans se faire prier, avec cette simplicité qui est un corollaire de la confiance en soi-même et de la sincérité.

Elle me conduit au cottage où elle loge. Comme aux temps bibliques en effet, les apôtres reçoivent ici l'hospitalité des particuliers. Ils n'ont pas besoin de recourir aux hôtelleries, certains de trouver partout quelque habitant pieux et charitable qui, nouveau Zébédé, donnera une place sous son toit à celui qui apporte la bonne parole. Je trouve ce trait fort touchant. C'est à la fois une preuve de générosité, de confiance et de simplicité. Nous entrons, Mrs. H. et moi, dans un petit *parlor* que le maître de céans, un vieux mineur, met à notre disposition, et nous causons.

Tout simplement, sans réticence, elle me dit son histoire. Elle était fermière quelque part du côté de la baie de Cardigan. Sa vie s'écoulait paisiblement quand, il y a quelques années, elle eut à passer par de dures épreuves. Elle perdit un petit garçon et un peu plus tard une sœur. Le second deuil lui fut peut-être plus pénible que le premier. A cette époque remonte le début de l'évolution psychologique qui, d'une modeste fermière, devait faire un apôtre. Comme il arrive quelquefois en pareil cas, le travail inté-

rieur se manifesta d'abord par une diminution du sentiment religieux, une sorte d'anesthésie religieuse. Une période de tiédeur précéda la période d'exaltation. Jusque là pratiquante sans être mystique, Mrs. H. sentit la foi l'abandonner et une indifférence très pénible envahir son âme. Elle lutta quelque temps, puis, de guerre lasse, se résigna et cessa de fréquenter les services religieux. Cet état persistait depuis deux ans environ quand, un jour, elle ne sait trop pourquoi, elle en vint à se poser cette question : « Quel exemple Jésus m'a-t-il donné? Que ferait-il à ma place? » Ce fut un coup de foudre. L'horreur de sa situation lui apparut, son indifférence fondit comme par enchantement. Elle revint à une vie chrétienne, néanmoins sans faire aucun prosélytisme, se contentant, dit-elle, de prêcher par l'exemple. Enfin, le Réveil éclate. C'est alors que le Saint-Esprit lui confère la mission de prêcher par la parole et le pouvoir d'opérer des conversions. Jamais jusque-là elle n'a parlé en public. Cependant, tout d'un coup, elle se trouve douée d'une éloquence prodigieuse. Sa mission commence chez elle et la première conversion qu'elle obtient est celle de son mari. Puis elle visite une foule de localités, toujours avec succès. Les conversions se multiplient à sa parole, qui n'est d'ailleurs que la propre parole de l'Esprit-Saint, car les choses admirables qui sortent de sa bouche lui viennent spontanément, sans préparation aucune, preuve qu'elles ont bien une origine divine et non humaine. D'ailleurs la sainteté de sa mission est attestée par des miracles. Chaque fois qu'elle doit opérer une conversion, une lumière descend du ciel sur le lieu où se trouve le futur converti. Il y a quelques semaines par exemple, trois personnes de la même famille se sont converties à la suite d'un de ses sermons : Mrs. H. avait vu trois flammes descendre successivement sur leur maison.

Bien que j'écoute toutes ces choses avec un sang-froid d'aliéniste, Mrs. H., croyant sans doute deviner en moi un

certain scepticisme, me fait remarquer comme une preuve sans réplique que ses visions sont d'accord avec cette prédiction du prophète Joël : « Des signes apparaitront dans le ciel. » Et d'ailleurs, ajoute l'excellente dame, la Bible est pleine de miracles. Pourquoi ce qui s'est fait autrefois ne se ferait-il pas aujourd'hui ? L'argument n'est pas nouveau. Malheureusement, si son antiquité le rend respectable, l'étonnante facilité avec laquelle il peut se retourner lui ôte beaucoup de sa valeur. « Nous ne voyons plus de miracles aujourd'hui, dirait un sceptique, du moins de miracles bien et dûment prouvés. Pourquoi voulez-vous que ce qui est impossible aujourd'hui fût possible autrefois ? »

Les visions de lumières ne sont pas la seule marque de faveur divine dont Mrs. H. puisse s'enorgueillir. Dieu s'est également manifesté à elle par le sens auditif. Il lui a parlé. Elle était un jour couchée sur son lit, dans une grande agonie d'âme. Elle a entendu une voix très douce l'appeler deux fois par son nom : « Marie, Marie. » La chambre était vide. Cette voix venait donc du ciel. Elle le comprit et elle sentit un bonheur ineffable envahir son âme.

Vraiment, je dois l'avouer, je quitte Mrs. H. avec l'impression que je sors de mon cabinet et que je viens de prendre une observation médicale. Il ne faudrait pas torturer beaucoup les faits pour trouver dans ce récit l'histoire d'une psychose : un double ébranlement moral détermine une phase de dépression, un état mélancolique conscient, avec anesthésie morale pénible. A cette phase de dépression succède une phase de mysticisme latent, mais qui ne demande qu'une occasion pour éclater. L'occasion est fournie par le Réveil. Le délire se développe, constitué par des idées mystiques et des idées de grandeur, accompagnées de quelques rares hallucinations de l'ouïe et de nombreuses hallucinations de la vue. C'est classique.

Je prévois l'objection qu'on me fera. Vous appelez hallucination, me dira-t-on, les lumières de Mrs. H. Vous oubliez

qu'elle n'est pas seule à les avoir vues. — Je ne l'oublie pas et je reconnais que c'est là un fait curieux, mais non une preuve de leur réalité et je me crois en droit, malgré les témoignages nombreux que pourrait invoquer Mrs. H., de conserver à ces phénomènes le nom d'hallucinations. J'ajouterai seulement une épithète et je dirai que ce sont des hallucinations *collectives*. Je n'oublie pas que, parmi ceux qui ont partagé les visions de Mrs. H., il y a des gens instruits et doués, selon toute vraisemblance, d'esprit critique. Je sais que quelques-uns ont poussé la conscience très loin, jusqu'à essayer de photographier les lumières, sans succès d'ailleurs, car le bromure d'argent est resté insensible à l'action des rayons mystiques. N'en soyons pas trop surpris, mais ne sourions pas de ces essais malheureux. Leurs auteurs ont fait preuve de véritable esprit scientifique. Plus les faits sont étranges, plus l'observateur doit s'efforcer de multiplier les moyens d'investigation.

Mais, supposer que des hommes ont été victimes d'un trouble psycho-sensoriel, ce n'est pas leur faire injure. Tous les gens qui font du spiritisme sont loin d'être des imbéciles ou des farceurs. Cependant le spiritisme compte encore beaucoup d'incrédules et, pour ma part, je ne me résigne pas à croire que le fait de réunir trois ou quatre personnes autour d'un géridon suffise à faire sortir de leur tombe Marie-Antoinette ou Jules César. Ce scepticisme dénote peut-être un esprit borné, je le regrette, mais je n'y peux rien, et ce n'est pas le témoignage de 10, de 20 ou de 100 personnes qui entraînera ma conviction.

En effet, parmi les illusions nombreuses auxquelles l'esprit humain est exposé, il en est une que la psychologie des foules et la psychiatrie courante ont bien mise en lumière. Elle consiste dans ce fait que l'esprit concentré sur une idée a une grande tendance à transformer cette idée en sensation. C'est surtout dans le mysticisme que les faits de cet ordre se rencontrent. Mais ils ne sont pas absolument rares

dans la vie ordinaire. On se rappelle qu'en 1870 des populations terrorisées ont vu des régiments entiers de Prussiens imaginaires.

L'explication psycho-physiologique du phénomène est très simple. La fatigue due à l'attente paralyse les fonctions psychiques supérieures, affaiblit le jugement et lâche la bride à l'automatisme mental. Les centres sensoriels fonctionnent indépendamment de toute excitation extérieure et l'hallucination est créée. Je ne garantirais pas que si j'avais moi-même passé trois ou quatre heures à interroger l'horizon pour voir si les flammes de Mrs. H. se décidaient à apparaître, je n'aurais pas fini par les voir.

En résumé les lumières de Mrs. H. paraissent justiciables de la même interprétation que les hallucinations collectives en général. Un esprit malade crée l'hallucination, d'autres esprits suggestionnables et placés dans des conditions favorables l'éprouvent par contagion.

Est-il besoin d'ajouter que, si quelque fidèle de Mrs. H. lisait ces lignes, il les qualifierait de sacrilèges? Les âmes qui ont soit de surnaturel n'acceptent guère une explication rationnelle. Tous les raisonnements du monde ne sauraient les impressionner. Toute tentative d'ébranler leur conviction est vaine et puérile. Il n'y a pas à discuter en ces matières. On croit au miracle ou on n'y croit pas. C'est affaire de foi et non de jugement.

II

C'est aussi affaire de tempérament. La foi au miracle est d'autant plus facile que l'esprit est plus porté au merveilleux. Or le peuple gallois aime le merveilleux. Il le voit partout et s'en repait avec avidité. N'oublions pas qu'il est de la même race que nos Bretons.

Cet amour du merveilleux s'est manifesté bien des fois

au cours du Réveil. Tout d'abord il est admis qu'Evan Roberts lit couramment dans les consciences. Les exemples abondent. On en trouve à chaque page de son histoire. Il devine les pensées ironiques de ses auditeurs, les sentiments de haine qui les animent les uns contre les autres, il voit leur damnation écrite dans leur âme. Les enthousiastes disent que ces faits sont prouvés, archiprouvés, au moins quand la preuve peut en être faite. A Caerau, le 16 février, 1905, Evan Roberts déclare qu'il y a dans l'assemblée un homme qui nourrit dessentiments de haine contre son frère. Au bout d'un moment, l'homme se dénonce, confesse son manque de charité, l'assemblée entonne un cantique d'action de grâces et le meeting, débarrassé de l'angoisse qui l'oppressait, continue avec un redoublement de ferveur.

Les croyants voient ici l'utilisation d'un don surnaturel ou mieux encore une émanation de l'Esprit-Saint qui prête à Evan Roberts quelque chose de l'omniscience divine. Toujours affaire de foi, cela ne me regarde pas. D'autres, tout aussi épris de merveilleux, mais plus scientifiques dans leurs conceptions, au moins en apparence, parlent de transmission de pensée. Evan Roberts, disent-ils, en vertu de son émotivité, de sa sensibilité toute particulière, a la faculté de percevoir directement ce qui se passe dans les âmes. Sa conscience vibre à l'unisson des autres consciences comme un poste récepteur de télégraphie sans fil vibre à l'unisson du poste expéditeur. C'est la théorie de la télépathie, telle qu'elle a été bien souvent formulée. *A priori*, cette explication n'a rien d'absurde et l'existence de la télépathie en soi ne choque pas l'esprit. Cependant, il faut bien reconnaître que, jusqu'ici, aucune preuve péremptoire, scientifique n'en a été fournie. Il paraît donc imprudent d'expliquer des faits par l'intervention d'une faculté dont l'existence reste problématique. Tout au moins cette hardiesse n'est-elle permise qu'à titre d'hypothèse, et quand toute tentative d'interprétation établie sur des principes connus a échoué.

Est-ce le cas ici? Non, évidemment. La carrière d'Evan Roberts ne présente aucun événement si déconcertant que nous en soyons réduits à cette extrémité. Le phénomène de la double vue, tel qu'il se montre chez lui, est en effet fort connu et psychologiquement fort explicable.

L'analyse montre qu'il est constitué par deux éléments:

1° Une idée qui naît de l'imagination et se présente à la conscience sous la forme d'une idée parasite, sans lien avec l'état de conscience précédent, comme placée en dehors de la chaîne des associations d'idées.

2° Un jugement rapportant cette idée à une influence étrangère, jugement faux, qui donne à l'ensemble du phénomène son caractère morbide.

Dans un esprit où l'automatisme psychique prédomine d'une façon à peu près constante, il n'est pas surprenant que l'imagination amène à la conscience une foule d'idées mal reliées ou anormalement reliées à la personnalité psychique. Quant au jugement faux, on peut dire qu'il est à peu près constant chez Evan Roberts, puisque tous les mouvements de son esprit ou peu s'en faut lui paraissent indépendants de son propre moi et causés par l'influence du Saint-Esprit. Revenons à l'exemple que nous avons pris un peu plus haut. « Il y a ici, dit Evan Roberts, un homme qui n'a pas pardonné à son frère, c'est pour cela que le meeting manque de ferveur. » Au lieu d'Evan Roberts, mettons un individu religieux mais normal en face d'un meeting sans entrain. Il peut avoir la même idée, mais il la jugera tout différemment. « Le meeting est froid, pensera-t-il, pourquoi? peut-être parce qu'il y a dans l'assemblée un homme qui n'a pas pardonné à son frère. » Mais le sujet sait que cette idée n'est qu'une hypothèse, créée par son imagination. Il se garde bien de partir sur cette donnée pour admonester la congrégation. Il se contente de prier pour que Dieu écarte l'obstacle ou d'user des moyens ordinairement employés pour ranimer les meetings tièdes, tels que chants, testimonies, etc... Il en va tout autre-

ment chez Evan Roberts. L'idée s'implante dans son esprit, sans critique, avec tous les caractères de la certitude absolue. Il lui attribue non l'origine interne qu'elle a en réalité, mais une origine externe purement fantaisiste. C'est à ses yeux non un état de conscience où se révèle son activité imaginative, mais la perception de ce qui se passe dans une âme étrangère. Il lit dans cette âme une inimitié coupable et il dévoile cette inimitié.

Les phénomènes de cet ordre sont courants en psychiatrie. J'ai encore présenté à l'esprit l'observation d'une mélancolique où se lisait à peu près cette phrase : « La malade déclare que le général des jésuites lui fait savoir par suggestion idéo-magnétique que sa fille est morte. » Le mécanisme psychologique par lequel se produit cette conception délirante est très simple. Sur le fond de tristesse morbide dont souffre cette femme des idées pénibles se développent et notamment celle-ci : « Ma petite fille est morte. » Cette idée s'implante dans la conscience sans correctif, comme une certitude, comme une perception psychique. Le sujet lui assigne une origine extérieure, et précise cette origine en lui donnant le nom de suggestion idéo-magnétique et en l'attribuant au général des jésuites, qui est à ses yeux le justicier envoyé par Dieu. Cet exemple est banal et il n'y a pas un aliéniste qui ne puisse en citer de semblables par douzaines. — Là encore le fait mystique se superpose très exactement au fait pathologique. Dans l'un comme dans l'autre cas, il y a automatisme mental, idée parasite et trouble du jugement. Point n'est besoin de télépathie pour expliquer cela. La psychologie morbide suffit amplement.

Mais, dira-t-on, les déclarations d'Evan Roberts ont été contrôlées et leur exactitude s'est trouvée vérifiée. Pas toujours et souvent l'Evangéliste a annoncé que l'obstacle senti par lui comme gênant le meeting était écarté, sans qu'aucune vérification fût possible. Pourtant, dans certains cas, il y a eu un contrôle, c'est vrai. Mais, à y regarder d'un

peu près, ce contrôle est bien insuffisant et ne peut satisfaire que ceux qui ont déjà la foi. Dans l'exemple cité plus haut, le coupable s'est lui-même dénoncé. Il a pardonné à son frère, et, comme par enchantement, l'obstacle à la ferveur du meeting s'est évanoui. Il y a eu ici un contrôle, un contrôle rigoureux dont les résultats ont été pleinement démonstratifs. J'avoue que la démonstration ne me convainc pas et que je garde mon scepticisme. Tout d'abord rien ne prouve qu'Evan Roberts n'ait pas eu connaissance par des moyens naturels de la brouille existant entre les deux frères. Peut-être le lait était-il sommeillant quelque part dans son subconscient et s'est-il présenté à sa conscience non comme un souvenir mais comme une idée nouvelle. Ce serait là un tour de plus que lui aurait joué son automatisme mental, voilà tout. Mais admettons qu'Evan Roberts ait ignoré le lait, croit-on que le simple hasard ne puisse, à lui seul, tout expliquer ? Je dis devant une foule de plusieurs centaines de personnes : « Il y a ici quelqu'un qui en veut à son frère, » ai-je beaucoup de chances de dire vrai ? Certes, il faudrait bien peu connaître la vie pour en douter et j'ai bien le droit de compter sur une heureuse coïncidence. La suggestion fait le reste, le coupable sent ses torts décuplés par l'angoisse de l'assistance, il avoue et tout est bien. Ce qui m'étonne, c'est qu'un seul homme se soit levé et que le reproche de l'Evangéliste n'ait pas fait surgir du meeting deux ou trois couples de frères ennemis.

Un jeune homme devant qui on causait un jour de la pseudo-télépathie d'Evan Roberts déclara très froidement : « Quand je serai apôtre et que j'aurai devant moi deux mille personnes, je dirai : « Il y a ici un gendre qui souhaite la mort de sa « belle-mère, c'est pour ça que le Saint-Esprit refuse de descendre, » et si mes auditeurs sont sincères, ce n'est pas un, mais vingt coupables, qui se précipiteront à genoux en confessant leur faute. » La plaisanterie est peut-être triviale. Mais la critique qu'elle renferme est juste.

Sur cette terre galloise le surnaturel est partout. Rien d'étonnant. L'esprit y croit et l'imagination le réalise. J'ai noté déjà plusieurs exemples. Je viens d'en recueillir deux autres si typiques que je ne puis résister au plaisir de les ajouter à la collection.

Le premier rappelle par plus d'un point les lumières de Mrs. H.

Deux jeunes gens ont déserté la chapelle depuis plusieurs années. Quelques semaines après le début du Réveil, ils se promènent un soir, à la nuit tombante, aux alentours de leur village. Tout d'un coup ils aperçoivent sur le sommet d'une colline une lumière qui disparaît et reparait à plusieurs reprises. Très troublés, ils s'interrogent mutuellement et ne peuvent trouver une cause naturelle à cette apparition. Ils rencontrent un ami, lui font part de ce qu'ils ont vu. L'ami partage leur émotion et, tandis qu'ils marchent en songeant à cette aventure, l'un dit : « Regardez, comme nous sommes environnés de lumière ! — C'est vrai, » disent les deux autres. La lumière dure quelques secondes, puis s'efface. Les trois jeunes gens rentrent chez eux, obsédés par le souvenir de ces visions. Le soir même, deux d'entre eux, les deux premiers, assistent à un meeting et se convertissent.

Ne croirait-on pas lire dans les actes des apôtres la conversion miraculeuse de quelques païens ?

Je trouve le second exemple dans un journal, non dans un journal religieux, dont la critique pourrait paraître un peu indulgente pour les faits d'ordre surnaturel, mais dans un journal quotidien, sérieux et très lu, *l'Evening Express*. Les faits ont eu pour théâtre une petite ville de la Galles du Sud.

« Comme d'autres ministres, Mr. M. (un prêtre anglican connu pour son esprit critique et son scepticisme vis-à-vis des manifestations surnaturelles) a eu la douleur de voir quelques membres de son église tomber dans le péché (*lapse*). C'est ainsi que, il y a eu dimanche huit jours, il rencontra un certain nombre de jeunes gens jouant aux cartes dans un bois.

Mr. M. revint chez lui le cœur brisé. Le dimanche suivant, l'église de Garth contenait une nombreuse assistance. Quelques-unes des personnes présentes avaient d'étranges pressentiments, et l'une d'elles dit à notre représentant qu'il lui avait fallu toute son énergie pour ne pas sortir de l'église avant le commencement du service. Les choses semblaient hors de leurs voies normales. Au milieu du sermon qui consistait en une exhortation à l'adresse des jeunes gens, tout d'un coup le prédicateur, d'une voix qui fit résonner tout l'édifice, déclara qu'il avait ce soir-là à s'acquitter d'une mission solennelle.

« J'ai autrefois, dit-il, critiqué ceux qui disaient avoir eu des visions. Je ne le ferai plus désormais. Je rétracte ces critiques. Que savais-je alors ? Nous avons eu la communion pascalle et il y a eu des manquants. Il y en a qui m'ont promis de venir, mais j'ai lu dans leurs yeux et j'ai vu qu'ils ne pensaient pas ce qu'ils disaient. Ils ne vinrent pas, et je rencontrai quelques-uns d'entre eux jouant aux cartes sous un arbre ; il y en eut un qui gagna 8 sh. 2 d. L'un deux me vit tandis que je les observais ; pris de remords, il s'enfuit. Le péché est rampant et il prend toute sorte de formes. Maintenant j'ai une mission à remplir : je dois le faire, je n'ose plus reculer. C'est une mission qui vient de Dieu. Elle s'adresse à tous les jeunes gens et à toutes les personnes qui sont dans l'église. J'ai eu une vision. J'ai vu sept jeunes gens et l'un de ces sept va être appelé à répondre devant son créateur, et cela très prochainement. »

« L'orateur s'arrêta, secoué par les sanglots. Une vague d'émotion violente passa sur la congrégation. Hommes et femmes étaient littéralement haletants. Presque tous les yeux étaient mouillés de larmes.

« O Dieu ! ô Dieu, sauve-les, sauve tous ces jeunes gens, » pria le prédicateur. A ce moment précis le gaz s'éteignit, et la congrégation vit l'étrangeté de la situation s'accroître par l'obscurité et par le sillement du gaz qui s'échappait

d'un bec placé juste au-dessus de la tête du prédicateur. Par la faible lumière du soir la silhouette du prêtre en surplis se dessinait vaguement dans la chaire. Une détente se produisit grâce au chant de l'hymne de Williams o Pontyce-lyn : « Guide-moi, ô toi, grand Jéhovah. » Le chant terminé, le prédicateur (qui parle toujours sans notes) termina son sermon. Ses réflexions finales cependant ne se rapportaient en rien au message sensationnel qu'il venait de transmettre.

« Chose étrange, le lundi après-midi, l'un des jeunes gens auxquels il avait été fait allusion fut tué dans une mine. »

Ce fait divers est fort instructif. Il nous montre l'irrésistible tendance qui entraîne vers le surnaturel cette race essentiellement émotionnable. Voilà un homme qui ne croit pas aux visions et qui, nous dit le journal, apporte en tout un esprit scientifique. Il suffit d'une impression pénible un peu vive : rencontre de quelques paroissiens qui profanent le dimanche en jouant à des jeux d'argent, pour faire évanouir son sang-froid et sa critique. Il a lui-même une vision, un message céleste à délivrer, il l'annonce dans un accès d'angoisse, du haut de la chaire.

Voici d'autre part la congrégation qui vibre à l'unisson, qui croit aveuglément ce que dit le prêtre, qui se laisse impressionner jusqu'à la terreur par le caractère dramatique de la scène, le prêtre à genoux en surplis, le jet de gaz faisant entendre au-dessus de sa tête un sifflement sinistre. De telles conditions sont excellentes pour enfanter une légende. Il suffit d'une circonstance fortuite. Elle s'est produite ici. La chance (je demande pardon de ce mot) a voulu que peu après un des jeunes gens visés soit tué dans un accident de mine. L'événement est bien banal, hélas ! dans un pays minier comme le Clamorgan. Mais personne ne songe à une simple coïncidence, ou du moins si quelqu'un y songe, personne ne le dit. Un fait apparaît comme certain, c'est que la vision du prêtre s'est réalisée et que le prêtre a prédit l'avenir. La légende est née. Elle pourra vivre des siècles.

UN MEETING DE FERVENTS

UN APOTRE FÉMININ ANGLAIS

I

Je ne donnerai pas d'impression sur Porth. J'y ai passé vingt-quatre heures et pendant ces vingt-quatre heures la pluie n'a pas cessé un seul instant. J'ai vu des pâtes de maisons noyées et comme perdues dans une atmosphère aqueuse. C'est insuffisant pour connaître et juger une ville.

Il doit y avoir le soir même de mon arrivée un meeting conduit par Mrs. R. une Revivalist anglaise, une autorité en mysticisme, un apôtre infatigable et une amie d'Evan Roberts qui, probablement, me dit-on, l'accompagnera aujourd'hui. Ne sachant exactement l'heure du meeting, je me dirige vers la chapelle où il doit avoir lieu. Les portes sont ouvertes et une quarantaine de personnes sont déjà groupées devant la chaire. Mais la chaire est vide. Je suis en avance d'une heure et demie, me dit une bonne vieille Galloise près de laquelle je me renseigne. Le meeting est annoncé pour sept heures et demie et il est à peine six heures. Me voilà bien embarrassé. Que faire dans cette ville inondée ? Je prends le parti de rester. Ici du moins on est à l'abri du déluge. Et puis cette réunion, bien qu'elle ne soit qu'une sorte d'introduction au grand meeting annoncé, paraît avoir son intérêt. Ce sont en effet des fervents, la fine fleur du mysticisme, qui se sont réunis là pour prier ensemble et

passer saintement le temps en attendant la parole de l'apôtre. Je m'assieds, je regarde et j'écoute.

Un homme est à genoux vers le milieu de la chapelle. Le corps légèrement courbé, la tête penchée en avant, le front et les yeux cachés par la main droite, le coude gauche appuyé sur un banc, il prie à voix haute, sur un ton à la fois aigu, suppliant et douloureux. La congrégation, en partie assise et en partie à genoux, répond par des *Amen*. Il y a des figures presque extatiques et qui ne doivent pas être bien loin du *hwyf*. Maintenant encore je n'ai qu'à fermer les yeux et je vois devant moi et un peu sur ma gauche une jeune femme accoudée au dossier du banc qui est devant elle. La tête un peu inclinée repose sur la main gauche, la face est tournée vers la voûte, les yeux sont clos, les traits ont une expression de béatitude tranquille et de paisible sérénité. Les lèvres remuent rarement, d'un mouvement à peine perceptible; deux ou trois fois, quand la voix de l'homme se fait plus vibrante et plus suppliante, le front se plisse légèrement et un frisson visible agite tout le corps. Les bancs se remplissent, une pile de livres s'écroule avec fracas : elle n'a pas un regard, pas un mouvement; elle est étrangère à tout, rien n'arrive à sa conscience que la voix angoissée de l'homme qui prie. La voix de l'homme monte progressivement et atteint bientôt la psalmodie chantante qui caractérise le *hwyf*. Chacune de ses phrases est rythmée par un coup frappé de sa main gauche sur le banc où il s'appuie. La foule augmente et l'émotion grandit. Ça et là on peut entendre des sanglots. Enfin au bout d'un temps très long, peut-être vingt minutes à une demi-heure, l'homme se tait. Un autre lui succède, même ton suppliant de la prière, même réaction de l'assistance. Puis vient un cantique, cantique gallois d'une mélodie profonde, puissante, que tous, hommes et femmes, chantent de toute l'ampleur de leurs belles voix. Et les prières recommencent. C'est maintenant le tour d'une jeune fille. A genoux, la tête enfouie dans ses deux mains, elle prie d'une voix

poignante et désolée, qui monte à des paroxysmes déchirants, d'une voix que l'on ne peut oublier quand une fois on l'a eue dans l'oreille. Elle prie en gallois et je ne comprends pas un mot. Mais il y a tant de foi, tant de passion surtout dans sa prière que je suis moi-même profondément troublé. Un souffle passe sur la congrégation. Je comprends maintenant le mot de ce ministre que j'ai vu à Cardiff : « On sentait, disait-il, parlant d'un meeting, quelque chose comme l'ondulation d'un champ de blé sous la brise. » Cette figure m'avait paru excessive. En fait c'est peut-être l'expression qui répond le mieux à ce que j'ai sous les yeux. Imaginez la plus dramatique des scènes de Shakspeare jouée par les meilleurs acteurs devant le public le plus impressionnable : je ne crois pas que vous atteigniez à un effet aussi intense, peut-être parce que, quelle que soit la puissance de l'illusion, il y a toujours au théâtre le sentiment de quelque chose d'artificiel. Ici, au contraire, le drame qui se déroule est empreint d'une profonde réalité. Bien mieux, le drame et la réalité se confondent. Ces accents douloureux et ces élans passionnés ne sont pas des procédés de conservatoire. La douleur et la passion qu'ils traduisent sont véritables.

Quand la jeune fille a fini, deux femmes se lèvent et se mettent à prier simultanément, l'une en anglais, l'autre en gallois. On pourrait croire que sur les deux l'une se taira et attendra que l'autre ait fini pour parler à son tour. Point du tout, elles continuent, chacune sans se soucier de la voisine, pendant cinq bonnes minutes. C'est l'Anglaise qui se tait la première, non parce qu'elle est vaincue, mais parce qu'elle n'a plus rien à dire. Cette incohérence, digne de la tour de Babel, n'a étonné personne. Les soupirs et les *Amen* ne sont devenus ni moins nombreux, ni moins fervents. Ce fait montre bien, soit dit en passant, combien faible est la part intellectuelle dans l'effet produit par ces prières. Point n'est besoin de comprendre pour être ému. Enfin un ouvrier, en habits de travail, parle à son tour. On dirait un tribun. Ses

gestes touchent à l'extravagance; ses longs cheveux lui tombent sur les yeux, il les rejette en arrière d'une main fiévreuse. Il adjure la congrégation de prier pour la descente du Saint-Esprit. Il remercie Dieu de se trouver, lui, pauvre prolétaire, dans cette respectable chapelle et il ajoute avec une pointe d'ironie socialiste, qu'un jour viendra où pauvres et riches seront confondus dans une chapelle autrement belle et sous une voûte autrement haute... Mais il est exactement 7 h. 1/2. Mrs. R. fait son entrée, à heure militaire, escortée d'un nombreux état-major d'ecclésiastiques et de notabilités religieuses.

II

Elle est grande, un peu voûtée, vêtue de noir, très simplement. Sa physionomie reflète une énergie tout anglo-saxonne. Elle prend place sur l'estrade devant la chaire et d'un geste fait taire les derniers bourdonnements qui courent encore sous la voûte. Elle ordonne trois minutes de prière en silence et, les trois minutes écoulées, explique qu'elle tient essentiellement à un meeting absolument calme. L'expérience lui a montré que seuls les meetings sans rien de spontané, rien d'émotionnel, rien, en un mot, de ce qui est de l'homme, sont profitables pour la vie spirituelle. Puis elle continue à donner ses ordres. On dirait un colonel entraînant son régiment au mysticisme : trois minutes de prière en silence, — chantez le cantique n° X, doucement, — reprenez le dernier verset, etc... Cette discipline fait son effet. L'Assistance moralement ligottée, je dirais muselée, si le terme ne pouvait passer pour inconvenant, ne souffle mot. Les braves Gallois obéissent par devoir et parce qu'il y va de leur salut. Mais leur bel élan est éteint. Autant le meeting de tout à l'heure était vivant,

spontané, troublant, malgré ses extravagances, autant celui de maintenant est formaliste, officiel et incolore.

Mrs. R. monte en chaire, ajuste son lorgnon et considère un instant ses instruments, je veux dire sa bible et son livre de cantiques. Elle est tout à fait dans son élément, calme, sûre d'elle-même. On sent une professionnelle du mysticisme. Elle tourne les feuilles, marque les pages. Son plan est évidemment tout tracé, et elle s'apprête à l'exécuter. Je la comparais il y a un instant à un colonel commandant un régiment mystique. Elle me fait plutôt maintenant l'effet d'un chimiste préparant une expérience. Elle a ses formules toutes prêtes et il lui suffit de les appliquer intégralement pour obtenir ce qu'elle désire. Elle sait comment on fait descendre le Saint-Esprit, tout comme un professeur de chimie sait comment on prépare l'oxygène. L'un est aussi sûr et aussi fatal que l'autre. On pourrait presque poser une équation :

3 minutes de prière mentale + cantique (répétition du dernier verset) + allocution (10 minutes) + nouveau cantique + lecture biblique, etc... = descente du Saint-Esprit.

Mrs. R. est d'ailleurs une érudite et un orateur. La métaphore n'a pas de secrets pour elle et elle doit savoir sa Bible par cœur. Elle intéresse son auditoire et surtout elle le tient en main, solidement. Les cantiques sont chantés *pianissimo*. Les accents passionnés, les cris d'angoisse sont devenus de petits soupirs discrets qui ne doivent pas effaroucher le Saint-Esprit. Seul un vieil enragé derrière moi s'obstine à crier *Amen* toutes les trente secondes environ. — Enfin le meeting se termine. La foule s'écoule silencieusement d'abord, puis quelqu'un entonne le *Dyma Garyad fel y moroedd*. C'est suffisant pour faire oublier aux fidèles les conseils de Mrs. R. L'impulsion une fois donnée, les notes graves et majestueuses de l'hymne splendide jaillissent de toutes les poitrines. Je cause un instant avec une vieille connaissance de Pontypridd, un brave mineur qui, ses neuf heures de travail finies, est venu chercher un peu d'édification à Porth. « Cette lady, lui

« dis-je, ne comprend pas l'âme galloise. » Un sourire où se lisait quelque malice à côté de beaucoup de charité chrétienne passa sur ses lèvres. « Que voulez-vous, me répondit-il, c'est une Anglaise! »

Avant de quitter la chapelle, je m'informe si Evan Roberts est là. Non, il n'y est pas. On m'assure qu'il assistera au meeting de demain, ce qui atténue un peu ma déception.

III

J'ai passé ma soirée dans le fumoir de l'hôtel à causer avec deux jeunes gens qui s'intéressent à la crise religieuse où la France se débat actuellement. Ils apprécient beaucoup le principe de la séparation de l'Eglise et de l'Etat et souhaiteraient le voir appliquer à l'Angleterre. Ils sont non-conformistes et trouvent abusif que l'Etat les oblige à payer pour l'Eglise anglicane. Leur formule est celle-ci : « Que chacun paye ses ministres. »

Vers la fin de la soirée, un gentleman, entre deux âges, qui est resté silencieux dans un coin à nous écouter, se lève, s'approche de moi et me fait un salut très digne auquel je réponds de mon mieux. Ayant appris par notre conversation que je suis français, il tient à m'informer que son frère habite Paris depuis vingt ans. Charmé par cette nouvelle, je lui demande si lui-même a visité Paris. Non, et il a bien l'intention de ne jamais le visiter. Il y a à Paris trop de choses immorales qu'il lui serait pénible de voir. Je lui fais remarquer que personne ne l'obligerait à les regarder et que Paris contient une foule de choses parfaitement convenables et non, pour cela, totalement dénuées d'intérêt. Peine perdue. Il reste convaincu que le seul fait de mettre le pied dans Paris suffirait à révolutionner son tempérament moral et anglo-saxon. La conversation dure quelques minutes, puis il se dirige vers la porte et nous adresse un *Good night, gentlemen!*

si plein de *respectability*, que l'on ne peut s'empêcher de penser à M. Pickwick.

IV

Aujourd'hui nouveau service de Mrs. R. J'y vais. J'espère que je serai dédommagé de ma déconvenue d'hier et que cette fois je verrai Evan Roberts.

J'arrive quelques minutes avant l'ouverture du meeting officiel. Mrs. R., aussitôt entrée, commande trois minutes de prière en silence, selon la formule. Mais l'assistance se comporte d'une façon très différente d'hier. Pendant une minute elle semble se soumettre et le silence est parfait. Puis, un jeune homme agenouillé dans un banc à quelques pas de moi murmure une prière. Insensiblement, par degrés, le murmure se transforme en une voix distincte, qui s'entend de tous les coins de la chapelle. La congrégation, oubliant jusqu'à la présence de Mrs. R., se met à répondre. Le jeune homme prie quelques instants la tête dans ses mains, puis il se relève, étend les bras, gesticule, crie. Les réponses se font plus nombreuses et plus bruyantes, l'émotion va croissant et, avant que les trois minutes soient écoulées, l'exaltation est à son comble. Mrs. R., sentant que l'enthousiasme gallois est plus fort que son autorité, fait contre mauvaise fortune bon cœur et laisse aller les choses. Enfin au bout d'un grand moment, le calme renaît et le meeting reprend sa marche normale.

Tout près de moi, dans l'hémicycle réservé, j'aperçois un grand jeune homme blond, de figure agréable, mais extraordinairement mobile. Je le regarde avec attention et aussitôt je le reconnais. C'est lui, c'est Evan Roberts. Je dois avouer que, à partir de ce moment, toute mon attention s'est concentrée sur sa personne et que je n'ai prêté qu'une oreille distraite aux exhortations de Mrs. R.

Le caractère qui frappe immédiatement chez l'Évangéliste gallois, c'est une extraordinaire mobilité d'expression. Si

jamais la physionomie et l'attitude ont pu être appelées les miroirs de l'âme, c'est bien chez Evan Roberts. On peut y lire en quelques instants l'étonnement, la tristesse, la joie, l'irritation ; il fronce les sourcils, redresse la tête ou la laisse retomber comme accablé ; ses lèvres se contractent en une sorte de moue silencieuse ou s'épanouissent en un large sourire. Parfois un mot du prédicateur le fait légèrement sursauter et il semble sortir d'un rêve. Cette mimique incessante n'est que la traduction involontaire de ce qu'il éprouve dans sa conscience. Psychologiquement elle se ramène à une série de réactions automatiques, et, vraiment, cet automatisme est si intense, l'absence de *selfpossession* si complète que malgré soi on a l'impression d'être en face d'un cas étrange placé à l'extrême limite du normal. Un pas de plus et nous entrerions de plain-pied dans l'automatisme maniaque.

Cependant le service se termine. On me présente à Evan Roberts qui me reçoit par un *very glad to meet you* et un chaleureux serrement de main. Pendant toute la durée de notre court entretien il ne lâchera pas ma main. Ce petit fait a son intérêt. J'y reviendrai.

Nous causons quelques instants. Je lui parle des conversions d'alcooliques et je lui dis combien j'admire les résultats obtenus par le Réveil à ce point de vue. « Oh ! oui, dit-il, beaucoup sont devenus sobres. Jésus est si bon qu'il leur a ôté même le goût de l'alcool. » A la pensée de ce petit miracle une joie naïve, d'enfant, illumine son visage. Je lui demande de vouloir bien me donner quelques détails sur la façon dont il a reçu de Dieu sa mission. Il me fait avec beaucoup de simplicité un récit abrégé des événements tels qu'ils ont été racontés dans les périodiques, sans rien ajouter que je ne sache déjà. Je prends enfin congé de l'Evangéliste. Je le remercie de son bon accueil et je reçois en échange un cordial *God bless you* (1), accompagné d'un vigoureux *shake hand*.

(1) Dieu vous bénisse.

REVIVALIST ET POPULATION REVIVALISÉE

I

Cette rapide vision de l'Évangéliste gallois ne m'a causé ni déception ni surprise. Evan Roberts m'est apparu tel que me l'avaient dépeint les journaux et tel que me l'avait montré l'histoire de son apostolat. J'ai trouvé l'original conforme à son portrait. — Ce portrait vaut de nous arrêter un moment. Son étude nous aidera à mieux comprendre le grand mouvement auquel l'homme a attaché son nom.

D'abord une première question qui demande à être discutée rapidement et résolue une fois pour toutes : Evan Roberts est-il sincère ? On entend quelquefois, dans une conversation de chemin de fer ou de fumoir d'hôtel, émettre cette opinion que le Réveil a été une affaire d'argent et que le but de tous les Revivalists, Evan Roberts en tête, était *to make money* (1). La même accusation a été portée publiquement en plein Réveil. Les Revivalists ont répondu avec l'indignation que l'on devine. Les mois ont passé depuis et, vraiment, si les Apôtres du Réveil avaient eu besoin de se justifier, le temps s'en serait chargé. Evan Roberts et sa famille continuent à mener la vie modeste qu'ils menaient autrefois. Les Revivalists ont repris leurs anciennes professions. Il ne semble pas que la moindre fortune se soit édifiée sur le Réveil. Si l'on ne voit guère où serait allé l'argent, on ne voit pas davantage d'où il serait venu. Evan Roberts ni ses

(1) Mot à mot : de faire de l'argent, c'est-à-dire de gagner de l'argent.

acolytes n'ont jamais fait aucune collecte. Quant à supposer qu'ils ont été subventionnés secrètement, c'est une simple absurdité, car on ne devine pas à quel mobile intéressé auraient obéi les bailleurs de fonds. — Bref, rien, absolument rien n'autorise à supposer que les apôtres du Réveil ont été conduits par des motifs pécuniairement intéressés et à suspecter leur sincérité. Ainsi d'ailleurs en a jugé l'immense majorité de ceux qui, avec des dispositions d'esprit diverses, se sont occupés du Réveil. Si j'ai mentionné l'opinion contraire, c'est que toute opinion, si invraisemblable soit-elle, mérite d'être discutée.

II

Dans tout portrait il y a un trait essentiel qui du premier coup saute aux yeux et presque à lui seul crée la ressemblance. Chez Evan Roberts c'est une émotivité extrême. Cette émotivité éclate à tout propos, soit sous la forme euphorique de l'amour mystique, soit sous la forme pénible de l'angoisse. L'histoire de l'Évangéliste nous montre à chaque page des « agonies d'âme » suivies de joies quasi délirantes. Un meeting froid le désole. L'idée qu'il y a dans l'assemblée un sceptique l'impressionne au point qu'il arrête net la marche du service. Plusieurs fois il s'affaisse dans la chaire et reste pendant de longues minutes suffoqué par l'émotion. A Neath au moment où l'Esprit-Saint lui impose sa retraite de sept jours, son trouble est tel qu'il lui est impossible de parler et qu'il est obligé d'écrire.

Les émotions sont aussi variables qu'intenses. L'humeur subit chez l'Évangéliste des sautes brusques, inopinées. Sans qu'on sache pourquoi, « le poids que tout à l'heure il déclarait trop lourd à porter pour son âme » disparaît comme par enchantement et fait place à un sentiment de bonheur indicible. Le ravissement succède au désespoir.

La forme la plus frappante et en même temps la plus classique que revêtent, chez Evan Roberts, les crises émotionnelles, c'est l'attaque extatique. La première dont il soit fait mention dans son histoire remonte au printemps 1904. Il nous en a donné lui-même une courte description que je reproduis : « Une nuit, dit-il, tandis que je priais près de mon lit, je fus emporté dans une immense étendue, en dehors de l'espace et du temps (*taken up to a great expanse without time or space*). C'était la communion avec Dieu; jusque là je n'avais qu'un Dieu lointain, je fus effrayé cette nuit-là, mais jamais depuis. Je tremblais tellement que mon lit en était secoué et que mon frère, s'étant éveillé, me saisit avec sa main, pensant que j'étais malade. Après cette expérience, je fus éveillé chaque nuit un peu après une heure. Cela était tout à fait étrange, car jusque là j'avais toujours dormi comme un roc, et aucun bruit dans ma chambre ne m'aurait éveillé. A partir de cette heure-là j'entrais dans la communion divine (*I was taken up into the Divine Fellowship*) pendant environ quatre heures. Ce que c'était, je ne puis vous le dire; tout ce que je puis dire, c'est que c'était divin. A partir de 5 heures je pouvais m'endormir jusque vers 9 heures. A ce moment-là j'entrais de nouveau dans la même expérience que dans les premières heures du matin jusque vers midi ou 1 heure. »

C'est bien là un état de conscience purement affectif, où l'élément intellectuel est réduit à un minimum. L'esprit, bien qu'impuissant à l'analyser et à le définir, en garde une empreinte profonde et indélébile. « Tout ce que je puis dire, déclare Evan Roberts, c'est que c'était divin. »

Cette « hyperesthésie morale, » cette émotivité morbide entraîne trois anomalies qui en sont en quelque sorte les corollaires. Ce sont une hyperactivité de l'imagination, une grande mobilité des idées et une impulsivité de la volonté. Nous trouvons ces trois anomalies chez Evan Roberts.

L'hyperactivité de l'imagination apparaît dans ses projets,

je devrais dire dans ses rêves. Encore enfant, il se voit destiné à une grande œuvre. Il songe à des missions lointaines, il veut porter l'Évangile dans les pays où il n'a pas encore pénétré. Plus tard, devenu le Revivalist que nous connaissons, il ne se contentera plus de convertir quelques tribus de sauvages. C'est le monde entier qu'il ambitionnera de ramener à Christ. L'imagination se manifeste aussi dans les métaphores passablement osées dont il émaille ses discours. Un homme qui ne sent pas la ferveur d'un meeting est « un iceberg au milieu des flammes. » C'est déjà pas mal. Mais voici qui est mieux. Parlant des « blessures » que le péché cause à l'âme, Evan Roberts dit aux fidèles « qu'elles seront si bien guéries que même l'œil d'un archange ne pourra découvrir la moindre cicatrice. S'ils trouvent leur demeure trop malpropre pour que le grand chirurgien vienne à eux, ils se trompent, car il a été dans des endroits surprenants, et, d'autre part, ils peuvent aller à lui dans son palais où il les vêtira, les guérira, leur donnera tout ce qui leur est nécessaire. Une chose cependant est claire : c'est seulement sur la terre que l'action du grand chirurgien peut s'exercer, etc... » Je pourrais continuer. C'est suffisant pour donner une idée de la rhétorique d'Evan Roberts.

Mais là où la vivacité et la richesse de l'imagination sont le plus frappantes, c'est quand les scènes bibliques se peignent dans sa conscience. Je traduis un passage du *Methodist Time*. « Evan Roberts était dans la chaire, conduisant un meeting, quand ceux qui étaient auprès de lui le virent serrer nerveusement sa bible et tourner les pages en hâte. Puis tout d'un coup ses traits parurent décomposés par la souffrance. Il lutta désespérément contre l'émotion qui convulsait chaque fibre de son être et s'écria d'une voix désespérée, suffisamment perceptible pour que ses voisins immédiats pussent l'entendre : « O Seigneur, arrête ta main. Je ne puis endurer ceci plus longtemps. » Un instant après il s'affaissa sur le plancher de la chaire et là il demeura dans un

état de prostration pendant environ un quart d'heure. Il était caché aux yeux de la congrégation par ceux qui l'entouraient, mais ses sanglots résonnaient à travers l'édifice, et les : « Oh ! Oh ! Oh ! » qu'il ne cessait de répéter sur tous les tons avaient quelque chose de déchirant. Quand il reprit possession de lui-même et que, l'épreuve étant terminée, il s'assit, les deux ministres (qui racontèrent, indépendamment l'un de l'autre, ces faits au journaliste) dirent qu'il paraissait presque transfiguré et que son visage avait pris une expression de calme et de repos tout à fait angélique. Tous les deux l'entendirent s'écrier doucement (*exclaim peacefully*) : « Oh ! que le corps n'a-t-il la force de supporter ce poids de « gloire. » Il leur dit par la suite que Dieu, il en avait la certitude, avait depuis quelques jours préparé son corps à supporter l'épreuve immense au cours de laquelle il avait participé, d'une façon essentiellement réelle, aux souffrances de Christ. »

De cette puissance imaginative à l'hallucination il n'y a qu'un pas. Evan Roberts le franchit souvent. J'ai noté à diverses reprises des hallucinations de l'ouïe. Les hallucinations de la vue, classiques chez les mystiques, ne font pas défaut non plus. Evan Roberts a eu plusieurs visions. L'une d'elles précéda de très près sa vocation définitive : elle eut sur son âme et sur sa vie une grosse influence. Voici comment elle est racontée dans l'intéressante brochure du Rev. W. Percy Hicks : « Prenant sa bible bien-aimée dans sa main, il (Evan Roberts) alla se promener dans le jardin, et, tandis qu'il regardait vaguement dans la direction d'une haie, il vit une face pleine de haine et de mépris et il entendit un rire de dérision et de provocation. Alors apparut une autre forme, parée d'une robe blanche, portant une épée enflammée. Il vit l'épée frapper en plein la première apparition et celle-ci disparaître. » Evan Roberts fait part de cette vision à un pasteur qui, avec une louable prudence, insinue que c'est peut-être là une simple hallucination, d'autant

plus explicable que le jeune homme relève de maladie et qu'il est encore très faible. Evan Roberts ne veut rien entendre. Il tient à sa vision surnaturelle et il l'interprète : Satan a longtemps regardé avec mépris et dérision les églises du Pays de Galles, mais l'épée enflammée de l'Esprit-Saint le repoussera, car le Christ s'est mis en campagne.

Le second corollaire d'une émotivité exagérée, c'est, avons-nous dit, une mobilité anormale des idées.

Une idée qui occupe le champ de la conscience appelle immédiatement une foule d'autres idées. Mais l'esprit dispose d'un pouvoir spécial, l'attention, qui lui permet soit de repousser toutes les associations qui se présentent, soit de faire un choix parmi elles et de donner au courant psychique une direction déterminée. J'ai devant moi un fémur. La vue de cet os pourrait évoquer dans mon esprit bien des idées diverses : idée de la mort, idée d'une danse macabre, idée de quelque malheureux au squelette duquel l'os appartenait. Il en serait ainsi si je me laissais aller à la rêverie. Mais si je fais de l'anatomie, l'attention intervient. Aucune des idées précédentes n'apparaîtra et ma conscience sera exclusivement occupée par l'idée des fossettes et des aspérités que je découvre sur l'os, des tendons qui s'y insèrent, des vaisseaux qui le nourrissent, etc... Ainsi s'établit entre les idées un lien puissant qui donne à la vie consciente son unité ou plutôt sa continuité.

Il semble que chez Evan Roberts ce lien soit la plupart du temps absent ou du moins si faible qu'on l'aperçoit à peine. Son mode de pensée habituel se rapproche beaucoup de la rêverie. Les associations semblent se faire au hasard ; le cours des idées tout en restant dans la note mystique change vingt fois de direction en quelques moments. Nous avons vu, pendant la retraite de Neath, un coup d'œil jeté sur une théière évoquer chez l'Évangéliste tout un épisode de la Passion. Ses discours sont des improvisations dont le thème varie d'un instant à l'autre. Il dit ce qui lui vient à l'esprit,

ce que lui suggère un hymne qu'on vient de chanter, un mot ou un geste d'un assistant, parfois une impression vague, l'impression que le meeting manque de ferveur, qu'une âme a repoussé les inspirations de l'Esprit-Saint, etc... Rien d'étonnant à ce que ses discours soient plutôt hachés, ainsi que le note le Rev. W. Percy Hicks.

La mobilité des idées nous conduit naturellement au troisième corollaire de l'émotivité morbide, qui est l'impulsivité des réactions : le contrôle des mouvements et des actes est fonction de la stabilité de la pensée. Cette anomalie se traduit chez Evan Roberts de plusieurs façons. J'ai constaté moi-même la mobilité vraiment surprenante de sa physionomie et de son attitude. Tous ceux qui l'ont vu conduire un meeting déclarent que sa tenue n'a rien de la correction qui convient à un prédicateur. La plupart du temps « il marche le long des bas-côtés, sa bible ouverte à la main exhortant l'un, encourageant l'autre et s'agenouillant près d'un troisième pour implorer une bénédiction du trône de grâce. »

L'impulsivité apparaît encore dans la conduite de l'Évangéliste. Quand il prend un parti, c'est spontanément, sans réfléchir. La décision chez lui, comme chez toutes les natures impulsives, ne comporte pas de délibération. En revanche elle est presque toujours irrévocable. Nous l'avons vu dans bien des circonstances : à propos de la mission projetée pour Cardiff, à laquelle il renonce sur une hallucination de l'ouïe ; un peu avant la retraite de Neath, quand il refuse de se rendre au meeting où il est attendu ; à Cwmavon où il défend de prier pour « l'âme perdue. »

Cette résolution opiniâtre qui se montre dans la conduite d'Evan Roberts a sa source dans le caractère de certitude absolue inhérent à toutes les idées qui se présentent à sa conscience. S'il s'oppose avec tant de rigueur à ce qu'on prie pour « l'âme perdue, » c'est qu'il est *certain* que cette âme est irrévocablement perdue. Cette certitude elle-même a, nous le savons, une origine toute mystique. L'idée qui apparaît à sa cons-

science est immédiatement acceptée parce que, pour lui, elle est une inspiration directe de l'Esprit-Saint. « Je ne sais rien, a-t-il dit lui-même à un représentant de la presse, rien que ce qui m'est dit par l'Esprit. » Cette soumission aveugle aux suggestions d'en haut est peut-être le trait qui a le plus frappé ceux qui ont étudié la personnalité d'Evan Roberts : « Ce sont son absolue confiance dans la volonté de Dieu, son obéissance parfaite aux ordres dictés par le Saint-Esprit et sa foi inébranlable dans les promesses de Dieu qui sont ses principaux caractères. » Psychologiquement ils ont vu juste. Pour nous aussi cette spontanéité des idées et des actes est un trait fondamental de la personnalité d'Evan Roberts. Nous lui donnons seulement un autre nom et nous l'appelons automatisme mental.

Cette spontanéité, Evan Roberts en fait la condition essentielle et presque suffisante de la ferveur et la voie la plus directe qui conduit au salut. C'est pourquoi il aime à la retrouver chez les autres et en particulier au cours d'un meeting. Il est l'ennemi de toutes les règles et de tout ce qui sent le convenu. « Obéissez à l'Esprit, » telle est sa loi. Il s'y conforme le premier en laissant aux autres les libertés qu'il prend lui-même. On peut l'interrompre, il ne sera pas froissé. Un jour, tandis qu'il parlait sur l'idée d'infini, un petit garçon dans la galerie commença à chanter *Jesu, Jesu, gicandd lais fy nyhri* (Sauveur, Sauveur, écoutez mon cri). Une des personnes présentes fit : « Chut. » Mais l'Évangéliste dit : « Non, non, je puis attendre, » et l'hymne continua un certain temps, après quoi deux jeunes filles se mirent à prier et le meeting se poursuivit sans qu'Evan Roberts pût reprendre son tableau de l'infini... Résister à l'Esprit-Saint est une faute et devient un obstacle à la ferveur d'un meeting. Evan Roberts a si bien ancré cette idée dans l'esprit des fidèles que plusieurs d'entre eux ont confessé publiquement leur désobéissance, notamment un ministre et plusieurs jeunes filles à Ogmores, le 18 février 1905.

II

L'instinct religieux qu'il tient de sa race, les suggestions religieuses qu'il a reçues de son milieu ont orienté le tempérament émotif, imaginatif et impulsif d'Evan Roberts vers le mysticisme et ont donné à ses tendances une sorte de consécration qui leur permet de s'épanouir librement. Des anomalies qui, dans une autre sphère d'activité, auraient peut-être constitué autant de conditions d'infériorité deviennent, dans la carrière mystique à laquelle Evan Roberts est prédestiné, autant de conditions de succès. La voie qui mène à la sainteté est ouverte devant lui. Il n'a qu'à s'abandonner sans critique et sans résistance à ses tendances naturelles. Les accès d'angoisse et les joies extatiques sont des critères de sainteté; les hallucinations, des manifestations directes de l'Esprit-Saint; les impulsions subites et irraisonnées, des gages de soumission à la volonté divine.

Cependant, ainsi présenté, le portrait d'Evan Roberts est incomplet. En effet, si une nature passionnée, imaginative et spontanée, associée à un instinct religieux profond et aidée par une éducation appropriée, explique comment Evan Roberts a pu devenir un mystique de grande envergure, elle ne nous donne pas la clé de son immense popularité, de l'influence considérable, colossale, qu'il exerce sur les individus et sur les foules.

Il faut donc qu'il y ait chez lui un autre facteur que je ne sais comment dénommer et qui donne à l'homme la faculté d'agir sur ses semblables et de les tenir en quelque sorte sous sa dépendance. Ce facteur est variable et complexe. Il y entre des qualités physiques, morales et intellectuelles qui peuvent différer qualitativement et quantitativement. L'un dominera une foule grâce à l'impression de force physique et d'énergie morale qui se dégage de tout son être : tel

était Danton; un autre tirera son influence de la rondeur de son caractère et de ses manières pleines de familiarité; un troisième agira surtout par un grand charme qui rayonne de sa personne: c'est le cas de beaucoup de mystiques, de saint François d'Assise notamment. C'est aussi le cas d'Evan Roberts.

Ce charme a été senti par tous ceux qui ont approché l'Evangéliste gallois. Le Rev. W. Percy Hicks écrit: « Après le meeting nous fûmes invités à prendre le thé par l'hôtesse d'Evan Roberts, nous eûmes ainsi l'occasion de causer avec le jeune Revivalist dont le sourire charmant et la physionomie ouverte encore que grave nous impressionnèrent profondément et firent naître dans nos cœurs une réelle affection pour lui. » Des traits réguliers et fins, des yeux clairs, un regard franc et profond en même temps, un sourire de joyeuse bienveillance, un timbre de voix sympathique, un air très jeune, c'en est assez pour gagner les cœurs d'une population qui déjà voit en lui l'élu du Seigneur, pour faire d'Evan Roberts le chef d'une jeunesse enthousiaste et l'idole des modernes « Marie » qui ne demanderont qu'à vivre à ses côtés et qui toutes voudront choisir la meilleure part.

Evan Roberts a toujours protesté contre la tendance pourtant bien naturelle des fidèles à oublier un peu la religion pour l'apôtre. Maintes fois il s'est élevé contre cet « esprit de curiosité » qui dirigeait tous les regards sur sa personne, portant ainsi préjudice à l'action de l'Esprit-Saint dont il n'était que l'humble mandataire. Et cependant, en dépit de cette modestie dont je ne songe point à contester la sincérité, il ne semble pas ignorer absolument ce que valent « ses regards qui vont jusqu'au fond de l'âme, » son sourire « enchanteur » et surtout ses poignées de main affectueuses. Il a écrit sur les poignées de main quelques lignes bien intéressantes à cet égard. « Il y a, dit-il, un pouvoir et un secret dans une poignée de main. Une étoile diffère d'une autre étoile et ainsi un serrement de main diffère d'un autre. C'est

le Saint-Esprit qui m'a enseigné à serrer la main. Grâce lui en soit rendue. » Cette naïve psychologie du serrement de main en fera peut-être sourire quelques-uns. En réalité elle nous montre Evan Roberts conscient de l'influence qu'il doit à sa nature sympathique. On a parlé d'une action hypnotique qu'il exercerait sur son public. C'est de la pure fantaisie. Mais ce qui est certain, incontestable, c'est que de toute sa personne se dégage un je ne sais quoi d'affectueux qui est peut-être sa principale force.

Tels sont, je crois, les traits essentiels du portrait d'Evan Roberts. Je les rappelle au risque d'être monotone : émotivité extrême; mobilité anormale des idées; impulsivité des réactions; instinct religieux inné et développé par l'éducation; recouvrant tout cela, un grand charme naturel. C'est suffisant, pour faire un mystique et donner à ce mystique une immense popularité.

Est-ce suffisant pour créer un grand mouvement? En d'autres termes, Evan Roberts peut-il être considéré non seulement comme le chef, mais comme l'auteur du Réveil et peut-on dire que sans lui le Réveil n'aurait pas existé? Non, sans doute. Supposez l'Evangéliste gallois prêchant à une assemblée d'ouvriers parisiens ou de paysans beaucerons, je doute qu'il en sorte beaucoup de mysticisme. C'est que, dans tout mouvement, il faut considérer la personnalité du chef et, si je puis m'exprimer ainsi, la personnalité de la foule qui se groupe derrière lui. Il est certain que si important que soit le premier facteur, le second l'est beaucoup plus. Quand une population est mûre pour un grand mouvement, qu'il s'agisse d'une révolution politique ou d'un réveil religieux, les chefs se présentent d'eux-mêmes. L'essentiel, c'est que la masse soit prête.

Souvent même, quand le chef entre en scène le mouvement est déjà lancé. Tel a été le cas pour Evan Roberts. C'est là un point d'histoire qui ne saurait être contesté.

Depuis longtemps les âmes pieuses du Pays de Galles

implorait un Réveil. La fin du xix^e siècle et les deux ou trois premières années du xx^e paraissent avoir été marquées dans la Principauté par une sorte d'éclipse du sentiment religieux. La foi était moins vive, les pratiques religieuses moins suivies, et, comme, dans ce peuple, religion et morale ne font qu'un, la morale avait souffert en même temps que la religion : l'alcoolisme faisait rage, les liens familiaux se relâchaient, le goût des plaisirs licites ou non grandissait d'une manière effrayante. La décadence était si profonde qu'il n'y avait, disait-on, que deux alternatives possibles : « le Réveil ou le jugement. » Le mot est d'un mineur de la Vallée de la Rhondda et il a été recueilli par le Rev. W. Percy Hicks (*Life Story of Evan Roberts*). On implore un Réveil, une descente de l'Esprit-Saint, et non seulement on l'implore, mais on l'attend. Un ministre de l'Eglise d'Angleterre, le doyen Howell, dit en propres termes dans un article du *Welsh Magazine* paru en janvier 1903, que ce Réveil spirituel est « le premier besoin de sa chère nation. » Bientôt les signes que le moment est proche apparaissent et se multiplient. Des « cercles de prière » se forment sur divers points. Dans le Clamorgan, quatre jeunes gens se réunissent chaque soir sur une montagne pour prier ensemble. Une conférence se tient à Llandrindod en août 1903, et un « missionnaire bien connu » remarque que « le Pays de Galles pourrait bien être le berceau des Evangélistes pour le futur Réveil. »

Encore quelques mois et la Principauté sera préparée à recevoir la pluie bienfaisante qui doit tomber du ciel. Les cœurs sont prêts, l'Esprit-Saint peut venir. Il vient en effet, et la première manifestation de sa présence est à New-Quay, une petite ville du comté de Cardigan. Là, en février 1904, une jeune fille, Mss. Flory Evans, se lève tout d'un coup au cours d'un meeting et, en termes passionnés, confesse son amour pour Jésus-Christ. Ce fut là le début du Réveil. De New-Quay l'incendie mystique se propagea aux localités avoisinantes. Des missions s'organisèrent. Il y eut des

meetings sensationnels... Et Evan Roberts ? Il est là, attendant son heure. Son heure va sonner. Il prendra la tête du mouvement, les autres Revivalists deviendront ses humbles satellites et on pourra croire qu'il est le véritable et l'unique promoteur du Réveil. Ce n'est là qu'une illusion. Le Réveil n'est pas l'œuvre d'un Revivalist, mais de la population revivifiée.

III

J'ai parcouru dans tous les sens cette vallée de la Rhondda ; j'ai promené mes regards sur les collines nues et désolées qui, de chaque côté, ferment l'horizon ; j'ai respiré l'atmosphère épaisse et comme saturée de charbon qui enveloppe les villages. Ce n'est pas gai, mais c'est instructif. En effet, tout en visitant le pays, on cause avec les habitants, on pénètre dans les *homes* où ils vivent et dans les sanctuaires où ils prient. A mesure que l'on prend contact avec les hommes et les choses, il semble qu'on les comprend mieux et qu'on perçoit plus clairement les liens qui les unissent. Spontanément, la vue du présent évoque les souvenirs du passé, et, sans effort, on devine comment s'est formé et conservé le foyer de mysticisme qui, quelques jours auparavant, vous paraissait un anachronisme déconcertant.

L'homme ne peut rester éternellement courbé sur sa tâche. Il lui faut non seulement le repos, mais la distraction. J'entends par distraction tout ce qui fait diversion au travail imposé par la nécessité et constitue pour l'individu une source de jouissance. Cette jouissance peut être perçue confusément ; pour qu'elle existe, il n'est pas toujours nécessaire qu'elle puisse se formuler en termes précis. Un paysage riant, ensoleillé, une végétation luxuriante, les étalages et les rues

animées d'une grande ville font naître dans la conscience mille impressions qui ne sont pas toujours distinctement perçues mais qui s'additionnent et dont la somme est un sentiment de plaisir.

Si je rappelle cette vérité banale et universellement acceptée, c'est qu'elle fait naître une question : où le mineur de la Rhondda trouvera-t-il cette compensation au labeur quotidien à laquelle tout homme a droit ? Ce n'est pas dans la nature qui l'environne. Tout autour de lui la campagne est presque aussi triste que la galerie où il travaille. Ce n'est pas davantage dans les rues de son village. Les pauvres maisonnettes qui s'alignent de chaque côté ne respirent ni la variété ni la gaieté. — Les mille impressions que le milieu extérieur produit sur son esprit s'additionnent comme tout à l'heure, mais la somme est un sentiment pénible ou, tout au plus, cet état d'indifférence absolue que crée l'habitude.

Le mineur de la Rhondda n'a pas même, comme l'ouvrier qui vit dans les faubourgs de nos grandes villes, les courses de chevaux, les music-halls et les théâtres de barrière. Son village ne lui offre rien de semblable. Les moralistes diront : tant mieux. Je ne les contredirai pas. Mais je ne fais pas ici de morale. Je constate seulement que, si inférieure que soit la qualité de ces sortes de distractions, elles manquent ici.

Il y a bien les sports. Mais le foot-ball et les autres jeux de même nature ne conviennent guère qu'à la partie jeune de la population. Les sports exigent une dépense considérable de force physique. Quand on a peiné toute la semaine, on n'a pas toujours le samedi un reliquat d'énergie musculaire à dépenser sur le *play ground*.

Je ne vois guère que deux endroits où le mineur de la Rhondda puisse trouver une diversion à son dur labeur : le cabaret et la chapelle. Et de fait ce sont bien le cabaret et la chapelle qui se disputent ses loisirs.

Le cabaret, certes, cela n'étonne pas. C'est partout que l'ouvrier vide sa bourse et ruine sa santé au comptoir des

marchands d'alcool. Mais pourquoi la chapelle ? Comment se fait-il que l'alcoolisme, qui ailleurs règne en maître, trouve ici dans l'esprit religieux un rival redoutable et souvent victorieux ?

Sans doute il y a une question d'instinct, de disposition naturelle. Le Gallois aime le sanctuaire et la Bible, parce qu'il tient de ses ancêtres une aptitude particulière à sentir les choses religieuses comme il tient d'eux une aptitude particulière à sentir la musique. Gardons-nous cependant d'exagérer l'importance de ce facteur ethnologique. Les races sont ce que les conditions extérieures et les événements les ont faites. Aucun de leurs instincts n'est immuable. L'instinct religieux, comme tout autre, ne peut vivre qu'à la condition d'être protégé et en quelque sorte cultivé. Le problème reste entier. Toutes les races et tous les peuples ont eu une période religieuse. Les uns ont dépassé cette période, d'autres y sont encore. Pourquoi ?

A propos des conversions et du mysticisme individuel, j'ai dit que, au-dessus de la race et des dispositions originelles, il y avait l'éducation. Ce qui est vrai pour l'individu est vrai pour le peuple et il semble infiniment plus profitable, pour résoudre le problème qui nous occupe, de considérer l'éducation que le peuple reçoit, les suggestions qu'on fait agir sur lui, que de s'hypnotiser sur les caractères de la race dont il est sorti.

Voyons donc très rapidement en quoi consiste cette éducation. — Disons-le d'un mot : cette éducation est avant tout religieuse, son but est de développer l'instinct religieux et de lui subordonner toutes les tendances de l'individu.

Elle est religieuse dès son origine et par son origine. Les bases en ont été établies vers 1735, à l'époque même du grand Réveil religieux qui fut aussi, pour le Pays de Galles, un Réveil intellectuel.

Les premières écoles galloises ont été les « écoles circulantes. » Cette institution curieuse remonte à 1730. Elle eut

pour créateur le Rev. Griffith Jones. Comme leur nom l'indique, ces écoles n'étaient pas fixes. Elles s'installaient pour un temps dans un village, enseignaient à lire, en gallois bien entendu, aux habitants de tout âge désireux de s'instruire et continuaient plus loin leur œuvre éducatrice. Leur succès fut prodigieux. A la mort de Griffith Jones, en 1761, leur nombre était de 218, et on prétend que 10.000 personnes y apprirent à lire en l'espace d'une année.

Vers la même époque se fondèrent les écoles du dimanche placées sous l'autorité et la direction des pasteurs et où tout l'enseignement se faisait également en gallois.

Les écoles circulantes comme les écoles du dimanche (et c'est en cela qu'elles peuvent être considérées comme les bases de l'éducation religieuse galloise) n'avaient qu'un seul et même but, apprendre à lire au peuple pour lui permettre d'entrer en contact directement et sans intermédiaire avec l'Ecriture sainte : conséquence logique de l'esprit de libre examen professé par le protestantisme, l'individu doit puiser lui-même dans la Bible son aliment spirituel, il faut donc avant tout qu'il apprenne à la lire.

Sans doute, depuis le dix-huitième siècle, le système d'éducation s'est modifié. Il existe aujourd'hui dans le Pays de Galles, comme dans le reste du Royaume-Uni, des écoles primaires où l'enseignement se fait en anglais. Les écoles circulantes ont disparu depuis longtemps. Mais les écoles galloises du dimanche sont restées, elles sont toujours très florissantes, fréquentées par des enfants, des jeunes gens, des adultes et même des vieillards. On y apprend à lire le gallois, à chanter les hymnes, on y étudie la Bible, on y reçoit les explications du ministre. L'influence de ces écoles sur l'esprit du peuple est immense. Grâce à elles la langue et l'esprit gallois se maintiennent dans toute leur pureté. Certes le Gallois a pris à l'Anglais sa civilisation pratique et même sa langue, puisque la plupart du temps il parle l'anglais sinon d'une façon parfaite au moins suffisamment pour se tirer

d'affaire. Mais, au point de vue purement intellectuel, il est resté gallois, rien que gallois. Sa langue littéraire est le gallois. L'anglais n'est à ses yeux qu'une langue d'affaires. C'est la Bible galloise, ce sont les journaux et les livres gallois qu'il aime à lire, ce sont les hymnes gallois qu'il aime à chanter. Ainsi la langue galloise se dresse entre lui et le reste du monde comme une barrière infranchissable. Cette barrière s'ouvre toute grande aux idées religieuses. Elle reste impitoyablement fermée à toute idée profane. Elle protège le germe religieux qui est dans l'individu contre toute influence nocive et lui permet de se développer et de s'épanouir librement. Voici ce que je lis à ce sujet dans le livre si curieux de MM. John Rhys et David Brynmor-Jones (1) :

« Les journaux gallois en général, disent ces auteurs, sont d'accord pour passer sous silence toutes les nouvelles relatives aux courses de chevaux et donner peu de place à tout ce qui concerne les jeux en général. Ils sont plutôt sobres dans leurs comptes rendus d'affaires de divorce et d'affaires de mœurs. Par contre ils sont plutôt accessibles aux histoires d'assassinats et d'horreurs de toute sorte. Ils sont plus littéraires que les journaux anglais de même niveau intellectuel (*of like standing*) et toujours ouverts aux poètes et aux versificateurs. Les éditeurs saluent avec plaisir tout ce qui touche aux choses anciennes et tout ce qui est histoire ou biographie, spécialement quand il s'agit de sujets gallois. On peut dire que le ton en est généralement puritain. La majorité d'entre eux est dévouée aux intérêts du parti libéral. Un seul est socialiste ou collectiviste. »

« Quant aux magazines, revues et livres, » continuent MM. Rhys et Brynmor-Jones, « ils doivent toujours avoir un ton plus ou moins religieux ; même quand il s'agit de romans, une large place dans les caractères dépeints doit être consacrée au côté religieux. »

(1) *The Welsh People*, 4^e édit., 1906.

En résumé, le peuple gallois est resté essentiellement religieux, peut-être le plus religieux de tous les peuples du monde civilisé, parce que, dans l'éducation qu'il reçoit, tout converge vers un but religieux, et parce que sa langue le maintient dans un isolement intellectuel absolu.

Deux considérations relatives au présent Réveil, l'une d'ordre social, l'autre d'ordre géographique, me paraissent plaider encore en faveur de cette explication.

Ce ne sont pas toutes les classes du peuple gallois qui ont participé au Réveil. La bourgeoisie riche ou simplement aisée, les professions libérales n'ont fourni que peu d'éléments. Je sais bien que parmi les convertis on cite quelques médecins, un ou deux officiers et quelques hommes de loi. J'ai moi-même eu le plaisir de passer quelques moments avec un *solicitor* (avoué) qui occupe une très haute situation dans la ville où il habite et qui a été converti par le Réveil. Son histoire a été racontée dans toutes les brochures consacrées au Réveil. Avant sa conversion il était l'avoué des « publicains » de son district. Depuis il a fait à sa foi le sacrifice de cette fructueuse clientèle. Mais les faits de ce genre constituent de curieuses exceptions. D'une façon générale, les Gallois qui ont reçu l'éducation anglaise, qui ont fait leurs études dans les universités, qui sont gradués d'Oxford ou de Cambridge, ont regardé avec sympathie le mouvement dont ils appréciaient les salutaires effets, mais de loin et sans s'y mêler. La masse des Revivalisés est composée de gens du peuple, ouvriers, paysans, petits commerçants, de tous les éléments en un mot qui ont gardé dans toute sa pureté l'esprit gallois et reçu intégralement et exclusivement l'éducation galloise.

Au point de vue géographique nous avons vu que le Réveil n'avait laissé de traces durables et profondes que dans les campagnes et surtout dans les vallées minières. Dans les deux grandes villes du Clamorgan au contraire, Cardiff et Swansea, l'effet a été nul ou à peu près. Et pourtant le Réveil

a passé sur leurs chapelles et elles ont vu des meetings enthousiastes. C'est vrai. Mais dans ces cités commerçantes et populeuses, l'éducation n'est plus galloise, l'esprit gallois, le véritable esprit gallois est absent. Le peuple trouve ici ce qui manque dans les villages de la Rhondda, les théâtres, les music-halls, etc... L'esprit du siècle y souffle de tous côtés. La chapelle a perdu son influence.

Elle l'a conservée intacte ou à peu près dans les vallées. Elle est restée pour le mineur un lieu aimé, le lieu où son esprit s'est éveillé au chant des hymnes, où il a entendu pour la première fois le Sermon sur la Montagne, où il se réfugie aux heures de tristesse et d'ennui.

Nous venons de considérer le facteur principal, sinon le facteur unique, du mysticisme gallois. Une nouvelle question surgit d'elle-même : pourquoi ce mysticisme prend-il la forme de crise ? J'avoue que je suis très embarrassé pour y répondre. Et pourtant c'est là un fait. Depuis la grande crise de 1735, les Réveils se succèdent au cours de l'histoire du Pays de Galles, Réveils souvent partiels et locaux, comme les sept réveils qui se produisirent à Llangeitho au dix-huitième siècle, au temps de Hlowel, ou comme celui qui eut lieu dans le nord du Pays de Galles en 1839, mais parfois aussi Réveils considérables s'étendant à toute la Principauté, comme le grand Réveil de 1859 dont le souvenir est encore présent à bien des mémolres.

Ce caractère spasmodique du mysticisme gallois est difficilement explicable. Sans doute, on pourrait invoquer le tempérament même de la race galloise, tempérament mobile et peu enclin à trouver la juste mesure, qui d'emblée va aux extrêmes. Il est certain que la violence des manifestations religieuses les condamne à être éphémères. Une position extrême ne peut se conserver longtemps. On s'en éloigne insensiblement et on y revient ensuite tout d'un coup. — Mais c'est là une de ces explications ethnologiques et faciles dont il convient de se méfier.

CONCLUSION

Mon voyage terminé, sur le point de quitter le Pays de Galles et de reprendre la route de France, je voudrais résumer en quelques lignes l'impression que j'éprouve en relisant ces notes.

C'est d'abord un sentiment de respect nuancé d'une certaine admiration pour le petit peuple gallois si confiant dans l'avenir de sa race, si sincère dans ses croyances, si ardent à les manifester. Un peuple qui dispose d'un fond de vitalité aussi profond peut avoir foi dans l'avenir et, sans être ridicule, se croire appelé à de grandes destinées.

C'est ensuite un sentiment d'estime pour le mouvement mystique lui-même, qui, pour un temps du moins, a enrayé la progression effrayante de l'alcoolisme, arraché la jeunesse aux tentations des plaisirs malsains, ramené l'aisance et la paix à des foyers désolés. Je ne puis énumérer ici tous les effets salutaires du Réveil. Il en est un cependant qui mérite une mention particulière, parce qu'il est inattendu. C'est l'atténuation de l'esprit sectaire et le développement de l'esprit de tolérance. Contrairement à la plupart des mouvements religieux, le Réveil gallois 1904-1905 a été un mouvement d'union. Il n'a pas créé de secte nouvelle. Il n'a pas dressé entre les hommes des barrières de haine. Au contraire, il les a réunis par des liens de charité. Méthodistes, Baptistes, Wesleyens, Congrégationalistes ont cessé de se damner les uns les autres et, dans des temples différents, ont

adoré le même Dieu. Cet heureux effet tient à la nature même du mouvement qui a été à peu près exclusivement mystique et très peu ou même nullement dogmatique. Evan Roberts, c'est peut-être là son principal mérite, a prêché un christianisme si large qu'il peut embrasser toute la chrétienté et que les dogmes et les rites ne comptent plus guère. Il semble que soit réalisée dans ce petit coin de terre la prophétie de Renan : « Comme l'esprit rapproche autant que la lettre divise, les spiritualistes de chaque confession arriveront à se rapprocher tellement qu'ils négligeront de se réunir tout à fait. Le fanatisme se perdra dans une tolérance générale. Le dogme deviendra une arche mystérieuse, que l'on conviendra de n'ouvrir jamais. Si l'arche est vide, alors qu'importe ? » On ne peut dire ce que durera cette union. Quoi qu'il arrive, il est permis d'y voir un exemple salutaire et peut-être un heureux présage.

Sans doute, dans l'histoire du Réveil gallois il y a des points noirs, — il y en a partout. Les cerveaux fragiles ont mal supporté l'exaltation mystique et plusieurs ont sombré dans la folie ; l'excitation causée par les meetings s'est quelquefois montrée malsaine et la morale en a peut-être souffert ; dans l'empressement avec lequel certains apôtres ont étalé leur histoire et leur photographie dans les périodiques, il y avait peut-être, à côté d'un très-grand zèle pour le bien du prochain, un léger souci de la gloire personnelle. Cela prouve seulement que rien n'est parfait en ce monde, pas même les œuvres de l'Esprit-Saint. Tel qu'il est, en dépit de quelques conséquences regrettables à des degrés divers, le Réveil gallois mérite que notre dernier regard soit pour lui un regard de sympathie.

Donnons-le-lui et laissons-le tranquillement s'enfoncer dans le passé, rejoindre les Réveils qui l'ont précédé et attendre ceux qui viendront après lui — si tant est qu'il en vienne. En effet, on peut se demander, sans le moindre parti pris, si le Réveil 1904-1905 n'est pas le dernier que verra le

Pays de Galles. Il est probable, si je parlais d'après mon sentiment personnel, je dirais il est certain que le peuple gallois sortira peu à peu de cet isolement intellectuel qui, dans l'ère où nous sommes entrés, constitue la condition primordiale d'un mouvement mystique, populaire et étendu. C'est déjà fait pour les classes élevées. L'esprit moderne s'y est infiltré. De là il pénétrera les autres classes, jusqu'à ce que toutes les couches sociales en soient imprégnées. Ainsi le veut une loi qui, je crois, ne connaît pas d'exceptions. Sans doute, il y aura longtemps des cas isolés de mysticisme, mais ils ne seront plus contagieux; des apôtres surgiront encore : ils prêcheront dans le désert. Une renaissance religieuse n'est pas possible dans tous les temps.

Pour les mêmes raisons, dès maintenant, elle n'est pas possible dans tous les lieux. Si le Réveil religieux a constitué pour le Pays de Galles un remède social et moral d'une réelle efficacité, ce remède n'est pas applicable partout. En ce qui concerne les pays latins et la France en particulier, il est bien évident qu'il serait puéril de l'essayer. C'est que les conditions nécessaires à une renaissance religieuse ont depuis longtemps disparu de notre sol. Certains esprits peuvent le regretter comme d'autres regrettent que les chemins de fer aient remplacé les diligences. Regrets stériles : on ne ressuscite pas les instincts disparus, on ne remonte pas le courant de l'évolution.

Là comme en toute circonstance, le mieux est de prendre son parti de ce que l'on ne peut éviter.

A tout bien prendre et à regarder les choses d'un point de vue positif, le seul effet utile des religions est de donner à l'homme un viatique qui l'aide à traverser la vie, ou, pour parler le langage un peu prétentieux de Marguerite Fuller, de lui faire « accepter l'univers. » Il y a d'autres moyens d'arriver à ce but. L'un des plus sages serait peut-être de montrer à l'homme quelle est exactement sa place dans cet univers, en faisant tomber pièce à pièce la barrière que, dans

son ignorance, il a dressée entre la nature et lui; de détruire à jamais cette illusion où il s'est trop longtemps complu « qu'il est un Dieu tombé qui se souvient des cieux; » de lui apprendre que pour lui comme pour tous les êtres animés, la vie est non une épreuve, mais une *fin* et que dans la vie seule il doit chercher la satisfaction de toutes ses aspirations, les plus hautes aussi bien que les plus humbles; en un mot, de développer en lui « le sens de la terre. » Alors peut-être, l'Univers lui paraîtra moins inhospitalier et plus « acceptable; » il éprouvera moins la nécessité d'oublier dans le rêve religieux les misères de la réalité et il n'aura que faire d'un Revival.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	4
--------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

CARDIFF

La ville de Cardiff. — Quelques traits de la vie anglaise.....	
L'Armée du Salut.....	21
Le Réveil à Cardiff. — L'alcoolisme et la police.....	35

DEUXIÈME PARTIE

LA VALLÉE DE LA TAFF

La famille galloise. — Quelques effets moraux du Réveil.....	47
La musique religieuse.....	54
Le pont de Pontypridd. — Un meeting religieux dans un salon.	60
Les conversions.....	66
Un service religieux dans une mine. — Les forges de Merthyr-Tydfil. — Réveil et socialisme.....	80

TROISIÈME PARTIE

LA COTE ET BRIDGEND

Neath. — Conversation avec un publicain. — La retraite d'Evan Roberts.....	91
L'abbaye de Neath.....	107

Swansea. — Un apôtre américain. — Loughor.....	112
L'asile d'aliénés. — Influence du Réveil sur la santé psychique de la population.....	121

QUATRIÈME PARTIE

LA VALLÉE DE LA RHONDDA.

Treorky. — Un service religieux gallois. — Le <i>hwyl</i> gallois.	133
Un apôtre féminin gallois.....	143
Un meeting de fervents. — Un apôtre féminin anglais.....	156
Revivalist et population revivifiée.....	164
CONCLUSION.....	183

FELIX ALCAN, ÉDITEUR

LIBRAIRIES FELIX ALCAN ET GUILLAUMIN REUNIES

108, Boulevard Saint-Germain, 108, Paris, 6^e.

EXTRAIT DU CATALOGUE

SCIENCES — MÉDECINE — HISTOIRE — PHILOSOPHIE
ÉCONOMIE POLITIQUE — STATISTIQUE — FINANCES

BIBLIOTHÈQUE
SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

Volumes in-8, cartonnés à l'anglaise. — Prix : 6, 9 et 12 fr.

107 VOLUMES PUBLIÉS :

1. J. TYNDALL. Les glaciers et les transformations de l'eau, 7^e éd., illustré.
2. W. BAGEHOT. Lois scientifiques du développement des nations, 6^e édition.
3. J. MAREY. La machine animale, 6^e édition, illustré.
4. A. BAIN. L'esprit et le corps, 6^e édition.
5. PETTIGREW. La locomotion chez les animaux, 2^e éd., ill.
6. HERBERT SPENCER. Introd. à la science sociale, 13^e éd.
7. OSCAR SCHMIDT. Descendance et darwinisme, 6^e édition.
8. H. MAUDSLEY. Le crime et la folie, 7^e édition.
9. VAN BENEDEN. Les commensaux et les parasites dans le règne animal, 4^e édition, illustré.
10. BALFOUR STEWART. La conservation de l'énergie, 6^e éd., illustré.
11. DRAPER. Les conflits de la science et de la religion, 11^e éd.
12. LÉON DUMONT. Théorie scientifique de la sensibilité, 4^e éd.
13. SCHUTZENBERGER. Les fermentations, 6^e édition, illustré.
14. WHITNEY. La vie du langage, 4^e édition.
15. COOKE et BERKELEY. Les champignons, 4^e éd., illustré.
16. BERNSTEIN. Les sens, 5^e édition, illustré.
17. BERTHELOT. La synthèse chimique, 9^e édition.
18. NIEWENGLOWSKI. La photographie et la photochimie, ill.
19. LUYSS. Le cerveau, ses fonctions, 7^e édition (épuisé).
20. W. STANLEY JEVONS. La monnaie et le mécanisme de l'échange, 5^e édition.
21. FUCHS. Les volcans et les tremblements de terre, 6^e éd.
22. GÉNÉRAL BRIALMONT. La défense des États et les camps retranchés, 3^e édition, avec fig. (épuisé).
23. A. DE QUATREFAGES. L'espèce humaine, 13^e édition.
24. BLASERNA et HELMHOLTZ. Le son et la musique, 5^e éd.
25. ROSENTHAL. Les muscles et les nerfs, 3^e édition (épuisé).

Swansea. — Un apôtre américain. — Loughor.....	112
L'asile d'aliénés. — Influence du Réveil sur la santé psychique de la population.....	121

QUATRIÈME PARTIE

LA VALLÉE DE LA RHONDDA.

Treorky. — Un service religieux gallois. — Le <i>hwyl</i> gallois.	133
Un apôtre féminin gallois.....	143
Un meeting de fervents. — Un apôtre féminin anglais.....	156
Revivalist et population revivalliséc.....	164
CONCLUSION.....	183

Juin 1906

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

LIBRAIRIES FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES

108, Boulevard Saint-Germain, 108, Paris, 6^e.

EXTRAIT DU CATALOGUE

SCIENCES — MÉDECINE — HISTOIRE — PHILOSOPHIE
ÉCONOMIE POLITIQUE — STATISTIQUE — FINANCES

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

Volumes in-8, cartonnés à l'anglaise. — Prix : 6, 9 et 12 fr.

107 VOLUMES PUBLIÉS :

1. J. TYNDALL. Les glaciers et les transformations de l'eau, 7^e éd., illustré.
 2. W. BAGEHOT. Lois scientifiques du développement des nations, 6^e édition.
 3. J. MAREY. La machine animale, 6^e édition, illustré.
 4. A. BAIN. L'esprit et le corps, 6^e édition.
 5. PETTIGREW. La locomotion chez les animaux, 2^e éd., ill.
 6. HERBERT SPENCER. Introd. à la science sociale, 13^e édit.
 7. OSCAR SCHMIDT. Descendance et darwinisme, 6^e édition.
 8. H. MAUDSLEY. Le crime et la folie, 7^e édition.
 9. VAN BENEDEN. Les commensaux et les parasites dans le règne animal, 4^e édition, illustré.
 10. BALFOUR STEWART. La conservation de l'énergie, 6^e éd., illustré.
 11. DRAPER. Les conflits de la science et de la religion, 11^e éd.
 12. LÉON DUMONT. Théorie scientifique de la sensibilité, 4^e éd.
 13. SCHUTZENBERGER. Les fermentations, 6^e édition, illustré.
 14. WHITNEY. La vie du langage, 4^e édition.
 15. COOKE et BERKELEY. Les champignons, 4^e éd., illustré.
 16. BERNSTEIN. Les sens, 5^e édition, illustré.
 17. BERTHELOT. La synthèse chimique, 9^e édition.
 18. NIEWENGLOWSKI. La photographie et la photochimie, ill.
 19. LUYE. Le cerveau, ses fonctions, 7^e édition (épuisé).
 20. W. STANLEY JEVONS. La monnaie et le mécanisme de l'échange, 5^e édition.
 21. FUCHS. Les volcans et les tremblements de terre, 6^e éd.
 22. GÉNÉRAL BRIALMONT. La défense des États et les camps retranchés, 3^e édition, avec fig. (épuisé).
 23. A. DE QUATREFAGES. L'espèce humaine, 13^e édition.
 24. BLASERNA et HELMHOLTZ. Le son et la musique, 5^e éd.
 25. ROSENTHAL. Les muscles et les nerfs, 3^e édition (épuisé).
- ★

26. BRUCKE et HELMHOLTZ. Principes scientifiques des beaux-arts, 4^e édition, illustré.
27. WURTZ. La théorie atomique, 8^e édition.
- 28-29. SECCHI (Le Père). Les étoiles, 3^e édit., 2 vol. illustrés.
30. N. JOLY. L'homme avant les métaux, 4^e édit. (épuisé).
31. A. BAIN. La science de l'éducation, 10^e édition.
- 32-33. THURSTON. Histoire de la machine à vapeur, 3^e éd., 2 vol.
34. R. HARTMANN. Les peuples de l'Afrique, 2^e édit. (épuisé).
35. HERBERT SPENCER. Les bases de la morale évolutionniste, 7^e édition.
36. TS.-H. HUXLEY. L'écrevisse, introduction à l'étude de la zoologie, 2^e édition, illustré.
37. DE ROBERTY. La sociologie, 3^e édition.
38. O.-N. ROOD. Théorie scientifique des couleurs et leurs applications à l'art et à l'industrie, 2^e édition, illustré.
39. DE SAPORTA et MARION. L'évolution du règne végétal. *Les cryptogames*, illustré.
- 40-41. CHARLTON-BASTIAN. Le cerveau et la pensée, 2^e éd., 2 vol. illustrés.
42. JAMES SULLY. Les illusions des sens et de l'esprit, 3^e éd., ill.
43. YOUNG. Le Soleil, illustré (épuisé).
44. A. DE CANDOLLE. Origine des plantes cultivées, 4^e édit.
- 45-46. J. LUBBOCK. Fourmis, abeilles et guêpes (épuisé).
47. Eo. PERRIER. La philos. zoologique avant Darwin, 3^e éd.
48. STALLO. La matière et la physique moderne, 3^e édition.
49. MANTEGAZZA. La physiologie et l'expression des sentiments, 3^e édit., illustré, avec 8 pl. hors texte.
50. DE MEYER. Les organes de la parole, illustré.
51. DE LANESSAN. Introduction à la botanique. *Le sapin*, 2^e édit., illustré.
- 52-53. DE SAPORTA et MARION. L'évolution du règne végétal. *Les phanérogames*, 2 volumes illustrés.
54. TROUESSART. Les microbes, les ferments et les moisissures, 2^e éd., illustré.
55. HARTMANN. Les singes anthropoïdes (épuisé).
56. SCHMIDT. Les mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques, illustré.
57. BINET et FÉRÉ. Le magnétisme animal, 4^e éd., illustré.
- 58-59. ROMANES. L'intelligence des animaux, 3^e éd., 2 vol.
60. F. LAGRANGE. Physiologie des exercices du corps, 8^e éd.
61. DREYFUS. L'évolution des mondes et des sociétés, 3^e édit.
62. DAUBRÉE. Les régions invisibles du globe et des espaces célestes, 2^e édition, illustré.
- 63-64. J. LUBBOCK. L'homme préhistorique, 4^e éd. 2 vol. ill.
65. RICHET (Ch.). La chaleur animale, illustré.
66. FALSAN. La période glaciaire, illustré (épuisé).
67. BEAUNIS. Les sensations internes.
68. CARTAILHAC. La France préhistorique, 2^e éd., illustré.
69. BERTHELOT. La révolution chimique, Lavoisier, ill.

70. J. LUBBOCK. Les sens et l'instinct chez les animaux, ill.
71. STARCKE. La famille primitive.
72. ARLOING. Les virus, illustré.
73. TOPINARD. L'homme dans la nature, illustré.
74. BINET. Les altérations de la personnalité.
75. DE QUATREFAGES. Darwin et ses précurseurs français, 2^e éd.
76. LEFÈVRE. Les races et les langues.
- 77-78. A. DE QUATREFAGES. Les émules de Darwin, 2 vol.
79. BRUNACHE. Le centre de l'Afrique; autour du Tchad, ill.
80. A. ANGOT. Les aurores polaires, illustré.
81. JACCARD. Le pétrole, l'asphalte et le bitume, illustré.
82. STANISLAS MEUNIER. La géologie comparée, illustré.
83. LE DANTEC. Théorie nouvelle de la vie, 3^e éd., illustré.
84. DE LANESSAN. Principes de colonisation.
85. DEMOOR, MASSART, et VANDERVELDE. L'évolution régressive en biologie et en sociologie, illustré.
86. G. DE MORTILLET. Formation de la nation française, 2^e édition, illustré.
87. G. ROCHÉ. La culture des mers en Europe (*Pisciculture, pisciculture, ostréiculture*), illustré.
88. J. COSTANTIN. Les végétaux et les milieux cosmiques (*Adaptation, évolution*), illustré.
89. LE DANTEC. Évolution individuelle et hérédité.
90. E. GUIGNET et E. GARNIER. La céramique ancienne et moderne, illustré.
91. E.-M. GELLÉ. L'audition et ses organes, illustré.
92. STANISLAS MEUNIER. La géologie expérimentale, 2^e éd., illustré.
93. J. COSTANTIN. La nature tropicale, illustré.
94. E. GROSSE. Les débuts de l'art, illustré.
95. J. GRASSET. Les maladies de l'orientation et de l'équilibre, illustré.
96. G. DEMENY. Les bases scientifiques de l'éducation physique, 3^e éd., illustré.
97. F. MALMÉJAC. L'eau dans l'alimentation, illustré.
98. STANISLAS MEUNIER. La géologie générale, illustré.
99. G. DEMENY. Mécanisme et éducation des mouvements, 2^e édition, illustré. 9 fr.
100. L. BOURDEAU. Histoire du vêtement et de la parure.
101. A. MOSSO. Les exercices physiques et le développement intellectuel.
102. LE DANTEC. Les lois naturelles, illustré.
103. NORMAN LOCKYER. L'évolution inorganique, illustré.
104. COLAJANNI. Latins et Anglo-Saxons. 9 fr.
105. JAVAL. Physiologie de la lecture et de l'écriture, 2^e éd. ill.
106. COSTANTIN. Le transformisme appliqué à l'agriculture, illustré.
107. LALOY. Parasitisme et mutualisme dans la nature, illustré.

COLLECTION MÉDICALE

ÉLÉGANTS VOLUMES IN-12, CARTONNÉS A L'ANGLAISE, A 4 ET A 3 FRANCS

- La mélancolie**, par le D^r R. MASSELON. 4 fr.
- Essai sur la puberté chez la femme**, par le D^r MARTHE FRANCILLON. 4 fr.
- Hygiène de l'alimentation dans l'état de santé et de maladie**, par le D^r J. LAUMONIER, avec gravures. 3^e éd. 4 fr.
- Les nouveaux traitements**, par le même. 2^e éd. 4 fr.
- Les embolles bronchiques tuberculeuses**, par le D^r CH. SABOURIN. 4 fr.
- L'alimentation des nouveau-nés. Hygiène de l'allaitement artificiel**, par le D^r S. ICARD, avec 60 gravures. 2^e éd. 4 fr.
- La mort réelle et la mort apparente**, diagnostic et traitement de la mort apparente, par le même, avec gravures. 4 fr.
- L'hygiène sexuelle et ses conséquences morales**, par le D^r S. RUBBING, prof. à l'Univ. de Lund (Suède). 2^e éd. 4 fr.
- Hygiène de l'exercice chez les enfants et les jeunes gens**, par le D^r F. LAGRANGE, lauréat de l'Institut. 8^e éd. 4 fr.
- De l'exercice chez les adultes**, par le même. 4^e édition. 4 fr.
- Hygiène des gens nerveux**, par le D^r LEVILLAIN, avec gravures. 4^e édition. 4 fr.
- L'éducation rationnelle de la volonté**, son emploi thérapeutique, par le D^r PAUL-ÉMILE LÉVY. Préface de M. le prof. BERNHEIM. 5^e édition. 4 fr.
- L'idiotie. Psychologie et éducation de l'idiot**, par le D^r J. VOISIN, médecin de la Salpêtrière, avec gravures. 4 fr.
- L'instinct sexuel. Évolution, dissolution**, par le même. 2^e éd. 4 fr.
- La famille névropathique, Hérité, prédisposition morbide, dégénérescence**, par le D^r CH. FÉRÉ, médecin de Bicêtre, avec gravures. 2^e édition. 4 fr.
- Le traitement des aliénés dans les familles**, par le même. 3^e édition. 4 fr.
- L'hystérie et son traitement**, par le D^r PAUL SOLLIER. 4 fr.
- Manuel de psychiatrie**, par le D^r J. ROGUES DE FURSAC. 2^e éd. 4 fr.
- L'éducation physique de la jeunesse**, par A. MOSO, professeur à l'Université de Turin. 4 fr.
- Manuel de percussion et d'auscultation**, par le D^r P. SIMON, professeur à la Faculté de médecine de Nancy, avec grav. 4 fr.
- Éléments d'anatomie et de physiologie génitales et obstétricales**, par le D^r A. POZZI, professeur à l'École de médecine de Reims, avec 219 gravures. 4 fr.

- Manuel théorique et pratique d'accouchements**, par le même, avec 138 gravures. 4^e édition. 4 fr.
- Morphinisme et Morphinomanie**, par le D^r PAUL RODET. (Couronné par l'Académie de médecine.) 4 fr.
- La fatigue et l'entraînement physique**, par le D^r PH. TISSIÉ, avec gravures. Préface de M. le prof. BOUCHARD. 2^e édition. 4 fr.
- Les maladies de la vessie et de l'urèthre chez la femme**, par le D^r KOLISCHER; trad. de l'allemand par le D^r BEUTTNER, de Genève; avec gravures. 4 fr.
- La profession médicale. Ses devoirs, ses droits**, par le D^r G. MORACHE, professeur de médecine légale à l'Université de Bordeaux. 4 fr.
- Le mariage**, par le même. 4 fr.
- Grossesse et accouchement**, par le même. 4 fr.
- Naissance et mort**, par le même. 4 fr.
- La responsabilité**, par le même. 4 fr.
- Manuel d'électrothérapie et d'électrodiagnostic**, par le D^r E. ALBERT-WEIL, avec 88 gravures. 2^e éd. 4 fr.
- Traité de l'intubation du larynx chez l'enfant et chez l'adulte**, par le D^r A. BONAIN, avec 42 gravures. 4 fr.
- Pratique de la chirurgie courante**, par le D^r M. CORNET. Préface du P^r OLLIER, avec 111 gravures. 4 fr.

Dans la même collection :

COURS DE MÉDECINE OPÉRATOIRE

de M. le Professeur Félix Terrier.

- Petit manuel d'antisepsie et d'asepsie chirurgicales**, par les D^{rs} FÉLIX TERRIEN, professeur à la Faculté de médecine de Paris, et M. PÉRAIRE, ancien interne des hôpitaux, avec grav. 3 fr.
- Petit manuel d'anesthésie chirurgicale**, par les mêmes, avec 37 gravures. 3 fr.
- L'opération du trépan**, par les mêmes, avec 222 grav. 4 fr.
- Chirurgie de la face**, par les D^{rs} FÉLIX TERRIEN, GUILLERMAIN et MALHERBE, avec gravures. 4 fr.
- Chirurgie du cou**, par les mêmes, avec gravures. 4 fr.
- Chirurgie du cœur et du péricarde**, par les D^{rs} FÉLIX TERRIER et E. REYMOND, avec 79 gravures. 3 fr.
- Chirurgie de la plèvre et du poumon**, par les mêmes, avec 67 gravures. 4 fr.

MÉDECINE

EXTRAIT DU CATALOGUE, PAR ORDRE DE SPÉCIALITÉS

A. — Pathologie et thérapeutique médicales.

- AXENFELD ET HUCHARD. Traité des névroses.** 2^e édition, par HENRI HUCHARD. 1 fort vol. gr. in-8. 20 fr.
- BOUCHUT ET DESPRÉS. Dictionnaire de médecine et de thérapeutique médicale et chirurgicale,** comprenant le résumé de la médecine et de la chirurgie, les indications thérapeutiques de chaque maladie, la médecine opératoire, les accouchements, l'oculitique, l'odontotechnie, les maladies d'oreilles, l'électrisation, la matière médicale, les eaux minérales, et un formulaire spécial pour chaque maladie. 6^e édition, très augmentée. 1 vol. in-4, avec 1001 fig. dans le texte et 3 cartes. Broché, 25 fr.; relié. 30 fr.
- BOURCART et CAUTRU. Le ventre.** I. *Le rein.* 1 vol. gr. in-8 avec grav. et planches. 10 fr.
- CAMUS ET PAGNIEZ. Isolement et psychothérapie. Traitement de la neurasthénie.** Préface du P^r DÉJÉRINE. 1 vol. gr. in-8. 9 fr.
Couronné par l'Académie des Sciences (Prix Lallemand.)
- CORNIL ET BAIES. Les bactéries et leur rôle dans l'anatomie et l'histologie pathologiques des maladies infectieuses.** 3^e éd. entièrement refondue. 2 vol. in-8, avec 350 fig. dans le texte en noir et en couleurs et 12 planches hors texte. 40 fr.
- DAVID. Les microbes de la bouche.** 1 vol. in-8, avec gravures en noir et en couleurs dans le texte. 10 fr.
- DELBET (Pierre). Du traitement des anévrysmes.** 1 vol. in-8. 5 fr.
- DUIHAND-FARDEL. Traité des eaux minérales de la France et de l'étranger,** leur emploi dans les maladies chroniques. 3^e éd. 1 v. in-8. 10 fr.
- FÉRÉ (Ch.). Les épilepsies et les épileptiques.** 1 vol. gr. in-8, avec 12 planches hors texte et 67 grav. dans le texte. 20 fr.
- **La pathologie des émotions.** 1 vol. in-8. 12 fr.
- FINGER (E.). La syphilis et les maladies vénériennes.** Trad. de l'allemand avec notes par les docteurs SPILLMANN et DOVON. 2^e édit. 1 vol. in-8, avec 5 planches hors texte. 12 fr.
- FLEURY (Maurice de). Introduction à la médecine de l'esprit.** 7^e édit. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
(Ouvrage couronné par l'Académie française et par l'Académie de médecine.)
- **Les grands symptômes neurasthéniques.** 3^e édition, revue. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
- **Manuel pour l'étude des maladies du système nerveux.** 1 vol. gr. in-8, avec 132 grav. en noir et en couleurs, cart. à l'angl. 25 fr.
Ces deux derniers ouvrages ont été couronnés par l'Académie des Sciences (Prix Lallemand.)
- GLÉNARD. Les ptoses viscérales (Estomac, Intestin, Rein, Foie, Rate).** 1 vol. gr. in-8, avec 221 fig. et 30 tableaux synoptiques. 20 fr.
- GRASSET. Les maladies de l'orientation et de l'équilibre.** 1 vol. in-8. cart. à l'angl. 6 fr.
- HERARD, CORNIL ET HANOT. De la phthisie pulmonaire.** 2^e éd. 1 vol. in-8, avec fig. dans le texte et pl. coloriées. 20 fr.
- ICARD (S.). La femme pendant la période menstruelle.** Étude de psychologie morbide et de médecine légale. in-8. 6 fr.

JANET (P.) ET RAYMOND (F.). Névroses et idées fixes.

TOME I. — *Études expérimentales sur les troubles de la volonté, de l'attention, de la mémoire; sur les émotions, les idées obsédantes et leur traitement*, par P. JANET. 2^e éd. 1 vol. gr. in-8, avec 68 gr. 12 fr.

TOME II. — *Fragments des leçons cliniques du mardi sur les névroses, les maladies produites par les émotions, les idées obsédantes et leur traitement*, par F. RAYMOND et P. JANET. 1 vol. grand in-8, avec 97 gravures. 14 fr.

(Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences
et par l'Académie de médecine.)

JANET (P.) ET RAYMOND (F.) Les obsessions et la psychasthénie.

TOME I. — *Études cliniques et expérimentales sur les idées obsédantes, les impulsions, les manies mentales, la folie du doute, les tics, les agitations, les phobies, les délires du contact, les angoisses, les sentiments d'incomplétude, la neurasthénie, les modifications des sentiments du réel, leur pathogénie et leur traitement*, par P. JANET. 1 vol. in-8 raisin, avec gravures dans le texte. 18 fr.

TOME II. — *Fragments des leçons cliniques du mardi sur les états neurasthéniques, les aboulies, les sentiments d'incomplétude, les agitations et les angoisses diffuses, les algies, les phobies, les délires du contact, les tics, les manies mentales, les folies du doute, les idées obsédantes, les impulsions, leur pathogénie et leur traitement*, par F. RAYMOND et P. JANET. 1 vol. in-8 raisin, avec 22 grav. dans le texte. 14 fr.

LAGRANGE (F.). Les mouvements méthodiques et la « mécanothérapie ». 1 vol. in-8, avec 55 gravures dans le texte. 10 fr.

— **Le traitement des affections du cœur par l'exercice et le mouvement.** 1 vol. in-8, avec nombreux graphiques et une carte hors texte. 6 fr.

— **La médication par l'exercice.** 1 vol. gr. in-8 avec 68 grav. et une planche en couleurs hors texte. 2^e éd. 12 fr.

LEDANTEO (F.). Introduction à la pathologie générale. 1 fort vol. gr. in-8. 15 fr.

MARVAUD (A.). Les maladies du soldat, étude étiologique, épidémiologique et prophylactique. 1 vol. grand in-8. 20 fr.

(Ouvrage couronné par l'Académie des sciences.)

MOSSÉ. Le diabète et l'alimentation aux pommes de terre. 1 vol. in-8. 5 fr.

RILLIET ET BARTHEZ. Traité clinique et pratique des maladies des enfants. 3^e édition, refondue et augmentée, par BARTHEZ et A. SANNÉ.

TOME I, 1 fort vol. gr. in-8. 16 fr.

TOME II, 1 fort vol. gr. in-8. 14 fr.

TOME III terminant l'ouvrage, 1 fort vol. gr. in-8. 25 fr.

SOLLIER (Paul). Genèse et nature de l'hystérie. 2 forts vol. in-8. 20 fr.

SPRINGER. La croissance. Son rôle en pathologie. Essai de pathologie générale. 1 vol. in-8. 6 fr.

VOISIN (J.). L'épilepsie. 1 vol. in-8. 6 fr.

WIDE (A.). Traité de gymnastique médicale suédoise. Trad., annoté et augm. par le D^r BOURCART. 1 vol. in-8, avec 123 grav. 12 fr. 50

B. — Pathologie et thérapeutique chirurgicales.

Congrès français de chirurgie. Mémoires et discussions, publiés par MM. Pozzi et Picoué, secrétaires généraux :

1^{re}, 2^e et 3^e sessions : 1885, 1886, 1888, 3 forts vol. gr. in-8, avec fig., chacun, 14 fr. — 4^e session : 1889, 1 fort vol. gr. in-8, avec fig., 16 fr. — 5^e session : 1891, 1 fort vol. gr. in-8, avec fig., 14 fr. — 6^e session : 1892, 1 fort vol. gr. in-8, avec fig., 16 fr. — 7^e session : 1893, 1 fort vol. gr. in-8, 18 fr. — 8^e, 9^e, 10^e, 11^e, 12^e, 13^e, 14^e, 15^e et 16^e sessions : 1894-95-96-97-98-99-1901-02-03, chaque volume. 20 fr.

DE BOVIS. Le cancer du gros intestin, rectum excepté. 1 volume in-8. 5 fr.

DELORME. Traité de chirurgie de guerre. 2 vol. gr. in-8.

TOME I, avec 95 grav. dans le texte et une pl. hors texte. 16 fr.

TOME II, terminant l'ouvrage, avec 400 grav. dans le texte. 26 fr.

(Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences.)

DURET (H.). Les tumeurs de l'encéphale. Manifestations et chirurgie. 1 fort vol. gr. in-8 avec 300 figures. 20 fr.

ESTOR. Guide pratique de chirurgie infantile. 1 vol. in-8, avec 165 gravures. 8 fr.

FRAISSE. Principes du diagnostic gynécologique. 1 vol. in-12, avec gravures. 5 fr.

KOSCHER. Les fractures de l'humérus et du fémur. 1 vol. gr. in-8, avec 105 fig. et 56 planches hors texte. 15 fr.

LABADIE-LAGRAVE et LEGUEU. Traité médico-chirurgical de gynécologie. 3^e édition entièrement remaniée. 1 vol. grand in-8, avec nombreuses fig., cart. à l'angl. 25 fr.

F. LEGUEU. Leçons de clinique chirurgicale (Hôtel-Dieu, 1901). 1 vol. grand in-8, avec 71 gravures dans le texte. 12 fr.

LIEBREICH. Atlas d'ophtalmoscopie, représentant l'état normal et les modifications pathologiques du fond de l'œil vues à l'ophtalmoscope. 3^e édition. Atlas in-f^o de 12 planches. 40 fr.

NIMIER (H.). Blessures du crâne et de l'encéphale par coup de feu. 1 vol. in-8, avec 150 fig. 15 fr.

NIMIER (H.) et DESPAGNET. Traité élémentaire d'ophtalmologie. 1 fort vol. gr. in-8, avec 432 gravures. Cart. à l'angl. 20 fr.

NIMIER (H.) et LAVAL. Les projectiles de guerre et leur action vulnérante. 1 vol. in-12, avec grav. 3 fr.

— **Les explosifs, les poudres, les projectiles d'exercice,** leur action et leurs effets vulnérants. 1 vol. in-12, avec grav. 3 fr.

— **Les armes blanches,** leur action et leurs effets vulnérants. 1 vol. in-12, avec grav. 6 fr.

— **De l'infection en chirurgie d'armée,** évolution des blessures de guerre. 1 vol. in-12, avec grav. 6 fr.

— **Traitement des blessures de guerre.** 1 fort vol. in-12, avec gravures. 6 fr.

F. TERRIER et M. AUVRAY. Chirurgie du foie et des voies biliaires. 1 vol. grand in-8, avec 50 fig. 10 fr.

F. TERRIER et M. PÉRAIRE. Manuel de petite chirurgie. 8^e édition, entièrement refondue. 1 fort vol. in-12, avec 572 fig., cartonné à l'anglaise. 8 fr.

C. — Thérapeutique. Pharmacie. Hygiène.

- BOSSU. *Petit compendium médical*. 6^e édit. 1 vol. in-32, cartonné à l'anglaise. 1 fr. 25
- BOUCHARDAT. *Nouveau formulaire magistral*. 1900. 1 vol. in-18, cartonné. 4 fr.
- BOUCHARDAT ET DESOUBRY. *Formulaire vétérinaire*, contenant le mode d'action, l'emploi et les doses des médicaments. 6^e édit. 1 vol. in-18, broché, 3 fr. 50; cartonné, 4 fr.; relié. 4 fr. 50
- BOUCHARDAT. *De la glycosurie ou diabète sucré, son traitement hygiénique*. 2^e édition. 1 vol. grand in-8.
- BOUCHARDAT. *Traité d'hygiène publique et privée*, basée sur l'étiologie. 3^e édition, 1 fort volume gr. in-8. 18 fr.
- BOURGEOIS (G.). *Exode rural et tuberculose*. 1 vol. gr. in-8. 5 fr.
- CHASSEVANT (A.). *Précis de chimie physiologique*. 1 vol. gr. in-8. 10 fr.
- LAGRANGE (F.). *La médication par l'exercice*. 1 vol. grand in-8, avec 68 grav. et une carte en couleurs. 2 éd. 12 fr.
- *Les mouvements méthodiques et la « mécanothérapie »*. 1 vol. in-8, avec 55 gravures. 10 fr.
- MOSSÉ. *Le diabète et l'alimentation aux pommes de terre*. 1 volume in-8, avec graphiques. 5 fr.
- WEBER. *Climatothérapie*. Traduit de l'allemand par les docteurs DOYON et SPILMANN. 1 vol. in-8. 6 fr.

D. — Anatomie. Physiologie. Histologie.

- BELZUNG. *Anatomie et physiologie végétales*. 1 fort volume in-8, avec 1700 gravures. 20 fr.
- *Anatomie et physiologie animales*. 9^e édition revue. 1 fort volume in-8, avec 522 gravures dans le texte, broché, 6 fr.; cart. 7 fr.
- BÉRAUD (B.-J.). *Atlas complet d'anatomie chirurgicale topographique*, pouvant servir de complément à tous les ouvrages d'anatomie chirurgicale, composé de 109 planches représentant plus de 200 figures gravées sur acier, avec texte explicatif. 1 fort vol. in-4.
Prix : Fig. noires, relié, 60 fr. — Fig. coloriées, relié, 120 fr.
- CORNIL, RANVIER, BRAULT ET LETULLE. *Manuel d'histologie pathologique*. 3^e édition entièrement remaniée.
- TOME I, par MM. RANVIER, CORNIL, BRAULT, F. BEZANÇON et M. CAZIN. — *Histologie normale*. — *Cellules et tissus normaux*. — *Généralités sur l'histologie pathologique*. — *Altération des cellules et des tissus*. — *Inflammations*. — *Tumeurs*. — *Notions sur les bactéries*. — *Maladies des systèmes et des tissus*. — *Allérations du tissu conjonctif*. 1 vol. in-8, avec 387 gravures en noir et en couleurs. 25 fr.
- TOME II, par MM. DURANTE, JOLLY, DOMINICI, GOMBAULT et PHILLIPE. — *Muscles*. — *Sang et hématopoïèse*. — *Généralités sur le système nerveux*. 1 vol. in-8, avec 278 grav. en noir et en couleurs. 25 fr.

TOME III, par MM. GOMBAULT, NAGEOTTE, RICHE, MARIE, DURANTE, LEGRY, MILIAN, BEZANÇON. — *Cerveau*. — *Moelle*. — *Nerfs*. — *Cœur*. — *Poumon*. — *Larynx*. — *Ganglion lymphatique*. — *Rate*.
1 vol. in-8, avec grav. en noir et en coul. (*Paraitra en Octobre 1906.*)

L'ouvrage complet comprendra 4 volumes.

CYON (E. DE). **Les nerfs du cœur**. 1 vol. gr. in-8 avec fig. 6 fr.

DEBIEHRE. **Traité élémentaire d'anatomie de l'homme**.

Anatomie descriptive et dissection, avec notions d'organogénie et d'embryologie générales. Ouvrage complet en 2 volumes. 40 fr.

TOME I. *Manuel de l'amphithéâtre*. 1 vol. in-8 de 950 pages, avec 450 figures en noir et en couleurs dans le texte. 20 fr.

TOME II ET DERNIER. 1 vol. in-8, avec 515 figures en noir et en couleurs dans le texte. 20 fr.

(Couronné par l'Académie des Sciences.)

DEBIEHRE. **Les centres nerveux** (Moelle épinière et encéphale), avec applications physiologiques et médico-chirurgicales. 1 vol. in-8, avec grav. en noir et en couleurs. 12 fr.

— **Atlas d'ostéologie**, comprenant les articulations des os et les insertions musculaires. 1 vol. in-4, avec 253 grav. en noir et en couleurs, cart. toile dorée. 12 fr.

— **Leçons sur le péritoine**. 1 vol. in-8, avec 58 figures. 4 fr.

— **L'embryologie en quelques leçons**. 1 vol. in-8, avec 144 fig. 4 fr.

G. DEMENY. **Mécanisme et éducation des mouvements**. 2^e éd. 1 vol. in-8, avec 565 figures. 9 fr.

DUVAL (Mathias). **Le placenta des rongeurs**. 1 vol. in-4, avec 106 fig. dans le texte et un atlas de 22 planches en taille-douce hors texte. 40 fr.

— **Le placenta des carnassiers**. 1 beau vol. in-4, avec 46 figures dans le texte et un atlas de 13 planches en taille-douce. 25 fr.

— **Études sur l'embryologie des chéiroptères**. *L'ovule, la gastrula, le blastoderme et l'origine des annexes chez le murin*. 1 fort vol., avec 29 fig. dans le texte et 5 planches en taille-douce. 15 fr.

FAU. **Anatomie des formes du corps humain**, à l'usage des peintres et des sculpteurs. 1 atlas in-folio de 25 planches. Prix : Figures noires, 15 fr. — Figures coloriées. 30 fr.

FÉLIX. **Travail et plaisir. Études de psycho-mécanique**. 1 vol. gr. in-8, avec 200 fig. 12 fr.

— **Sensation et mouvement**. 2^e éd. 1 vol. in-16, avec grav. 2 fr. 50

GLEY (E.). **Études de psychologie physiologique et pathologique**. 1 vol. in-8 avec gravures. 5 fr.

GRASSET (J.). **Les limites de la biologie**. 4^e éd. Préface de Paul BOURGET. 1 vol. in-16. 2 fr. 50

LE DANTEC. **Traité de biologie**. 1 vol. grand in-8, avec fig., 2^e éd. 15 fr.

— **Lamarckiens et Darwiniens**. 2^e éd. 1 vol. in-16. 2 fr. 50

— **L'Unité dans l'être vivant. Essai d'une biologie chimique**. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

— **Les limites du connaissable. La vie et les phénomènes naturels**. 2^e éd. 1 vol. in-8. 3 fr. 75

PREYER. **Éléments de physiologie générale**. Traduit de l'allemand par M. J. SOURY. 1 vol. in-8. 5 fr.

— **Physiologie spéciale de l'embryon**. 1 vol. in-8, avec figures et 9 planches hors texte. 7 fr. 50

SPENCELT (Herbert). **Principes de biologie**, traduit par M. CAZELLES. 4^e éd. 2 forts vol. in-8. 20 fr.

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE DES SCIENCES SOCIALES

Secrétaire de la rédaction : DICK MAY, Secrét. gén. de l'Éc. des Hautes Études sociales.

Volumes in-8 carré de 300 pages environ, cart. à l'anglaise.

Chaque volume, 6 fr.

L'individualisation de la peine, par R. SALEILLES, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris.

L'idéalisme social, par EUGÈNE FOURNIÈRE.

Ouvriers du temps passé (xv^e et xvi^e siècles), par H. HAUSER, professeur à l'Université de Dijon, 2^e édition.

Les transformations du pouvoir, par G. TARDE, de l'Institut, professeur au Collège de France.

Morale sociale, par MM. G. BELOT, MARGEL BERNÈS, BRUNSCHVICG, F. BUISSON, DARLU, DAURIAC, DELBET, CH. GIDE, M. KOVALEVSKY, MALAPERT, le R. P. MAUMUS, DE ROBERTY, G. SOREL, le PASTEUR WAGNER. Préface de M. ÉMILE BOUTROUX, de l'Institut.

Les enquêtes, pratique et théorie, par P. DU MAROUSSEM. (*Ouvrage couronné par l'Institut.*)

Questions de morale, par MM. BELOT, BERNÈS, F. BUISSON, A. CROISSET, DARLU, DELBOS, FOURNIÈRE, MALAPERT, MOCH, D. PARODI, G. SOREL.

Le développement du catholicisme social, depuis l'encyclique *Rerum Novarum*, par MAX TURMANN.

Le socialisme sans doctrines, par A. MÉTIN.

L'éducation morale dans l'Université (*Enseignement secondaire*). Conférences et discussions, sous la présidence de M. A. CROISSET, doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Paris.

La méthode historique appliquée aux sciences sociales, par CH. SEIGNOBOS, maître de conf. à l'Univ. de Paris.

Assistance sociale. Pauvres et mendiants, par PAUL STRAUSS, sénateur.

L'hygiène sociale, par E. DUCLAUX, de l'Institut, directeur de l'Institut Pasteur.

Le contrat de travail. Le rôle des syndicats professionnels, par P. BUREAU, professeur à la Faculté libre de droit de Paris.

Essai d'une philosophie de la solidarité. Conférences et discussions, sous la présidence de MM. LÉON BOUNGEOIS, sénateur, ancien président du Conseil des ministres, et A. CROISSET, de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres de Paris.

L'éducation de la démocratie. Leçons professées à l'École des Hautes Études sociales, par MM. E. LAVISSE, A. CROISSET, SEIGNOBOS, MALAPERT, LANSON, HADAMARD.

L'exode rural et le retour aux champs, par E. VANDERVELDE, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles.

La lutte pour l'existence et l'évolution des sociétés, par J.-L. DE LANESSAN, député, ancien ministre de la Marine.

La concurrence sociale et les devoirs sociaux, par LE MÊME.

La démocratie devant la science, par C. BOUGLÉ, professeur à l'Université de Toulouse.

L'individualisme anarchiste. *Max Stirner*, par V. BASCH, professeur à l'Université de Rennes.

Les applications sociales de la solidarité, par MM. P. BUDIN, CH. GIDE, H. MONOD, PAULET, ROBIN, SIEGFRIED, BROUARD. Préface de M. LÉON BOURGEOIS.

La paix et l'enseignement pacifiste, par MM. FR. PASSY, CH. RICHET, D'ESTOURNELLES DE CONSTANT, E. BOURGEOIS, A. WEISS, H. LA FONTAINE, G. LYON.

Études sur la philosophie morale au XIX^e siècle, par MM. BELOT, A. DARLU, M. BERNÈS, A. LANDRY, CH. GIDE, E. ROBERTY, R. ALLIER, H. LICHTENBERGER, L. BRUNSCHVIG.

Enseignement et démocratie, par MM. CROISSET, DEVINAT, BOITEL, MILLERAND, APPELL, SEIGNOBOS, LANSON, CH.-V. LANGLOIS.

Religions et sociétés, par MM. TH. REINACH, A. PUECH, R. ALLIER, A. LEROY-BEAULIEU, le B^{on} CARRA DE VAUX, H. DREYFUS.

Essais socialistes, *La religion, L'alcoolisme, L'art*, par E. VANDERVELDE, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles.

MINISTRES ET HOMMES D'ÉTAT

Chaque volume in-16, 2 fr. 50

Bismarck, par H. WELSCHINGER.

Prim, par H. LÉONARDON.

Disraeli, par M. COURCELLE.

Ôkoubou, ministre japonais, par M. COURANT.

Chamberlain, par A. VIALATE.

LES MAÎTRES DE LA MUSIQUE

ÉTUDES D'HISTOIRE ET D'ESTHÉTIQUE

Publiées sous la direction de M. JEAN CHANTAVOINE

Chaque volume in-8 de 250 pages environ, 3 fr. 50

Palestina, par M. BRENET.

J.-S. Bach, par ANDRÉ PIRRO.

César Franck, par VINCENT D'INDY.

En préparation :

Grétry, par PIERRE AUBRY. — **Mendelssohn**, par CAMILLE BELLAIGUE. — **Beethoven**, par JEAN CHANTAVOINE. — **Orlande de Lassus**, par HENRY EXPERT. — **Wagner**, par HENRI LICHTENBERGER. — **Berlioz**, par ROMAIN ROLLAND. — **Rameau**, par L. LALOY. — **Schubert**, par A. SCHWEITZER. — **Gluck**, par JULIEN TIERSOT, etc., etc.

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Volumes in-16 et in-8

EUROPE

- HISTOIRE DE L'EUROPE PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *H. de Sybel*. Traduit de l'allemand par Mlle Dosquet. 6 vol. in-8. Chacun. 7 fr.
 HISTOIRE DIPLOMATIQUE DE L'EUROPE, DE 1815 A 1878, par *Debidour*. 2 vol. in-8. 18 fr.
 LA QUESTION D'ORIENT, depuis ses origines jusqu'à nos jours, par *E. Driault*; préface de *G. Monod*. 1 vol. in-8. 3^e édit. 7 fr.
 LA PAPAUTÉ, par *I. de Dœllinger*. Traduit de l'allemand par *A. Giraud-Teulon*. 1 vol. in-8. 7 fr.
 QUESTIONS DIPLOMATIQUES DE 1904, par *A. Tardieu*. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

FRANCE

- LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *H. Carnot*. 1 vol. in-16. Nouv. éd. 3 fr. 50
 LA THÉOPHILANTHROPIE ET LE CULTE DÉCADAIRE (1796-1801), par *A. Mathiez*. 1 vol. in-8. 12 fr.
 CONTRIBUTIONS A L'HISTOIRE RELIGIEUSE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *le même*. 1 vol. in-16. 3 fr. 50
 CONCORDAT ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *L. Cahn*. 1 vol. in-8. 10 fr.
 LE CULTE DE LA RAISON ET LE CULTE DE L'ÊTRE SUPRÊME (1793-1794). Étude historique, par *A. Aulard*. 2^e éd. 1 vol. in-16. 3 fr. 50
 ÉTUDES ET LEÇONS SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *A. Aulard*. 4 vol. in-16. Chacun. 3 fr. 50
 VARIÉTÉS RÉVOLUTIONNAIRES, par *M. Pellet*. 3 vol. in-16. Chacun 3 fr. 50
 HOMMES ET CHOSES DE LA RÉVOLUTION, par *Eug. Spuller*. 1 vol. in-16. 3 fr. 50
 LES CAMPAGNES DES ARMÉES FRANÇAISES (1792-1815), par *C. Vallaux*. 1 vol. in-16, avec 17 cartes. 3 fr. 50
 LA POLITIQUE ORIENTALE DE NAPOLEON (1806-1808), par *E. Driault*. 1 vol. in-8. 7 fr.
 NAPOLEON ET LA SOCIÉTÉ DE SON TEMPS, par *P. Boudois*. 1 vol. in-8. 7 fr.
 DE WATERLOO A SAINTE-HÉLÈNE (20 juin-16 oct. 1815), par *J. Silvestre*. 1 vol. in-16. 3 fr. 50
 HISTOIRE DE DIXANS (1830-1840), par *Louis Blanc*. 5 vol. in-8. Chacun. 5 fr.
 ASSOCIATIONS ET SOCIÉTÉS SECRÈTES SOUS LA DEUXIÈME RÉPUBLIQUE (1848-1851), par *J. Tchernoff*. 1 vol. in-8. 7 fr.
 HISTOIRE DU SECOND EMPIRE (1848-1870), par *Taxile Delord*. 6 vol. in-8. Chacun. 7 fr.
 HISTOIRE DU PARTI RÉPUBLICAIN (1814-1870), par *G. Weill*. 1 v. in-8. 10 fr.
 HISTOIRE DU MOUVEMENT SOCIAL (1852-1902), par *le même*. 1 v. in-8. 7 fr.
 LA CAMPAGNE DE L'EST (1870-71), par *Pouillet*. 1 vol. in-8 avec cartes. 7 fr.
 HISTOIRE DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE, par *E. Zévort* :
 I. *Présidence de M. Thiers*. 1 vol. in-8. 2^e édit. 7 fr.
 II. *Présidence du Maréchal*. 1 vol. in-8. 2^e édit. 7 fr.
 III. *Présidence de Jules Grévy*. 1 vol. in-8. 2^e édit. 7 fr.
 IV. *Présidence de Sadi-Carnot*. 1 vol. in-8. 7 fr.
 HISTOIRE DES RAPPORTS DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT EN FRANCE (1789-1870), par *A. Debidour*. 1 vol. in-8 (*Couronné par l'Institut*). 12 fr.
 L'ÉGLISE CATHOLIQUE ET L'ÉTAT EN FRANCE (1870-1906), par *le même*.
 Tome I, 1870-1889, 1 vol. in-8. 7 fr.
 L'ÉTAT ET LES ÉGLISES EN FRANCE, Des origines à la loi de séparation, par *J.-L. de Lanessan*, 1 vol. in-16. 3 fr. 50
 LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE, par *Marius-Ary Leblond*. 1 vol. in-8. 5 fr.
 HISTOIRE DE LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE EN FRANCE (1595-1870), par *G. Bonet-Maury*. 1 vol. in-8. 5 fr.
 LES CIVILISATIONS TUNISIENNES (Musulmans, Israélites, Européens), par *Paul Lapie*. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

- LA FRANCE POLITIQUE ET SOCIALE, par *Aug. Laugel*. 1 vol. in-8. 5 fr.
 LES COLONIES FRANÇAISES, par *P. Gaffarel*. 1 vol. in-8. 6^e éd. . . . 5 fr.
 LA FRANCE HORS DE FRANCE. *Notre émigration, sa nécessité, ses conditions*, par *J.-B. Piolet*. 1 vol. in-8 10 fr.
 L'INDO-CHINE FRANÇAISE, étude économique, politique et administrative sur la Cochinchine, le Cambodge, l'Annam et le Tonkin (Médaille Duplex de la Société de Géographie commerciale), par *J.-L. de Lanessan*. 1 vol. in-8, avec 5 cartes en couleurs. 15 fr.
 L'ALGÉRIE, par *M. Wahl*. 1 vol. in-8. 4^e édition, revue par *A. Bernard*. (Ouvrage couronné par l'Institut). 5 fr.

ANGLETERRE

- HISTOIRE CONTEMPORAINE DE L'ANGLETERRE, depuis la mort de la reine Anne jusqu'à nos jours, par *H. Reynald*. 1 vol. in-16. 2^e éd. 3 fr. 50
 LORD PALMERSTON ET LORD RUSSELL, par *Aug. Laugel*. 1 vol. in-16. 3 fr. 50
 LE SOCIALISME EN ANGLETERRE, par *Albert Métin*. 1 vol. in-16. 3 fr. 50
 HISTOIRE GOUVERNEMENTALE DE L'ANGLETERRE (1770-1830), par *Cornewal Lewis*. 1 vol. in-8 7 fr.

ALLEMAGNE

- LE GRAND-DUCHÉ DE BERO (1806-1813), par *Ch. Schmidt*. 1 vol. in-8. 10 fr.
 HISTOIRE DE LA PRUSSE, depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa, par *Eng. Véron*. 1 vol. in-18. 6^e éd., revue par *Paul Boudois*. 3 fr. 50
 HISTOIRE DE L'ALLEMAGNE, depuis la bataille de Sadowa jusqu'à nos jours, par *Eng. Véron*. 1 vol. in-18. 3^e éd., continuée jusqu'en 1892, par *Paul Boudois*. 3 fr. 50
 LE SOCIALISME ALLEMAND ET LE NIHILISME RUSSE, par *J. Bourdeau*. 1 vol. in-16. 2^e édition. 3 fr. 50
 LES ORIGINES DU SOCIALISME D'ÉTAT EN ALLEMAGNE, par *Ch. Audler*. 1 vol. in-8. 7 fr.
 L'ALLEMAGNE NOUVELLE ET SES HISTORIENS (*Niebuhr, Ranke, Mommsen, Sybel, Treitschke*), par *A. Guittand*. 1 vol. in-8 5 fr.
 LA DÉMOCRATIE SOCIALISTE ALLEMANDE, par *Edg. Milhaud*. 1 vol. in-8 10 fr.
 LA PRUSSE ET LA RÉVOLUTION DE 1818, par *P. Matter*. 1 vol. in-16 3 fr. 50
 BISMARCK ET SON TEMPS, par le même. I. *La préparation* (1815-1862), 1 vol. in-8, 10 fr. — II. *L'action* (1863-1870), 1 vol. in-8 10 fr.

AUTRICHE-HONGRIE

- LES TCHÈQUES ET LA BOHÈME CONTEMPORAINE, par *J. Bourlier*. 1 vol. in-16. 3 fr. 50
 LES RACES ET LES NATIONALITÉS EN AUTRICHE-HONGRIE, par *B. Auerbach*. 1 vol. in-8 5 fr.
 LE PAYS MAGYAR, par *H. Recouly*. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

ESPAGNE

- HISTOIRE DE L'ESPAGNE, depuis la mort de Charles III jusqu'à nos jours, par *H. Reynald*. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

SUISSE

- HISTOIRE DU PEUPLE SUISSE, par *Daendliker*; précédée d'une introduction par *Jules Favre*. 1 vol. in-8. 5 fr.

AMÉRIQUE

- HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE DU SUD, par *Alf. Deberle*. 1 vol. in-16. 3^e éd., revue par *A. Milhaud*. 3 fr. 50

ITALIE

- HISTOIRE DE L'UNITÉ ITALIENNE (1814-1871), par *Bolton King*. Traduit de l'anglais par *Macquart*; introduction de *Yves Guyot*. 2 vol. in-8. 15 fr.
 HISTOIRE DE L'ITALIE, depuis 1815 jusqu'à la mort de Victor-Emmanuel, par *E. Serin*. 1 vol. in-16 3 fr. 50

- BONAPARTE ET LES RÉPUBLIQUES ITALIENNES (1796-1799), par *P. Gaffarel*.
1 vol. in-8. 5 fr.
NAPOLÉON EN ITALIE (1800-1812), par *J.-E. Driault*. 1 vol. in-8. 10 fr.

ROUMANIE

- HISTOIRE DE LA ROUMANIE CONTEMPORAINE (1822-1900), par *Fr. Damé*.
1 vol. in-8. 7 fr.

GRÈCE et TURQUIE

- LA TURQUIE ET L'HELLÉNISME CONTEMPORAIN, par *V. Bérard*. 1 vol. in-16.
4^e éd. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 3 fr. 50
BONAPARTE ET LES ILES IONIENNES (1797-1816), par *E. Rodocanachi*.
1 vol. in-8. 5 fr.

INDE

- L'INDE CONTEMPORAINE ET LE MOUVEMENT NATIONAL, par *E. Piriou*. 1 vol.
in-16. 3 fr. 50

CHINE

- HISTOIRE DES RELATIONS DE LA CHINE AVEC LES PUISSANCES OCCIDENTALES
(1861-1902), par *H. Cordier*. 3 vol. in-8, avec cartes. 30 fr.
L'EXPÉDITION DE CHINE DE 1857-58, par le même. 1 vol. in-8. 7 fr.
L'EXPÉDITION DE CHINE DE 1860, par le même. 1 vol. in-8. 7 fr.
EN CHINE, Mœurs et institutions, Hommes et faits, par *Maurice Courant*.
1 vol. in-16. 3 fr. 50
LE DRAME CHINOIS (JUILLET-AOÛT 1900), par *Marcel Monnier*. 1 vol.
in-16. 2 fr. 50

ÉGYPTE

- LA TRANSFORMATION DE L'ÉGYPTE, par *Alb. Métin*. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Paul Louis. L'OUVRIER DEVANT L'ÉTAT. 1 vol. in-8. 7 fr.

E. Driault. LES PROBLÈMES POLITIQUES ET SOCIAUX A LA FIN DU
XIX^e SIÈCLE. 1 vol. in-8. 7 fr.

Louis Blanc. DISCOURS POLITIQUES (1848-1881). 1 vol. in-8. 7 fr. 50

Jules Barni. LES MORALISTES FRANÇAIS AU XVIII^e SIÈCLE. 1 vol.
in-16. 3 fr. 50

Deschanel (E.). LE PEUPLE ET LA BOURGEOISIE. 1 vol. in-8. 2^e éd. 5 fr.

E. de Laveleye. LE SOCIALISME CONTEMPORAIN. 1 volume in-16.
11^e édition, augmentée. 3 fr. 50

E. Despois. LE VANDALISME RÉVOLUTIONNAIRE. 1 vol. in-16. 4^e éd. 3 fr. 50

Du Casse. LES ROIS FRÈRES DE NAPOLÉON I^{er}. 1 vol. in-8. 10 fr.

Eug. Spuller. FIGURES DISPARUES, portraits contemporains, littéraires
et politiques. 3 vol. in-16, chaque volume. 3 fr. 50

J. Reinach. LA FRANCE ET L'ITALIE DEVANT L'HISTOIRE. 1 vol. in-8. 5 fr.

Eug. Spuller. L'ÉDUCATION DE LA DÉMOCRATIE. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Eug. Spuller. L'ÉVOLUTION POLITIQUE ET SOCIALE DE L'ÉOLISSE. 1 vol.
in-16. 3 fr. 50

G. Schefer. BERNADOTTE ROI (1810-1818-1844). 1 vol. in-8. 5 fr.

Hector Depasse. TRANSFORMATIONS SOCIALES. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Hector Depasse. DU TRAVAIL ET DE SES CONDITIONS. 1 vol.
in-16. 3 fr. 50

Eug. d'Eichthal. SOUVERAINETÉ DU PEUPLE ET GOUVERNEMENT. 1 vol.
in-16. 3 fr. 50

G. Isambert. LA VIE A PARIS PENDANT UNE ANNÉE DE LA RÉVOLUTION
(1791-1792). 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Novicow. LA POLITIQUE INTERNATIONALE. 1 vol. in-8. 7 fr.

G. Wellil. L'ÉCOLE SAINT-SIMONNIENNE. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

A. Lichtenberger. LE SOCIALISME UTOPIQUE. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

— LE SOCIALISME ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. 1 vol. in-8. 5 fr.

Paul Matter. LA DISSOLUTION DES ASSEMBLÉES PARLEMENTAIRES.
1 vol. in-8. 5 fr.

J. Bourdeau. L'ÉVOLUTION DU SOCIALISME. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE UTILE

Éléphants volumes in-32, de 192 pages chacun.

Chaque volume broché, 60 cent.; cartonné, 1 franc. Franco par poste.

1. Morand. Introduction à l'étude des sciences physiques. 6^e éd.
2. Cravellhier. Hygiène générale. 9^e éd.
3. Corbon. De l'enseignement professionnel. 4^e éd.
4. L. Pichat. L'art et les artistes en France. 5^e éd.
5. Buchez. Les Mérovingiens. 6^e éd.
6. Buchez. Les Carolingiens. 2^e éd.
7. (Epuisé.)
8. Bastide. Lotties religieuses des premiers siècles. 5^e éd.
9. Bastide. Les guerres de la Réforme. 5^e éd.
10. (Epuisé.)
11. Brothier. Histoire de la terre. 9^e éd.
12. Bonant. Les principaux faits de la chimie (avec fig.).
13. Turck. Médecine populaire. 6^e éd.
14. Morin. La loi civile en France. 5^e éd.
15. Paul Louis. Les lois ouvrières.
16. Ott. L'Inde et la Chine.
17. Catalan. Notions d'astronomie. 6^e éd.
18. (Epuisé.)
19. V. Meunier. Philosophie zoologique. 3^e éd.
20. J. Jourdan. La justice criminelle en France. 4^e éd.
21. Ch. Rolland. Histoire de la maison d'Autriche. 4^e éd.
22. Eug. Despois. Révolution d'Angleterre. 4^e éd.
23. B. Gastineau. Les génies de la science et de l'industrie. 2^e éd.
24. Leneveu. Le budget du foyer.
25. L. Combes. La Grèce ancienne. 4^e éd.
26. F. Lock. Histoire de la Restauration. 5^e éd.
27. (Epuisé.)
28. (Epuisé.)
29. L. Collas. Histoire de l'empire ottoman. 3^e éd.
30. F. Zurcher. Les phénomènes de l'atmosphère. 7^e éd.
31. E. Raymond. L'Espagne et le Portugal. 3^e éd.
32. Eugène Noël. Voltaire et Rousseau. 4^e éd.
33. A. Ott. L'Asie occidentale et l'Égypte. 3^e éd.
34. (Epuisé.)
35. Enfantin. La vie éternelle. 6^e éd.
36. Brothier. Causeries sur la mécanique. 5^e éd.
37. Alfred Doneaud. Histoire de la marine française. 4^e éd.
38. F. Lock. Jeanne d'Arc. 3^e éd.
- 39-40. Carnot. Révolution française, 2 vol. 7^e éd.
41. Zurcher et Margollé. Télescope et microscope. 2^e éd.
42. Bierzy. Torrents, Neuves et canaux de la France. 3^e éd.
43. Secchi, Wolf, Briot et Delaunay. Le soleil et les étoiles. 5^e éd.
44. Stanley Jevons. L'économie politique. 9^e éd.
45. Ferrière. Le darwinisme. 8^e éd.
46. Leneveu. Paris municipal. 2^e éd.
47. Boillot. Les entretiens de Functelle sur la pluralité des mondes.
48. Zevort (Edg.). Histoire de Louis-Philippe. 4^e éd.
49. (Epuisé.)
50. Zaborowski. L'origine du langage. 5^e éd.
51. H. Bierzy. Les colonies anglaises.
52. Albert Lévy. Histoire de l'air (avec fig.). 4^e éd.
53. Gekle. La géologie (avec fig.). 4^e éd.
54. Zaborowski. Les migrations des animaux. 3^e éd.
55. F. Paulhan. La physiologie de l'esprit. 5^e éd. refondue.
56. Zurcher et Margollé. Les phénomènes célestes. 3^e éd.
57. Girard de Rialle. Les peuples de l'Afrique et de l'Amérique. 2^e éd.
58. Jacques Bertillon. La statistique humaine de la France.
59. Paul Gaffarel. La défense nationale en 1792. 2^e éd.
60. Herbert Spencer. De l'éducation. 11^e éd.

61. Jules Barni. Napoléon 1^{er}. 3^e édit.
62. (*Epuisé.*)
63. P. Bondols. L'Europe contemporaine (1789-1879). 2^e édit.
64. Grove. Continents et océans. 3^e éd.
65. Jouan. Les îles du Pacifique.
66. Robinet. La philosophie positive. 6^e édit.
67. Renard. L'homme est-il libre? 5^e édit.
68. Zaborowski. Les grands singes.
69. Hatin. Le Journal.
70. Girard de Rialle. Les peuples de l'Asie et de l'Europe.
71. Doneaud. Histoire contemporaine de la Prusse. 2^e édit.
72. Dufour. Petit dictionnaire des falsifications. 4^e édit.
73. Henneguy. Histoire de l'Italie depuis 1815.
74. Leneveux. Le travail manuel en France. 2^e édit.
75. Jouan. La chasse et la pêche des animaux marins.
76. Regnard. Histoire contemporaine de l'Angleterre.
77. Bouant. Hist. de l'eau (avec fig.).
78. Jourdy. Le patriotisme à l'école.
79. Mongredien. Le libre-échange en Angleterre.
80. Creighton. Histoire romaine (avec fig.).
- 81-82. P. Bondols. Mœurs et institutions de la France. 2 vol. 2^e éd.
83. Zaborowski. Les mondes disparus (avec fig.). 3^e édit.
84. Debidour. Histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat en France (1789-1871). Abrégé par Dubois et SARTHOU.
85. H. Beaugerard. Zoologie générale (avec fig.).
86. Wilkins. L'antiquité romaine (avec fig.). 2^e édit.
87. Maigné. Les mines de la France et de ses colonies.
88. (*Epuisé.*)
89. E. Amigues. A travers le ciel.
90. H. Gossin. La machine à vapeur (avec fig.).
91. Gaffarel. Les frontières françaises. 2^e édit.
92. Dallet. La navigation aérienne (avec fig.).
93. Collier. Premiers principes des beaux-arts (avec fig.).
94. A. Larbalétrier. L'agriculture française (avec fig.).
95. Gossin. La photographie (fig.).
96. F. Ganavoix. Les matières premières.
97. Faque. L'Indo-Chine française.
98. Monin. Les maladies épidémiques (avec fig.).
99. Petit. Economie rurale et agricole.
100. Mahaffy. L'antiquité grecque (avec fig.).
101. Bère. Hist. de l'armée française.
102. F. Genevoix. Les procédés industriels.
103. Quesnel. Histoire de la conquête de l'Algérie.
104. A. Coste. Richesse et bonheur.
105. Joyeux. L'Afrique française (avec fig.).
106. G. Mayer. Les chemins de fer (avec fig.).
107. Ad. Coste. Alcoolisme ou épargne. 4^e édit.
108. Ch. de Larivière. Les origines de la guerre de 1870.
109. Gérardin. Botanique générale (avec fig.).
110. D. Bellet. Les grands ports maritimes de commerce (avec fig.).
111. H. Coupin. La vie dans les mers (avec fig.).
112. A. Larbalétrier. Les plantes d'appartement (avec fig.).
113. A. Milhand. Madagascar. 2^e éd.
114. Sérieux et Mathien. L'Alcool et l'alcoolisme. 2^e édit.
115. D^r J. Laumonier. L'hygiène de la cuisine.
116. Adrien Berget. La viticulture nouvelle. 3^e éd.
117. A. Aoloque. Les insectes nuisibles (avec fig.).
118. G. Meunier. Histoire de la littérature française. 2^e éd.
119. P. Merklen. La Tuberculose; son traitement hygiénique.
120. G. Meunier. Histoire de l'art (avec fig.).
121. Larrivé. L'assistance publique.
122. Adrien Berget. La pratique des vins.
123. A. Berget. Les vins de France. (*Guide du consommateur.*)
124. Vaillant. Petite chimie de l'agriculteur.
125. S. Zaborowski. L'homme préhistorique. 7^e édit.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

VOLUMES IN-16.

Br., 2 fr. 50; cart. à l'angl., 3 fr.; reliés, 4 fr.

Alaux.
Philosophie de Victor Cousin.

R. Allier.
Philosophie d'Ernest Renan. 3^e éd.

L. Arréat.
La morale dans le drame. 2^e éd.
Mémoire et imagination.
Les croyances de demain.
Dix ans de philosophie (1890-1900).
Le sentiment religieux en France.

G. Ballet.
Langage intérieur et aphasie. 2^e éd.

A. Bayet.
La morale scientifique.

Bergson.
Le rire. 4^e éd.

Ernest Bersot.
Libre philosophie.

Binet.
Psychologie du raisonnement. 3^e éd.

Hervé Blondel.
Les approximations de la vérité.

C. Bos.
Psychologie de la croyance. 2^e éd.

M. Boucher.
Essai sur l'hyperespace. 2^e éd.

C. Bouglé.
Les sciences sociales en Allemagne.

J. Bourdeau.
Les maîtres de la pensée contemporaine. 4^e éd.
Socialistes et sociologues.

E. Boutroux.
Conting. des lois de la nature. 5^e éd.

Brunschvicg.
Introduction à la vie de l'esprit.
2^e éd.

Carus.
La conscience du moi.

Coste.
Dieu et l'âme. 2^e éd.

A. Cresson.
Le malaise de la pensée philosophique.
La morale de Kant. 2^e éd.

G. Danville.
Psychologie de l'amour. 3^e éd.

L. Dauriac.
La psychol. dans l'Opéra français.

Delbœuf.
Matière brute et matière vivante.

L. Dugas.
Pittacisme et pensée symbolique.
La timidité. 3^e éd.
Psychologie du rire.
L'absolu.

Dunan.
Théorie psychologique de l'espace.

Duprat.
Les causes sociales de la folie.
Le mensonge.

Durand (DE GROS).
Philosophie morale et sociale.

E. Durkheim.
Les règles de la méthode sociologique. 3^e éd.

E. d'Eichthal.
Correspondance inédite de J. Stuart Mill avec G. d'Eichthal.
Les probl. sociaux et le socialisme.

Encausse (PAPUS).
L'occultisme et le spiritalisme.
2^e éd.

A. Espinas.
La philosophie expérimentale en Italie.

E. Faivre.
De la variabilité des espèces.

Ch. Féré.
Sensation et mouvement. 1^e éd.
Dégénérescence et criminalité. 3^e éd.

E. Ferri.
Les criminels dans l'art et la littérature. 2^e éd.

Flerens-Gevaert.
Essai sur l'art contemporain. 2^e éd.
La tristesse contemporaine. 4^e éd.
Psychologie d'une ville. Essai sur Bruges. 2^e éd.
Nouveaux essais sur l'art contemp.

M. de Fleury.
L'âme du criminel.

Fonsegrive.
La causalité efficiente.

A. Fouillée.

La propriété sociale et la démocratie. Nouv. éd.

E. Fournière.

Essai sur l'individualisme.

Ad. Franck.

Philosophie du droit pénal. 5^e éd.
Des rapports de la religion et de l'État. 2^e éd.

La philosophie mystique en France au XVIII^e siècle.

Gauckler.

Le beau et son histoire.

E. Goblot.

Justice et liberté.

J. Grasset.

Les limites de la biologie. 3^e éd.

G. de Greef.

Les lois sociologiques. 3^e éd.

Guyau.

L'agenèse de l'idée de temps. 2^e éd.

E. de Hartmann.

La religion de l'avenir. 5^e édition.
Le Darwinisme. 7^e édition.

R. C. Herckenrath.

Probl. d'esthétique et de morale.

Marie Jaëli.

L'intelligence et le rythme dans les mouvements artistiques.

W. James.

La théorie de l'émotion. 2^e éd.

Paul Janet.

La philosophie de Lamennais.

J. Lachelier.

Da fondement de l'induction. 4^e éd.

M^{me} Lampérière.

Le rôle social de la femme.

A. Landry.

La responsabilité pénale.

J.-L. de Lanessan.

Morale des philosophes chinois.

Lange.

Les émotions. 2^e éd.

Lapie.

La justice par l'État.

Gustave Le Bon.

Lois psychologiques de l'évolution des peuples. 7^e éd.

Psychologie des foules. 11^e éd.

Lechalas.

Etude sur l'espace et le temps.

F. Le Dantec.

Le déterminisme biologique. 2^e éd.
L'individualité et l'erreur individualiste.

Lamarckiens et darwiniens. 2^e éd.

G. Lefèvre.

Obligation morale et idéalisme.

Liard.

Les logiciens anglais contemporains. 4^e édition.

Définitions géométriques. 3^e éd.

H. Lichtenberger.

La philosophie de Nietzsche. 9^e éd.
Aphorismes et fragments choisis de Nietzsche. 2^e éd.

Lombroso.

L'anthropologie criminelle. 5^e éd.
Nouvelles recherches de psychiatrie et d'anthropologie criminelle.
Les applications de l'anthropologie criminelle.

John Lubbock.

Le bonheur de vivre. 2 vol. 8^e éd.
L'emploi de la vie. 5^e éd.

G. Lyon.

La philosophie de Hobbes.

E. Marguery.

L'œuvre d'art et l'évolution.

Mariano.

La Philosophie contemp. en Italie.

Marion.

J. Locke, sa vie, son œuvre. 2^e éd.

Maus.

La justice pénale.

Mauxion.

L'éducation par l'instruction. 2^e éd.
Nature et éléments de la moralité.

G. Milhaud.

Essai sur les conditions et les limites de la certitude logique. 2^e éd.
Le rationnel.

Mosso.

La peur. 3^e éd.

La fatigue intellect. et phys. 4^e éd.

E. Murisier.

Les maladies du sentiment religieux. 2^e éd.

A. Naville.

Nouvelle classification des sciences. 2^e éd.

Max Nordan.

Paradoxes psychologiques. 5^e éd.
Paradoxes sociologiques. 4^e éd.
Psycho-physiologie du génie et du talent. 4^e éd.

Novicow.

L'avenir de la race blanche. 2^e éd.

Ossip-Lourié.

Pensées de Tolstoï. 2^e éd.
Philosophie de Tolstoï. 2^e éd.
La philos. soc. dans le théât. d'Ibsen.
Nouvelles pensées de Tolstoï.
Le bonheur et l'intelligence.

G. Palante.

Précis de sociologie. 3^e éd.

W.-R. Paterson (Swift).
L'éternel conflit.

Paulhan.
Les phénomènes affectifs. 2^e édit.
J. de Maistre, sa philosophie.
Psychologie de l'invention.
Analyses et esprits synthétiques.
La fonction de la mémoire.

J. Philippe.
L'image mentale.

F. Pillon.
La philosophie de Charles Secrétan.

Mario Pilo.
La psychologie du beau et de l'art.

Ploger.
Le monde physique.

Queyrat.
L'imagination chez l'enfant. 3^e édit.
L'abstraction, son rôle dans l'éducation intellectuelle.

Les caractères et l'éducation morale.
La logique chez l'enfant et sa culture. 2^e éd.

Les jeux des enfants.

P. Regnaud.
Précis de logique évolutionniste.
Comment naissent les mythes.

G. Renard.
Le régime socialiste. 4^e édit.

A. Réville
Dogme de la divinité de Jésus-Christ. 3^e éd.

Th. Ribot.
La philos. de Schopenhauer. 10^e éd.
Les maladies de la mémoire. 18^e éd.
Les maladies de la volonté. 21^e éd.
Les maladies de la personnalité. 11^e édit.

La psychologie de l'attention. 7^e éd.

G. Richard.
Socialisme et science sociale. 2^e éd.

Ch. Richet.
Psychologie générale. 6^e éd.

De Roberty.
L'inconnaissable.
L'agnosticisme. 1^e édit.
La recherche de l'Unité.
Auguste Comte et H. Spencer. 2^e éd.
Le bien et le mal.

Psychisme social.
Fondements de l'éthique.
Constitution de l'éthique.
Frédéric Nietzsche.

Roisel.
De la substance.
L'idée spiritualiste. 2^e édit.

Roussel-Despierres.
L'idéal esthétique.

Schopenhauer.
Le libre arbitre. 9^e édition.
Le fondement de la morale. 8^e édit.
Pensées et fragments. 21^e édition.

P. Sollier.
Les phénomènes d'autoscopie.

Herbert Spencer.
Classification des sciences. 8^e édit.
L'individu contre l'Etat. 6^e éd.

Stuart Mill.
Auguste Comte et la philosophie positive. 6^e édition.
L'Utilitarisme. 4^e édition.

Sully Prudhomme et Ch. Richet.
Le probl. des causes finales. 2^e éd.

Tanon.
L'évol. du droit et la conscience soc.

Tarde.
La criminalité comparée. 5^e éd.
Les transformations du droit. 2^e éd.
Les lois sociales. 2^e édit.

Thamin.
Éducation et positivisme. 2^e éd.

P.-F. Thomas.
La suggestion, son rôle dans l'éducation intellectuelle. 2^e édit.
Morale et éducation.

Tissié.
Les rêves. 2^e édit.

Wundt.
Hypnotisme et suggestion.

Zeller.
Christ. Baur et l'école de Tübingue.

Th. Ziegler.
La question sociale est une question morale. 3^e éd.

Charles de Rémusat.
Philosophie religieuse.

Derniers volumes publiés :

Arréat.
Art et psychologie individuelle.

L. Brunschvicg.
L'idéalisme contemporain.

G. Dumas.
Le sourire.

G. Geley.
L'être subconscient. 2^e édit.

A. Godfernaux
Le sentiment et la pensée. 2^e éd.

Jankélévitch.
Nature et société.

J. Philippe et G. Paul-Boncour.
Les anomalies mentales chez les écoliers.

Schopenhauer.
Ecrivains et style.
Sur la religion.

VOLUMES IN-8.

Brochés, à 5, 7 50 et 10 fr.; cart. angl., 1 fr. de plus par vol.; reliure, 2 fr.

Ch. Adam.

La philosophie en France (première moitié du XIX^e siècle). 7 fr. 50

Agassiz.

De l'espèce et des classifications. 5 fr.

Arnold (M.).

La crise religieuse. 7 fr. 50

Arréat.

Psychologie du peintre. 5 fr.

P. Aubry.

La contag. du meurtre. 3^e éd. 5 fr.

Alex. Bain.

La logique inductive et déductive. 3^e éd. 2 vol. 20 fr.

Les sens et l'intell. 3^e éd. 10 fr.

J.-M. Baldwin.

Le développement mental chez l'enfant et dans la race. 7 fr. 50

Barthélemy Saint-Hilaire.

La philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion. 5 fr.

Barzclotti.

La philosophie de H. Taine. 7 fr. 50

Bazailles.

La vie personnelle.

Bergson.

Essai sur les données immédiates de la conscience. 3^e éd. 3 fr. 75

Matière et mémoire. 4^e éd. 5 fr.

A. Bertrand.

L'enseignement intégral. 5 fr.

Les études dans la démocratie. 5 fr.

Em. Boirac.

L'idée du phénomène. 5 fr.

Bouglé.

Les idées égalitaires. 3 fr. 75

L. Bourdeau.

Le problème de la mort. 4^e éd. 5 fr.

Le problème de la vie. 7 fr. 50

Bourdon.

L'expression des émotions et des tendances dans le langage. 7 fr. 50

Em. Bouteux.

Études d'histoire de la philosophie. 2^e éd. 7 fr. 50

L. Bray.

Du beau. 5 fr.

Brochard.

De l'erreur. 2^e éd. 5 fr.

Brunschvicg.

Spinoza. 2^e éd. 3 fr. 75

La modalité du jugement 5 fr.

Ludovic Carrau.

La philosophie religieuse en Angleterre depuis Locke. 5 fr.

Ch. Chabot.

Nature et moralité. 5 fr.

Clay.

L'alternative. 2^e éd. 10 fr.

Collins.

Résumé de la phil. de H. Spencer. 4^e éd. 10 fr.

Aug. Comte.

La sociologie. 7 fr. 50

Cosentini.

La sociologie génétique. 3 fr. 75

A. Coste.

Principes d'une sociol. obj. 3 fr. 75

L'expérience des peuples. 10 fr.

Crépieux-Jamin.

L'écriture et le caractère. 4^e éd. 7.50

A. Cresson.

Morale de la raison théorique. 5 fr.

Dauriac.

Essai sur l'esprit musical. 5 fr.

Delbos.

Philos. pratique de Kant. 7 fr. 50

Devaule.

Condillae et la psychologie anglaise contemporaine. 5 fr.

Draghiesco

Rôle de l'individu dans le déterminisme social. 7 fr. 50

G. Dumas.

La tristesse et la joie. 7 fr. 50

Deux messies positivistes. St-Simon et Auguste Comte. 5 fr.

G.-L. Duprat.

L'instabilité mentale. 5 fr.

Duproix.

Kant et Fichte et le problème de l'éducation. 2^e éd. 5 fr.

Durand (DE GROS).

Taxinomie générale. 5 fr.

Esthétique et morale. 5 fr.

Variétés philosophiques. 2^e éd. 5 fr.

E. Durkheim.

De la div. du trav. soc. 2^e éd. 7 fr. 50

Le suicide, étude sociolog. 7 fr. 50

L'année sociologique. 7 volumes :
1^{re} à 5^e années. Chacune. 10 fr.
6^e à 9^e. Chacune. 12 fr. 50

V. Egger.

La parole intérieure. 2^e éd. 5 fr.

A. Espinas.

La philosophie sociale au XVIII^e siècle et la Révolution. 7 fr. 50

G. Ferrero.

Les lois psychologiques du symbolisme. 5 fr.

Enrico Ferri.

La sociologie criminelle. 10 fr.

Louis Ferri.

La psychologie de l'association, depuis Hobbes. 7 fr. 50

J. Finot.

Le préjugé des races. 2^e éd. 7 fr. 50

Filut.

La philosophie de l'histoire en Allemagne. 7 fr. 50

Fonsegrive.

Le libre arbitre. 2^e éd. 10 fr.

M. Foucault.

La psychophysique. 7 fr. 50

Alf. Fouillée.

Le rêve. 5 fr.

Liberté et déterminisme. 4^e éd. 7 fr. 50

Critique des systèmes de morale contemporains. 4^e éd. 7 fr. 50

La morale, l'art et la religion, d'après Guyau. 5^e éd. 3 fr. 75

L'avenir de la métaphysique fondée sur l'expérience. 2^e éd. 5 fr.

L'évolutionnisme des idées-forces. 4^e éd. 7 fr. 50

La psychologie des idées-forces. 2 vol. 15 fr.

Tempérament et caractère. 3^e éd. 7 fr. 50

Le mouvement idéaliste. 2^e éd. 7 fr. 50

Le mouvement positiviste. 2^e éd. 7.50

Psych. du peuple français. 3^e éd. 7.50

La France au point de vue moral. 2^e éd. 7 fr. 50

Esquisse psychologique des peuples européens. 3^e éd. 10 fr.

Nietzsche et l'immoralisme. 2^e éd. 5 fr.

Le moralisme de Kant et l'amoralisme contemporain. 2^e éd. 7 fr. 50

Les éléments sociologiques de la morale. 7 fr. 50

E. Fournière.

Théories social. au XIX^e siècle. 7 fr. 50

G. Fulliquet.

Sur l'obligation morale. 7 fr. 50

Garofalo.

La criminologie. 5^e éd. 7 fr. 50

La superstition socialiste. 5 fr.

L. Gérard-Varet.

L'ignorance et l'irréflexion. 5 fr.

E. Gley.

Études de psycho-physiologie. 5 fr.

E. Goblot.

La classification des sciences. 5 fr.

G. Gory.

L'immanence de la raison dans la connaissance sensible. 5 fr.

R. de la Grasserie.

De la psychologie des religions. 5 fr.

G. de Greef.

Le transformisme social. 2^e éd. 7 fr. 50

La sociologie économique. 3 fr. 75

K. Groos.

Les jeux des animaux. 7 fr. 50

Gurney, Myers et Podmore

Les hallucin. télépath. 4^e éd. 7 fr. 50

Guyau.

La morale angl. cont. 5^e éd. 7 fr. 50

Les problèmes de l'esthétique contemporaine. 6^e éd. 5 fr.

Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction. 7^e éd. 5 fr.

L'irréligion de l'avenir. 10^e éd. 7 fr. 50

L'art au point de vue sociologique. 7^e éd. 7 fr. 50

Hérédité et éducation. 8^e éd. 5 fr.

E. Halévy.

La form. du radicalisme philos.

I. *La jeunesse de Bentham.* 7 fr. 50

II. *Evol. de la doctr. utilitaire, 1789-1815.* 7 fr. 50

III. *Le radicalisme philos.* 3 fr. 50

Hannequin.

L'hypoth. des atomes. 2^e éd. 7 fr. 50

P. Hartenberg.

Les timides et la timidité. 2^e éd. 5 fr.

Hébert.

Evolut. de la foi catholique. 5 fr.

G. Hirth.

Physiologie de l'art. 5 fr.

H. Hoffding.

Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience. 2^e éd. 7 fr. 50

Isambert.

Les idées socialistes en France. (1815-1848). 7 fr. 50

Jacoby.

La select. chez l'homme. 2^e éd. 10 fr.

Paul Janet.

Les causes finales. 4^e édit. 10 fr.
Ouvres phil. de Leibniz. 2^e édition.
2 vol. 20 fr.

Pierre Janet.

L'automatisme psychol. 4^e éd. 7 fr. 50

J. Jaurès.

Réalité du monde sensible. 2^e édit.
7 fr. 50

Karppe.

Études d'histoire de philosophie.
3 fr. 75

A. Lalande.

La dissolution opposée à l'évolution.
7 fr. 50

A. Landry.

Principes de morale rationnelle. 5 fr.

De Lanessan.

La morale des religions. 10 fr.

Lang.

Mythes, cultes et religions. 10 fr.

P. Lapie.

Logique de la volonté. 7 fr. 50

Lauvrière.

Edgar Poë. Sa vie. Son œuvre. 10 fr.

E. de Laveleye.

De la propriété et de ses formes
primitives. 5^e édit. 10 fr.
Le gouvernement dans la démocratie.
3^e éd. 2 vol. 15 fr.

Gustave Le Bon.

Psych. du socialisme. 4^e éd. 7 fr. 50

G. Lechalas.

Études esthétiques. 5 fr.

Lechartier.

David Hume, moraliste et sociologue.
5 fr.

Leclère.

Le droit d'affirmer. 5 fr.

F. Le Dantec.

L'unité dans l'être vivant. 7 fr. 50
Les limites du connaissable. 2^e éd.
3 fr. 75

X. Léon.

La philosophie de Fichte. 10 fr.

Leroy (E.-B.)

Le langage. 5 fr.

A. Lévy.

La philosophie de Feuerbach. 10 fr.

L. Lévy-Bruhl.

La philosophie de Jacobi. 5 fr.
Lettres inédites de J. Stuart Mill
à Auguste Comte. 10 fr.

La philos. d'Aug. Comte. 2^e éd. 7 fr. 50
La morale et la science des
mœurs. 2^e éd. 5 fr.

Liard.

La science positive et la métaphysique.
4^e édit. 7 fr. 50
Descartes. 2^e édit. 5 fr.

H. Lichtenberger.

Richard Wagner, poète et penseur.
3^e édit. 10 fr.
Henri Heine penseur. 3 fr. 75

Lombroso.

La femme criminelle et la prostituée
(en collab. avec M. FERRERO).
1 vol. avec planches. 15 fr.
Le crime polit. et les révol. (en collab.
avec M. LASCHI). 2 vol. 15 fr.
L'homme criminel. 3^e édit. 2 vol.,
avec atlas. 36 fr.

É. Lubac.

Esquisse d'un système de psychol.
rationnelle. 3 fr. 75

G. Lyon.

L'idéalisme en Angleterre au XVIII^e
siècle. 7 fr. 50

P. Malapert.

Les éléments du caractère. 2^e éd. 5 fr.

Marion.

La solidarité morale. 6^e édit. 5 fr.

Fr. Martin.

La perception extérieure et la
science positive. 5 fr.

J. Maxwell.

Les phénomènes psych. 3^e éd. 5 fr.

Max Muller.

Nouv. études de mythol. 12 fr. 50

Myers.

La personnalité humaine. 2^e éd. 7.50

E. Naville.

La logique de l'hypothèse. 2^e éd. 5 fr.
La définition de la philosophie. 5 fr.
Les philosophies négatives. 5 fr.
Le libre arbitre. 2^e édition. 5 fr.

Max Nordau.

Dégénérescence. 2^e v. 6^e éd. 17 fr. 50
Les mensonges conventionnels de
notre civilisation. 9^e éd. 5 fr.
Vus du dehors. 5 fr.

Novicow.

Les luttes entre sociétés humaines.
2^e édit. 10 fr.
Les gaspillages des sociétés modernes.
2^e édit. 5 fr.
La justice et l'extension de la vie.
7 fr. 50

H. Oldenberg.

Le Bouddha, 2^e éd. 7 fr. 50
 La religion du Véda. 10 fr.

Ossip-Loulié.

La philosophie russe contemp. 5 fr.
 Psychol. des romanciers russes au
 xix^e siècle. 7 fr. 50

Ouvré.

Form. littér. de la pensée grecq. 10 fr.

G. Palante.

Combat pour l'individu. 3 fr. 75

Fr. Paulhan.

L'activité mentale et les éléments
 de l'esprit. 10 fr.
 Les caractères. 2^e édition. 5 fr.
 Les mensonges du caractère. 5 fr.

Payot.

L'éducation de la volonté. 2^e éd. 5 fr.
 La croyance. 2^e éd. 5 fr.

Jean Pérès.

L'art et le réel. 3 fr. 75

Bernard Perez.

Les trois premières années de l'en-
 fant. 5^e éd. 5 fr.
 L'éd. mor. dès le berceau. 4^e éd. 5 fr.
 L'éd. intell. dès le berceau. 2^e éd. 5 fr.

C. Plat.

La personne humaine. 7 fr. 50
 Destinée de l'homme. 5 fr.

Picavet.

Les idéologues. 10 fr.

Piderit.

La mimique et la physiognomonie,
 avec 95 fig. 5 fr.

Pillon.

L'année philosophique. 15 vol.
 chacun. 5 fr.

J. Pfleger.

La vie et la pensée. 5 fr.
 La vie sociale, la morale et le
 progrès. 5 fr.

Preyer.

Éléments de physiologie. 5 fr.

L. Proal.

Le crime et la peine. 3^e éd. 10 fr.
 La criminalité politique. 5 fr.
 Le crime et le suicide passionnels.
 10 fr.

F. Rauh.

De la méthode dans la psycholo-
 gie des sentiments. 5 fr.
 L'expérience morale. 3 fr. 75

Réejac.

La connaissance mystique. 5 fr.

Renard.

La méthode scientifique de l'his-
 toire littéraire. 10 fr.

Renouvier.

Les dilem. de la métaph. pure. 5 fr.
 Hist. et solut. des problèmes mé-
 taphysiques. 7 fr. 50
 Le personnalisme. 10 fr.

Th. Ribot.

L'hérédité psycholog. 5^e éd. 7 fr. 50
 La psychologie anglaise contem-
 poraine. 3^e éd. 7 fr. 50
 La psychologie allemande contem-
 poraine. 4^e éd. 7 fr. 50
 La psych. des sentim. 5^e éd. 7 fr. 50
 L'évol. des idées générales. 2^e éd. 5 fr.
 L'imagination créatrice. 2^e éd. 5 fr.
 La logique des sentiments. 3 fr. 75

Ricardou.

De l'idéal. 5 fr.

G. Richard.

L'idée d'évolution dans la nature
 et dans l'histoire. 7 fr. 50

E. de Roberty.

Ancienne et nouvelle philos. 7 fr. 50
 La philosophie du siècle. 5 fr.
 Nouveau programme de sociol. 5 fr.

Romanes.

L'évol. ment. chez l'homme. 7 fr. 50

Ruyssen.

Évolut. psychol. du jugement. 5 fr.

A. Sabatier.

Philosophie de l'effort. 7 fr. 50

Emile Saigey.

Les sciences au xviii^e siècle. La
 physique de Voltaire. 5 fr.

G. Saint-Paul.

Le langage intérieur et les para-
 phrasies. 5 fr.

E. Sanz y Escartín.

L'individu et la réforme sociale.
 7 fr. 50

Schopenhauer.

Aphorisme sur la sagesse dans la
 vie. 7^e éd. 5 fr.
 Le monde comme volonté et repré-
 sentation. 3^e éd. 3 vol. 22 fr. 50

Séalles.

Ess. sur le génie dans l'art. 2^e éd. 5 fr.
 Philosoph. de Renouvier. 7 fr. 50

Sighele.

La foule criminelle. 2^e éd. 5 fr.

Sollier.

- Psychologie de l'idiot et de l'im-
bécile. 2^e éd. 5 fr.
Le problème de la mémoire. 3 fr. 75
Le mécanisme des émotions. 5 fr.

Souriau.

- L'esthétique du mouvement. 5 fr.
La suggestion dans l'art. 5 fr.
La beauté rationnelle. 10 fr.

Spencer (Herbert).

- Les premiers principes. 9^e éd. 10 fr.
Principes de psychologie. 2 vol. 20 fr.
Princip. de biologie. 5^e éd. 2 v. 20 fr.
Princip. de sociol. 5 vol. 43 fr. 75
I. *Données de la sociologie*, 10 fr. —
II. *Inductions de la sociologie*.
Relations domestiques, 7 fr. 50. —
III. *Institutions cérémonielles et*
politiques, 15 fr. — IV. *Institu-*
tions ecclésiastiques, 3 fr. 75.
— V. *Institutions profession-*
nelles, 7 fr. 50.

Justice. 7 fr. 50

Le rôle moral de la bienfaisance.

7 fr. 50

La morale des différents peuples.

7 fr. 50

Essais sur le progrès. 5^e éd. 7 fr. 50

Essais de politique. 4^e éd. 7 fr. 50

Essais scientifiques. 3^e éd. 7 fr. 50

De l'éducation physique, intellec-
tuelle et morale. 11^e éd. 5 fr.

Stein.

- La question sociale au point de
vue philosophique. 10 fr.

Stuart Mill.

- Mes mémoires. 3^e éd. 5 fr.
Système de logique déductive et
inductive. 4^e éd. 2 vol. 20 fr.
Essais sur la religion. 4^e éd. 5 fr.

James Sully.

- Le pessimisme. 2^e éd. 7 fr. 50
Etudes sur l'enfance. 10 fr.
Essai sur le rire. 7 fr. 50

Sully Prudhomme.

- La vraie religion selon Pascal. 7 fr. 50

G. Tarde.

- La logique sociale. 2^e éd. 7 fr. 50
Les lois de l'imitation. 4^e éd. 7 fr. 50
L'opposition universelle. 7 fr. 50
L'opinion et la foule. 2^e éd. 5 fr.
Psychologie économique. 2 vol. 15 fr.

Em. Tardieu.

- L'ennui. 5 fr.

P.-Félix Thomas.

- L'éduc. des sentiments. 2^e éd. 5 fr.
Pierre Leroux. Sa philosophie. 5 fr.

Thouvenez.

- Réalisme métaphysique. 5 fr.

Et. Vacherot.

- Essais de philosophie critique. 7 fr. 50
La religion. 7 fr. 50

L. Weber.

- Vers le positivisme absolu par
l'idéalisme. 7 fr. 50

Derniers volumes publiés :**J. Bardoux.**

- Psychol. de l'Angleterre contemp.
7 fr. 50

A. Bluet.

- Les révélations de l'écriture. 5 fr.

J. Finot

- Philosophie de la longévité 11^e éd.
5 fr.

H. Hoffding.

- Hist. de la philos. moderne. 2 v. 20 fr.

P. Lacombe.

- Individus et sociétés selon Taine.
7 fr. 50

G. Luquet.

- Idées générales de psychol. 5 fr.

J.-P. Nayrac.

- L'attention. 3 fr. 75

L. Prat.

- Le caractère empirique et la per-
sonne. 7 fr. 50

G. Rageot.

- Le succès. 3 fr. 75

Ch. Renouvier.

- Doctrines de Kant. 7 fr. 50

H. Riemann.

- Elém. de l'esthétiq. musicale. 5 fr.

E. Rignano

- Transmissibilité des caractères
acquis. 5 fr.

Rivaud.

- Essence et existence chez Spinoza.
7 fr. 50

P. Stapfer.

- Questions esthétiques et religieuses.
3 fr. 75

ÉCONOMIE POLITIQUE — SCIENCE FINANCIÈRE

JOURNAL DES ÉCONOMISTES

REVUE MENSUELLE DE LA SCIENCE ÉCONOMIQUE ET DE LA STATISTIQUE

Fondé en 1844, par G. GUILLAUMIN

Paraît le 15 de chaque mois

par fascicules grand in-8 de 10 à 12 feuilles (180 à 192 pages).

RÉDACTEUR EN CHEF : M. G. DE MOLINARI

Correspondant de l'Institut.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

France et Algérie : UN AN :..... 38 fr.; SIX MOIS :..... 19 fr.;

Union postale : UN AN :..... 38 fr.; SIX MOIS :..... 20 fr.

Le NUMÉRO :..... 3 fr. 50

Les abonnements partent de Janvier ou de Juillet.

NOUVEAU DICTIONNAIRE D'ÉCONOMIE POLITIQUE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

M. LÉON SAY et de M. JOSEPH CHAILLEY-BERT

Deuxième édition.

2 vol. grand in-8 raisin et un Supplément : prix, brochés :..... 60 fr.

— — demi-reliure veau ou chagrin :..... 69 fr.

COMPLÉTÉ PAR 3 TABLES : Tables des auteurs, table méthodique et table analytique.

Cet important ouvrage peut s'acquérir en envoyant un mandat-poste de 20 fr., au reçu duquel est faite l'expédition du livre, et en payant le reste, soit 40 fr., en quatre traites de 10 fr. chacune, de deux mois en deux mois.

DICTIONNAIRE DU COMMERCE DE L'INDUSTRIE ET DE LA BANQUE

DIRECTEURS :

MM. Yves GUYOT et Arthur RAFFALOVICH

2 volumes grand in-8. Prix, brochés :..... 50 fr.

— — reliés :..... 58 fr.

Cet important ouvrage peut s'acquérir en envoyant un mandat-poste de 10 fr., au reçu duquel est faite l'expédition du livre, et en payant le reste, soit 40 fr., en quatre traites de 10 fr. chacune, de deux mois en deux mois.

COLLECTION DES PRINCIPAUX ÉCONOMISTES

Enrichie de commentaires, de notes explicatives et de notices historiques

ÉCONOMISTES FINANCIERS DU XVIII^e SIÈCLE

Vauban, *Projet d'une dîme royale*. — Boisguillebert, *Détail de la France, Factum de la France*, opuscules divers. — J. Law, *Œuvres complètes*. — Melon, *Essai sur le commerce*. — Dutot, *Réflexions politiques sur les finances et le commerce*. — 2^e édition. 1 vol. grand in-8 . 15 fr.

MALTHUS

Essai sur le principe de population. Introduction, par Rossi, de l'Institut. 3^e édition. 1 vol. grand in-8. 10 fr.

MÉLANGES (1^{re} PARTIE)

David Hume. *Essai sur le commerce, le luxe, l'argent, les impôts, le crédit public, sur la balance du commerce, la jalousie commerciale, la population des nations anciennes*. — V. de Forbonnais. *Principes économiques*. — Condillac. *Le commerce et le gouvernement*. — Condorcet. *Lettres d'un laboureur de Picardie à M. N^{ous} (Necker)*. — *Réflexions sur l'esclavage des nègres*. — *Réflexions sur la justice criminelle*. — *De l'influence de la révolution d'Amérique sur l'Europe*. — *De l'impôt progressif*. — Lavoisier. *De la richesse territoriale du royaume de France*. — Franklin. *La science du bonhomme Richard et ses autres opuscules*. 1 vol. grand in-8. 10 fr.

MÉLANGES (2^e PARTIE)

Necker. *Sur la législation et le commerce des grains*. — L'abbé Gallani. *Dialogues sur le commerce des blés avec la Réfutation de l'abbé Morellet*. — Montyon. *Quelle influence ont les diverses espèces d'impôts sur la moralité, l'activité et l'industrie des peuples?* — Bentham. *Défense de l'usure*. 1 vol. gr. in-8. 10 fr.

RICARDO

Œuvres complètes. Les œuvres de Ricardo se composent : 1^o des Principes de l'économie politique et de l'impôt. — 2^o Des ouvrages ci-après : *De la protection accordée à l'agriculture*. — *Plan pour l'établissement d'une banque nationale*. — *Essai sur l'influence du bas prix des blés sur les profits du capital*. — *Proposition pour l'établissement d'une circulation monétaire économique et sûre*. — *Le haut prix des lingots est une preuve de la dépréciation des billets de banque*. — *Essai sur les emprunts publics, avec des notes*. 1 vol. in-8. 10 fr.

J.-B. SAY

Cours complet d'économie politique pratique. 2 vol. grand in-8. 20 fr.

J.-B. SAY

Œuvres diverses : *Catéchisme d'économie politique*. — *Lettres à Malthus et correspondance générale*. — Olbie. — *Petit volume*. — *Fragments et opuscules inédits*. 1 vol. grand in-8. 10 fr.

ADAM SMITH

Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations, traduction de G. GARNIER. 5^e édition, augmentée. 2 vol. in-8. . . 16 fr.

COLLECTION DES ÉCONOMISTES ET PUBLICISTES CONTEMPORAINS

FORMAT IN-8.

- BANFIELD**, Professeur à l'Université de Cambridge. *Organisation de l'industrie*, traduit sur la 2^e édition, et annoté par M. EMILE THOMAS. 1 vol. in-8. 6 fr.
- BASTIAT**. *Œuvres complètes* en 7 volumes in-8 (vêlin). 35 fr.
(Voir détails page 30, édition in-18).
- BAUDRILLART** (H.), de l'Institut. *Philosophie de l'économie politique. Des rapports de l'économie politique et de la morale*. Deuxième édition, revue et augmentée. 1 vol. in-8. 9 fr.
- BLANQUI**, de l'Institut. *Histoire de l'économie politique en Europe, depuis les anciens jusqu'à nos jours*, 5^e édition. 1 vol. in-8. . . . 8 fr.
- BLOCK** (Maurice), de l'Institut. *Les progrès de la science économique depuis ADAM SMITH. Revision des doctrines économiques*. 2^e édition augmentée. 2 vol. in-8. 16 fr.
- *Statistique de la France, comparée avec les divers pays de l'Europe, couronné par l'Institut (Prix de statistique)*. 2^e édition refondue. 2 vol. in-8. 12 fr.
- BLUNTSCHLI**. *Le droit international codifié*. Traduit de l'allemand par M. C. LARIVY. 5^e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-8. . . . 10 fr.
- *Théorie générale de l'Etat*, traduit de l'allemand par M. DE RIEDMATTEN. 3^e édition. 1 vol. in-8. 9 fr.
- *Le droit public général*, traduit de l'allemand par M. DE RIEDMATTEN. 2^e édition. 1 vol. in-8. 8 fr.
- *La politique*, traduit de l'allemand et précédé d'une préface de M. DE RIEDMATTEN. 2^e édition. 1 vol. in-8. 8 fr.
- BOISSONADE** (G.), Professeur agrégé à la Faculté de droit de Paris. *Histoire de la réserve héréditaire et de son influence morale et économique (Couronné par l'Académie des sciences morales et politiques)*. 1 vol. in-8. 10 fr.
- CIBRARIO**, correspondant de l'Institut. *Économie du moyen âge*. Traduit de l'italien sur la 1^{re} édition, par M. A. BARNEAUD. 2 vol. in-8. 6 fr.
- COURTOIS** (A.). *Histoire des banques de France*. 2^e édition. 1 vol. in-8. 8 fr. 50
- DUNOYER** (Ch.), de l'Institut. *De la liberté du travail*. 2^e édition. 2 vol. in-8. 20 fr.
- *Notice d'économie sociale, revues sur les manuscrits de l'auteur*. 1 vol. in-8. 10 fr.
- EICHTHAL** (Eugène d'), de l'Institut. *La formation des richesses et ses conditions sociales actuelles, notes d'économie politique*. . . . 7 fr. 50
- FAUCHER** (L.), de l'Institut. *Études sur l'Angleterre*. 2^e édition augmentée. 2 forts volumes in-8. 6 fr.
- *Mélanges d'économie politique et de finances*. 2 forts vol. in-8. 6 fr.
- FIX** (Th.). *Observations sur l'état des classes ouvrières*. Nouvelle édition. 1 vol. in-8. 5 fr.
- GARNIER** (J.), de l'Institut. *Du principe de population*. 2^e édition. 1 vol. in-8 avec portrait. 10 fr.
- GROTIUS**. *Le droit de la guerre et de la paix*. Nouvelle traduction. 3 vol. in-8. 12 fr. 50

- HAUTEFEUILLE. Des droits et des devoirs des nations neutres en temps de guerre maritime. 3^e édit. refondue. 3 forts vol. in-8. 22 fr. 50
- Histoire des origines, des progrès et des variations du droit maritime international. 2^e édition. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
- KLUBER (J.-H.). Droit des gens moderne de l'Europe. 2^e édition, revue. 1 vol. in-8. 4 fr.
- LAFERRIÈRE (F.), de l'Institut. Essai sur l'histoire du droit français depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, y compris le Droit public et privé de la Révolution française. Nouvelle édit. 2 vol. in-8. 14 fr.
- LAVERGNE (L. de), de l'Institut. Les économistes français du dix-huitième siècle. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
- Essai sur l'économie rurale de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande. 5^e édition. 1 vol. in-8 avec portrait. 8 fr. 50
- LEROY-BEAULIEU (P.), de l'Institut. Traité théorique et pratique d'économie politique. 3^e édition. 4 vol. in-8. 36 fr.
- Traité de la science des finances. 7^e édition, revue, corrigée et augmentée. 2 forts vol. in-8. 25 fr.
- Essai sur la répartition des richesses et sur la tendance à une moindre inégalité des conditions. 3^e édit., revue et corrigée. 1 vol. in-8. 9 fr.
- Le collectivisme, examen critique du nouveau socialisme. 4^e édition, revue et augmentée d'une préface. 1 vol. in-8. 9 fr.
- MAC CULLOCH, correspondant de l'Institut. Principes d'économie politique, suivis de quelques recherches relatives à leur application, et d'un tableau de l'origine et des progrès de la science, traduit sur la 4^e édition anglaise, par A. PLANCHE. 2^e édition. 2 vol. in-8. . . 6 fr.
- MARTENS (G.-F. de). Précis du droit des gens moderne de l'Europe. Nouvelle édition, revue. 2 forts vol. in-8. 7 fr.
- MINGHETTI, de l'Institut. Des rapports de l'économie publique avec la morale et le droit. Traduit par M. SAINT-GERMAIN LEDUC. 1 fort. vol. in-8. 7 fr. 50
- MIRABEAU. L'ami des hommes ou traité de la population, avec une préface et une notice biographique, par M. ROUXEL. 1 vol. in-8. 5 fr.
- MORLEY (John). La vie de Richard Cobden, traduit par SOPHIE RAFFALOVICH. 1 vol. in-8. 8 fr.
- PASSY (H.), de l'Institut. Des formes de gouvernement et des lois qui les régissent. 2^e édition. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
- PRADIER-FODERÉ. Précis de droit administratif. 7^e édition, tenue au courant de la législation. 1 fort vol. in-8. 10 fr.
- ROSCHER (G.). Traité d'économie politique rurale. Traduit sur la dernière édition par C. VOGEL. 1 fort vol. in-8. 18 fr.
- Recherches sur divers sujets d'économie politique. Traduit de l'allemand. 1 vol. in-8. 8 fr.
- ROSSI (P.), de l'Institut. Cours d'économie politique, revu et augmenté de leçons inédites. 5^e édition. 4 vol. in-8. 15 fr.
- Cours de droit constitutionnel, professé à la Faculté de droit de Paris, recueilli par M. A. PORÉE. 2^e édition. 4 vol. in-8. 15 fr.
- Traité de droit pénal. 4^e édition. 2 vol. in-8. 7 fr. 50
- STUART MILL (J.). Le gouvernement représentatif, traduit et précédé d'une Introduction, par DUPONT-WHITE. 2^e édition. 1 vol. in-8. 5 fr.
- VIGNES (Édouard). Traité des impôts en France. 4^e édition, mise au courant de la législation, par M. VERONIAUD. 2 vol. in-8. . . . 10 fr.
- YOUNG (Arthur). Voyages en France (1787, 1788, 1789). Traduits et annotés par M. LESAOE. 2^e édition. 2 vol. in-8. 15 fr.

BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

FORMAT IN-18 JÉSUS.

- BASTIAT (Frédéric). Œuvres complètes, précédées d'une Notice sur sa vie et ses écrits. 7 vol. in-18. 24 fr. 50
 1. *Correspondance*. — *Premiers écrits*. 3^e édition, 3 fr. 50; — II. *Le Libre-Echange*. 3^e édition, 3 fr. 50; — III. *Cobden et la Ligue*. 4^e édition, 2 fr. 50; — IV et V. *Sophismes économiques*. — *Petits pamphlets*. 5^e édit. 2 vol., 7 fr.; — VI. *Harmonies économiques*. 9^e édition, 3 fr. 50; VII. *Essais*. — *Ebauches*. — *Correspondance*. 3 fr. 50
 Les tomes IV et V seuls ne se vendent pas séparés.
- BAUDRILLANT (H.). *Études de philosophie morale et d'économie politique*. 2 vol. in-18. 7 fr.
- BECCARIA. *Des délits et des peines*. 2^e édition. 1 vol. in-18. . . 3 fr. 50
- BLANQUI, de l'Institut. *Précis élémentaire de l'économie politique*. 3^e édition, suivie du *Résumé de l'histoire du commerce*, in-18. 2 fr. 50
- CIESZKOWSKI (A.). *Du crédit et de la circulation*. 3^e édit. in-18. 3 fr. 50
- COQUELIN (Charles). *Du crédit et des banques*. 3^e édition, in-18. 4 fr.
- COURCELLE-SENEUIL (J.-G.). *Traité théorique et pratique d'économie politique*. 3^e édit. 2 vol. in-18. 7 fr.
- *La société moderne*. 1 vol. in-18. 5 fr.
- FAUCHER (L.), de l'Institut. *Mélanges d'économie politique et de finances*. 2 forts volumes in-18. 3 fr. 50
- FREEMAN (E.-A.). *Le développement de la constitution anglaise, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*. 1 vol. in-18. . . 3 fr. 50
- GROTIUS. *Le droit de la guerre et de la paix*. 3 vol. in-18. . . 7 fr. 50
- KLUBER (J.-H.). *Droit des gens moderne de l'Europe*. in-18. 2 fr. 50
- LAVERGNE (L. de), de l'Institut. *Économie rurale de la France depuis 1789*. 4^e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
- *L'agriculture et la population*. 2^e édition. 1 vol. in-18. . . . 3 fr. 50
- LEYMARIE (A.). *Tout par le travail*. 2^e édition. 1 vol. in-18. . . 3 fr.
- MARTENS (G.-F. de). *Précis du droit des gens moderne de l'Europe*. 2^e édition. 2 vol. in-18. 4 fr.
- MINGHETTI, de l'Institut. *Des rapports de l'économie publique avec la morale et le droit*, par M. SAINT-GERMAIN LEDUC. 1 vol. in-18. 4 fr. 50
- MOREAU DE JONNES, de l'Institut. *Statistique de l'industrie de la France*. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
- *La France avant ses premiers habitants*. 1 vol. in-18. . . . 3 fr. 50
- RAPET (J.-J.). *Manuel populaire de morale et d'économie politique*. 4^e édition. 1 fort vol. in-18. 3 fr. 50
- REYBAUD (L.). *Études sur les réformateurs, ou socialistes modernes*. 7^e édition. 2 vol. in-18. 7 fr.
- SAINT-PIERRE (Abbé de). *Sa vie et ses œuvres*. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
- SAINT-SIMON. *Sa vie et ses travaux*, par M. G. HUBBARD, suivis de fragments des plus célèbres écrits de Saint-Simon. 1 vol. in-18. 3 fr.
- SAY (J.-B.). *Catéchisme d'économie politique*. 1 vol. in-18. . . 1 fr. 50
- SCHULLER (R.). *Les économistes classiques et leurs adversaires. L'économie polit. et la polit. sociale, depuis Adam Smith*. 1 vol. in-18. 2 fr. 50
- SMITH (A.). *Théorie des sentiments moraux*, traduits par la marquise de CONDORCET, suivi d'une *Dissertation sur l'origine des langues*, par la même. Introd. de H. BAUDRILLANT, de l'Institut. 1 fort vol. in-18. 3 fr. 50
- STIRLING. *Philosophie du commerce*. Traduit de l'anglais par M. SAINT-GERMAIN LEDUC. 1 vol. in-18. 3 fr.
- STUART MILL (J.). *La liberté*. Traduction et Introduction, par M. DUPONT-WHITE. 3^e édition, revue. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
- *Le gouvernement représentatif*. Traduction et Introduction, par M. DUPONT-WHITE. 3^e édition. 1 vol. in-18. 4 fr.
- SUDRE (Alfred). *Histoire du communisme*. 5^e édition, in-18. . . 3 fr. 50
- YOUNG (A.). *Voyages en Italie et en Espagne (1787, 1788 et 1789)*. Traduction LESAGE. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

COLLECTION

D'AUTEURS ÉTRANGERS CONTEMPORAINS

Histoire — Morale — Économie politique — Sociologie

Format in-8. (Pour le cartonnage, 1 fr. 50 en plus.)

- BAMBERGER. — Le Métal argent au XIX^e siècle. Traduction par M. RAPHAEL-GEORGES LÉVY. 1 vol. Prix, broché 6 fr. 50.
- C. ELLIS STEVENS. — Les Sources de la Constitution des États-Unis étudiées dans leurs rapports avec l'histoire de l'Angleterre et de ses Colonies. Traduit par LOUIS VOSSION. 1 vol. in-8. Prix, broché. 7 fr. 50
- GOSCHEN. — Théorie des Changes étrangers. Traduction et préface de M. LÉON SAY. Quatrième édition française suivie du Rapport de 1875 sur le paiement de l'indemnité de guerre, par le même. 1 vol. Prix, broché. 7 fr. 50
- HERBERT SPENCER. — Justice. 3^e édition. Trad. de M. E. CASTELOT. 1 vol. Prix, broché 7 fr. 50
- HERBERT SPENCER. — La Morale des différents Peuples et la Morale personnelle. Traduction de MM. CASTELOT et E. MARTIN SAINT-LÉON. 1 vol. Prix, broché 7 fr. 50
- HERBERT SPENCER. — Les institutions professionnelles et industrielles. Traduit par HENRI DE VARIGNY. 1 vol. in-8. Prix, br. 7 fr. 50
- HERBERT SPENCER. — Problèmes de Morale et de Sociologie. Traduction de M. H. DE VARIGNY. 2^e édit. 1 vol. Prix, broché. . 7 fr. 50
- HERBERT SPENCER. — Du rôle moral de la Bienfaisance. (Dernière partie des principes de l'éthique). Traduction de MM. E. CASTELOT et E. MARTIN SAINT-LÉON. 1 vol. Prix, broché 7 fr. 50
- HOWELL. — Le Passé et l'Avenir des Trade Unions. Questions sociales d'aujourd'hui. Traduction et préface de M. LE COUR GRANDMAISON. 1 vol. Prix, broché 5 fr. 50
- KIDD. — L'évolution sociale. Traduit par M. P. LE MONNIER. 1 vol. in-8. Prix, broché. 7 fr. 50
- NITTI. — Le Socialisme catholique. Traduit avec l'autorisation de l'auteur. 1 vol. Prix, broché 7 fr. 50
- RUMELIN. — Problèmes d'Économie politique et de Statistique. Traduit par AR. DE RIEDMATTEN. 1 vol. Prix, broché. 7 fr. 50
- SCHULZE GAVERNITZ. — La grande Industrie. Traduit de l'allemand. Préface par M. G. GUÉROULT. 1 vol. Prix, broché. 7 fr. 50
- W.-A. SHAW. — Histoire de la Monnaie (1252-1894). Traduit par M. AR. RAPALOVICH. 1 vol. Prix, broché 7 fr. 50
- THOROLD ROGERS. — Histoire du Travail et des Salaires en Angleterre depuis la fin du XIII^e siècle. Traduction avec notes par E. CASTELOT. 1 vol. in-8. Prix, broché 7 fr. 50
- WESTERMARCK. — Origine du Mariage dans l'espèce humaine. Traduction de M. H. DE VARIGNY. 1 vol. Prix broché. 11 fr.
- A.-D. WHITE. — Histoire de la Lutte entre la Science et la Théologie. Traduit et adapté par MM. H. DE VARIGNY et G. ADAM. 1 vol. in-8. Prix, broché 7 fr. 50

PETITE BIBLIOTHÈQUE ÉCONOMIQUE

FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. J. CHAILLEY-BERT

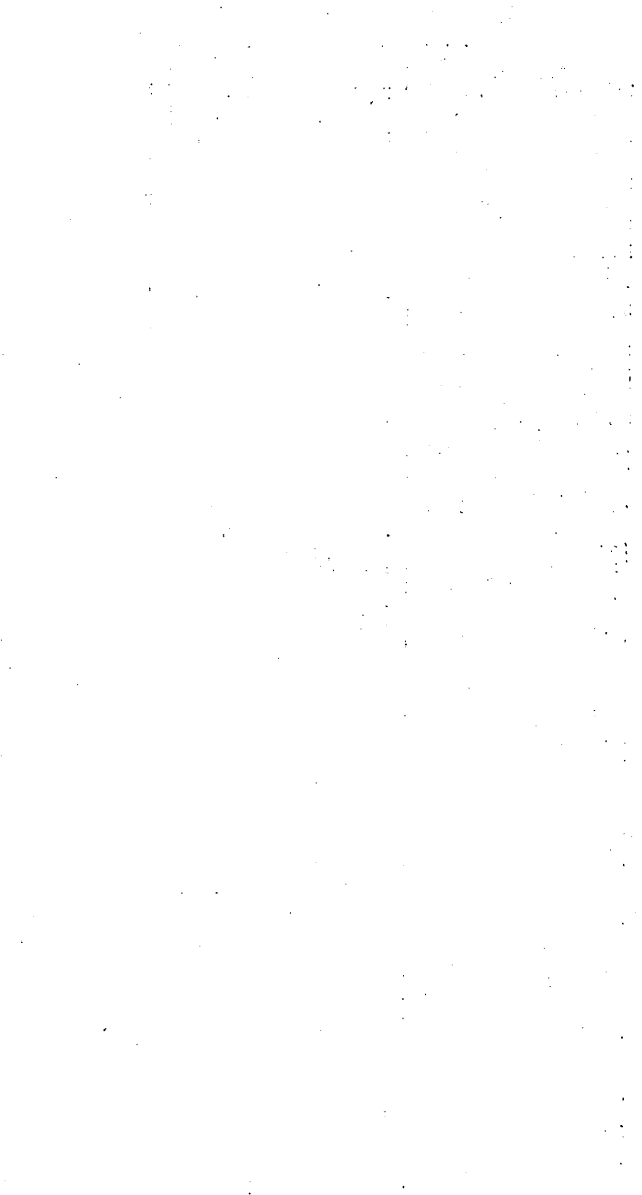
PRIX DE CHAQUE VOLUME IN-32, ORNÉ D'UN PORTRAIT

Cartonné toile. 2 fr. 50

XVIII VOLUMES PUBLIÉS

- I. — VAUBAN. — Dîme royale, par G. MICHEL.
- II. — BENTHAM. — Principes de Législation, par M^{lle} RAFFALOVICH.
- III. — HUME. — Œuvre économique, par LÉON SAY.
- IV. — J.-B. SAY. — Économie politique, par H. BAUDRILLART, de l'Institut.
- V. — ADAM SMITH. — Richesse des Nations, par COURCELLE-SENEUIL, de l'Institut.
- VI. — SULLY. — Économies royales, par M. J. CHAILLEY-BERT.
- VII. — RICARDO. — Rentes, Salaires et Profits, par M. P. BEAUREGARD, de l'Institut.
- VIII. — TURGOT. — Administration et Œuvres économiques, par M. L. ROBINEAU.
- IX. — JOHN-STUART MILL. — Principes d'économie politique, par M. L. ROQUET.
- X. — MALTHUS. — Essai sur le principe de population, par M. G. de MOLINARI.
- XI. — BASTIAT. — Œuvres choisies, par M. de FOVILLE, de l'Institut.
- XII. — FOURIER. — Œuvres choisies, par M. Ch. GIDE.
- XIII. — F. LE PLAY. — Économie sociale, par M. F. AUBURTIN.
- XIV. — COBDEN. — Ligue contre les loix, Céréales et Discours politiques, par LÉON SAY, de l'Académie française.
- XV. — KARL MARX. — Le Capital, par M. VILFREDO PARETO.
- XVI. — LAVOISIER. — Statistique agricole et projets de réformes, par MM. SCHELLE et Ed. GRIMAUD, de l'Institut.
- XVII. — LÉON SAY. — Liberté du Commerce, finances publiques, par M. J. CHAILLEY-BERT.
- XVIII. — QUESNAY. — La Physiocratie, par M. Yves GUYOT.

Chaque volume est précédé d'une introduction et d'une étude biographique, bibliographique et critique sur chaque auteur.



BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Volumes in-16; chaque vol. broché : 2 fr. 50

EXTRAIT DU CATALOGUE

Palante.

Précis de sociologie. 3^e édit.

Herbert Spencer.

Classificat. des sciences. 8^e édit.

L'individu contre l'Etat. 7^e édit.

Th. Ribot.

La psych. de l'attention. 9^e édit.

La phil. de Schopenh. 11^e édit.

Les mal. de la mém. 18^e édit.

Les mal. de la volonté. 22^e édit.

Mal. de la personnalité. 13^e édit.

Hartmann (E. de).

La religion de l'avenir. 6^e édit.

Le Darwinisme. 8^e édit.

Schopenhauer.

Essai sur le libre arbitre. 9^e édit.

Fond. de la morale. 9^e édit.

Pensées et fragments. 21^e édit.

Écrivains et style.

Sur la religion.

L. Liard.

Legislens angl. contemp. 5^e édit.

Définitions géométr. 3^e édit.

A. Binet.

La psychol. du raisonnement. 4^e édit.

Mosco.

La peur. 3^e édit.

La fatigue. 5^e édit.

G. Tarde.

La criminalité comparée. 6^e édit.

Les transform. du droit. 4^e édit.

Les lois sociales. 5^e édit.

Ch. Richet.

Psychologie générale. 6^e édit.

Tissé.

Les rêves. 3^e édit.

J. Lubbock.

Le bonheur de vivre (2 v.) 9^e édit.

L'emploi de la vie. 6^e édit.

Queyrat.

L'imagination chez l'enfant.

L'abstraction dans l'éduc. 2^e édit.

Les caractères et l'éducation morale. 3^e édit.

La logique chez l'enfant. 3^e édit.

Les jeux des enfants.

Gustave Le Bon.

Lois psychol. de l'évolution des peuples. 8^e édit.

Psychologie des foules. 12^e édit.

E. Durkheim.

Règles de la méth. soc. 4^e édit.

P.-F. Thomas.

La suggestion et l'éduc. 3^e édit.

Morale et éducation. 2^e édit.

R. Allier.

Philos. d'Ernest Renan. 3^e édit.

Lange.

Les émotions. 2^e édit.

E. Boutroux.

Conting. des lois de la nature.

L. Dugas.

Le politicisme.

La timidité. 3^e édition.

Psychologie du rire.

L'alcool.

Danville.

Psychologie de l'amour. 4^e édit.

C. Bouglé.

Les sciences soc. en Allem.

Max Nordau.

Paradoxes psychol. 6^e édit.

Paradoxes sociol. 5^e édit.

Génie et talent. 4^e édit.

G. Richard.

Social. et sciences sociales. 2^e édit.

F. Le Dantec.

Le déterminisme biol. 2^e édit.

L'individualité. 2^e édit.

Lamarckiens et Darwiniens.

Flérens-Gevaert.

Essai sur l'art contemp. 9^e édit.

La tristesse contemp. 4^e édit.

Psychologie d'une ville. 2^e édit.

Nouveaux essais sur l'art

contemporain.

A. Cresson.

La morale de Kant 2^e édit.

Malaise de la pensée philos.

Philosophie naturaliste.

J. Novicow.

L'avenir de la race blanche.

G. Milhaud.

La certitude logique. 2^e édit.

La rationnel.

H. Lichtenberger.

Philos. de Nietzsche. 10^e édit.

Frag. et aphor. de Nietzsche.

G. Renard.

Le régime socialiste. 5^e édit.

Ossip-Lourié.

Pensées de Tolstoï. 2^e édit.

Nouvelles pensées de Tolstoï.

La philosophie de Tolstoï.

La philos. sociale dans l'œuv.

Le bonheur et l'intelligence.

G.-L. Duprat.

Les causes sociales de la folie.

Le mensonge.

Tanon.

L'évolution du droit. 2^e édit.

Brunschvlog.

Introd. à la vie de l'esprit. 2^e édit.

L'idéalisme contemporain.

Mauxion.

L'éduc. par l'instruction 2^e édit.

La moralité.

Fr. Paulhan.

La fonction de la mémoire

Psychologie de l'invention.

Les phénomènes affectifs. 2^e édit.

Analyses et esprits synthétiques.

Murisier.

Malad. du sentim. relig. 2^e édit.

Fournière.

Essai sur l'individualisme.

Grasset.

Limites de la biologie. 5^e édit.

Encausse

Occult. et Spiritual. 2^e édit.

A. Landry

La responsabilité pénale.

Sully Prudhomme

Psychologie du Libre arbitre

Sully Prudhomme

et Ch. Richet

Probl. des causes finales. 3^e

E. Gohlott

Justice et Liberté. 2^e édit.

W. James

La théorie de l'émotion. 2^e édit.

J. Philippe.

L'image mentale.

M. Boucher

Essai sur l'hyperespace 2^e édit.

Coste.

Dieu et l'âme. 2^e édit.

P. Sollier.

Les phénomènes d'autoscopie

L'association en psychologie

Roussel-Despierre

L'idéal esthétique.

J. Bourdeau

Maîtres de la pensée contemp.

Socialistes et sociologues.

C.-A. Laisant.

L'éduc. fond. à la science. 2^e édit.

Romaine Paterson.

L'éternel conflit.

A. Réville.

Dogme de la divinité de J.-C.

M. Jaëll.

Mouvements artistiques.

A. Fouillée.

Propriété soc. et démocratie

A. Bayet.

La morale scientifique. 2^e édit.

G. Geley.

L'être subconscient.

Philippe et Paul-Boncompagni

Anomalies ment. chez les écoliers.

Jankelevitch.

Nature et société.

Dumas

Le sourire.

Delvolvé.

Organis. de la consc. morale

Souriau

La rêverie esthétique.

Lachelier

Fondement de l'induction.

Le syllogisme.

Proal.

Éduc. et suicide des enfants

Lodge

La vie et la matière.

E. Rehrich.

L'attention.

Rogues de Fursac.

Un mouvement mystique.

1-



48 425 409

BV

3777

G7R7

311062

Rogues de Fursac

mouvement mystique

1- 2499

UNIVERSITY OF CHICAGO



48 425 409

